

Bécassine au Pays basque /  
texte de Caumery ;  
illustrations de J.-P. Pinchon

Caumery (1867-1941). Auteur du texte. Bécassine au Pays basque  
/ texte de Caumery ; illustrations de J.-P. Pinchon. 1925.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

N.C.

# BÉCASSINE au Pays Basque

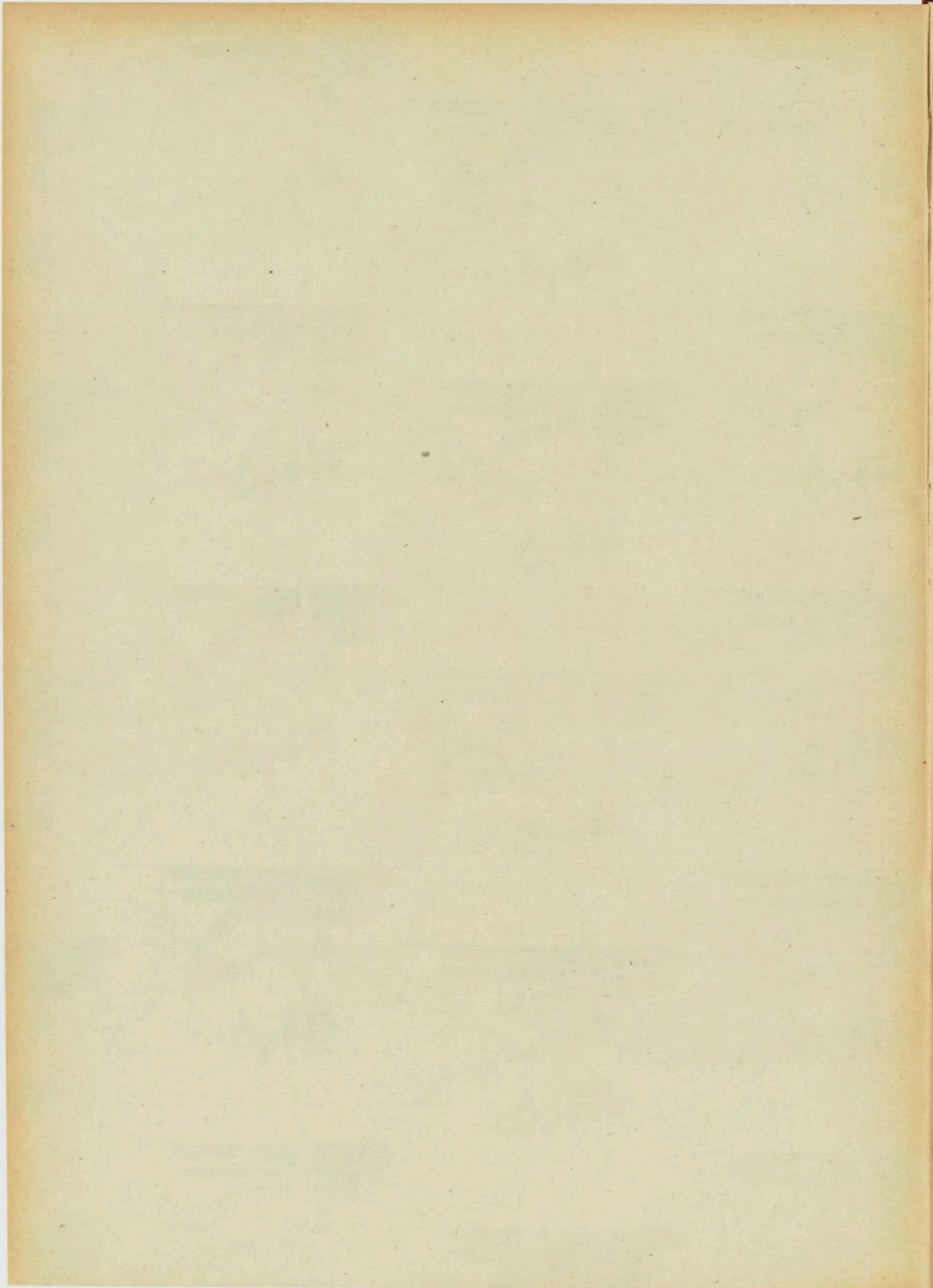


ESIC I. LEGAL  
 BIBLIOTHÈQUE NATIONALE  
 Le 6. 1. 1966  
 A. W. 66

Édition de la Semaine de Suzette, 55, QUAI DES G<sup>OS</sup> AUGUSTINS, PARIS







*Edition de la "Semaine de Suzette"*

# BÉCASSINE

AU

# PAYS BASQUE



Texte de CAUMERY  
Illustrations de J.-P. PINCHON



*418*

PARIS  
GAUTIER ET LANGUEREAU  
ÉDITEURS  
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55  
1925

*4° Ka. 135 (12)*

*Edition de la "Semaine de Suzette"*

**EN VENTE**

**LES ALBUMS DE BÉCASSINE**

Texte de CAUMERY

Illustrations en couleurs de J.-P. PINCHON

L'ENFANCE DE BÉCASSINE.....	1 Album.
BÉCASSINE EN APPRENTISSAGE.....	—
BÉCASSINE PENDANT LA GUERRE.....	—
BÉCASSINE CHEZ LES ALLIÉS.....	—
BÉCASSINE MOBILISÉE.....	—
BÉCASSINE CHEZ LES TURCS.....	—
LES CENT MÉTIERS DE BÉCASSINE.....	—
BÉCASSINE VOYAGE.....	—
BÉCASSINE NOURRICE.....	—
BÉCASSINE ALPINISTE.....	—
LES BONNES IDÉES DE BÉCASSINE.....	—

*Format grand in-4° (23×32<sup>5</sup>/<sub>m</sub>), 64 pages.*

L'ALPHABET DE BÉCASSINE.....	1 Album.
------------------------------	----------

*Format grand in-4°, 16 pages.*

**LES ALBUMS DE NANE**

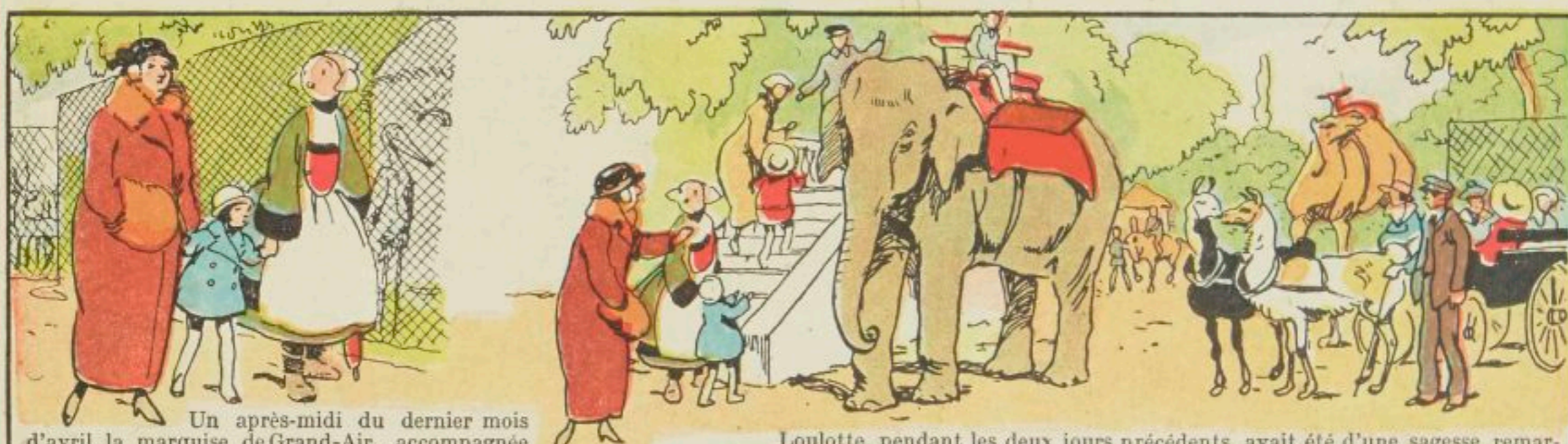
Texte de A. LICHTENBERGER

Illustrations en couleurs de Henry MORIN

LES VACANCES DE NANE.....	1 Album.
NANE ET SES BÊTES.....	—
LE RÈGNE DE NANE ( <i>En préparation</i> ).	

*Format grand in-4°, 32 pages.*

# BÉCASSINE AU PAYS BASQUE



Un après-midi du dernier mois d'avril, la marquise de Grand-Air, accompagnée de Bécassine, avait conduit Loulotte, sa petite-fille d'adoption, au Jardin d'Acclimatation.

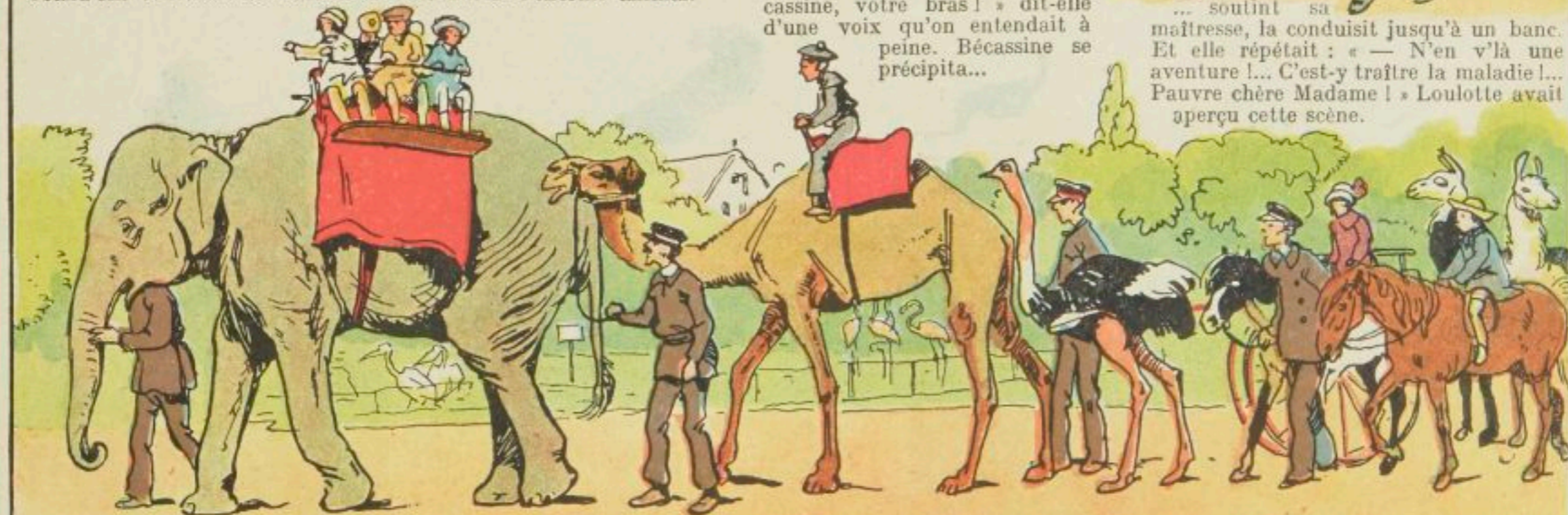
Loulotte, pendant les deux jours précédents, avait été d'une sagesse remarquable. En récompense, il lui avait été promis qu'elle monterait sur l'éléphant. Elle prit place sur la banquette, avec une satisfaction...



... mêlée d'un peu de crainte. La promenade commença. M<sup>me</sup> de Grand-Air et Bécassine marchaient non loin de l'énorme animal.

Soudain, la marquise fut prise d'une sorte de vertige. « — Bécassine, votre bras ! » dit-elle d'une voix qu'on entendait à peine. Bécassine se précipita...

... soutint sa maîtresse, la conduisit jusqu'à un banc. Et elle répétait : « — N'en v'la une aventure !... C'est-y traître la maladie !... Pauvre chère Madame ! » Loulotte avait aperçu cette scène.



Elle cria : « — Mémé est malade ! Je veux aller près de Mémé. » Machinalement, le conducteur marcha vers l'endroit qu'indiquaient les bras tendus de la petite fille. L'éléphant suivit son guide.

Le chameau, qui marchait derrière l'éléphant, fit comme lui.

Leur exemple fut imité par le surplus de la caravane, et ces divers animaux se dirigèrent vers la marquise affaissée sur le banc.





Au bout de quelques instants, M<sup>me</sup> de Grand-Air sortit de son demi-évanouissement; elle se redressa, et, reprenant immédiatement ses esprits, elle dit: «— C'est passé... J'ai dû avoir l'air stupide...»

«... C'est sans doute pour cela que toutes ces bêtes me regardent: elles me trouvent aussi bête qu'elles... Bécassine, faites descendre Loulotte de son perchoir, et rentrons... Je ne me suis que trop donnée en spectacle, chose que je déteste.»



Pendant qu'elles rejoignaient leur voiture, Bécassine ne cessa de jeter des regards anxieux sur sa maîtresse. Vainement celle-ci l'assurait qu'elle n'était nullement malade, que seuls le début du printemps et les premières chaleurs avaient causé son malaise;...



...la brave fille secouait la tête d'un air de doute, levait vers le ciel des yeux désolés et poussait des soupirs à fendre l'âme. A la maison, M<sup>me</sup> de Grand-Air refusa catégoriquement de se mettre au lit. Alors, Bécassine donna libre cours à ses inquiétudes.

«— Madame a tort, gémit-elle, Madame n'a pas vu son état. Je sais bien que Madame n'a jamais eu une voix de Centaure, mais tout à l'heure, c'était une pauvre petite voix de rien du tout. A l'âge de Madame, faut se soigner; sans ça la maladie s'installe...»



«... et après, on ne la déloge qu'avec des remèdes de cheval: la canine, les ventouses sacrifiées, tctetera. — Voix de Stentor, quinine, ventouses scarifiées...» rectifia la marquise. Bécassine ne s'arrêta pas à ces détails d'expression. Elle continua longuement son discours.



Elle le reprit le lendemain et les jours suivants. M<sup>me</sup> de Grand-Air l'écoutait, un peu agacée des répétitions, touchée en même temps de l'intérêt affectueux dont elles témoignaient. Enfin, de guerre lasse, elle dit: «— Allons! Bécassine, pour vous faire plaisir...»

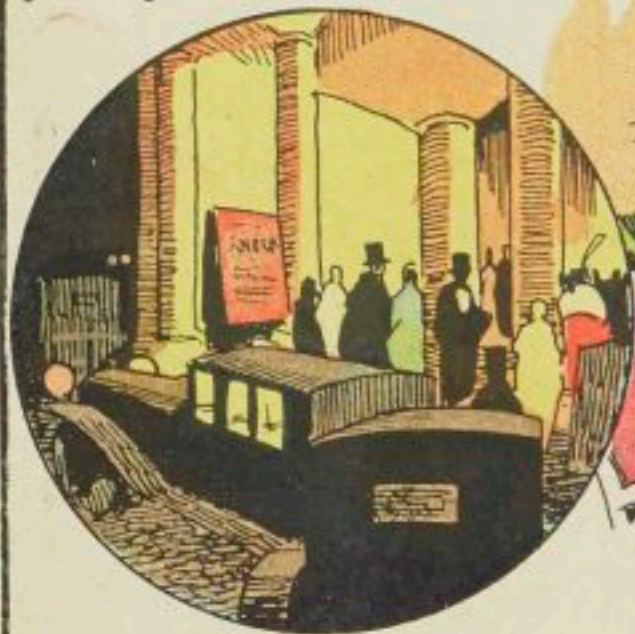


«... je vous autorise à téléphoner à M. Sandrogue.» C'était, depuis vingt ans, son médecin et son ami. Bécassine bondit sur l'appareil, parla longuement d'abord avec la demoiselle du téléphone, ensuite avec le valet de chambre du docteur.



Après quoi, toute déconfite, elle se tourna vers sa maîtresse. « — Qué malheur ! fit-elle, le docteur est en voyage. — Comme les deux tiers des Parisiens au moment de Pâques, continua la marquise... Eh bien ! ne parlons plus de tout cela... »

« ... Du reste, je me porte à merveille, et la preuve, c'est que je vais ce soir au théâtre avec mon amie la comtesse de Kercoz. — Au théâtre ! se lamenta Bécassine. Dans l'état où est Madame !... Qu'est-ce qui va nous arriver, ma pauvre chérie ? » Ces derniers mots s'adressaient à Loulotte qui ne parut nullement partager l'émoi de sa gouvernante.



La pièce à laquelle assistèrent M<sup>me</sup> de Grand-Air et de Kercoz, intitulée *Knock ou le triomphe de la Médecine*, faisait alors courir tout Paris. Knock, charlatan sans conscience...

« ... persuade les habitants d'une petite ville qu'ils sont atteints de graves maladies, et fait ainsi fortune. Dans leur loge, pendant les entr'actes, les deux dames discutèrent le mérite de cette comédie. — Que c'est amusant, disait M<sup>me</sup> de Kercoz... »



« ... J'en ris encore ! Ce type de Knock est si vrai ! — Je le juge fort exagéré, ripostait M<sup>me</sup> de Grand-Air ; et je vous défie bien de me montrer un médecin de ce genre. — Il n'y en a sans doute pas beaucoup, mais il y en a, croyez-moi. » La fin du spectacle interrompit la discussion.



Elle fut reprise le lendemain chez une amie, où la marquise et la comtesse se rencontrèrent à l'heure du thé. « — Je crois, conclut M<sup>me</sup> de Kercoz, que je puis vous indiquer un médecin du genre de Knock... »

« ... C'est un certain Guéritou, dont ces jeunes femmes parlaient tout à l'heure. » M<sup>me</sup> de Grand-Air nota sur son carnet son nom et son adresse, puis dit : « — J'irai le voir, par simple curiosité, d'ailleurs, car je ne suis nullement malade... »



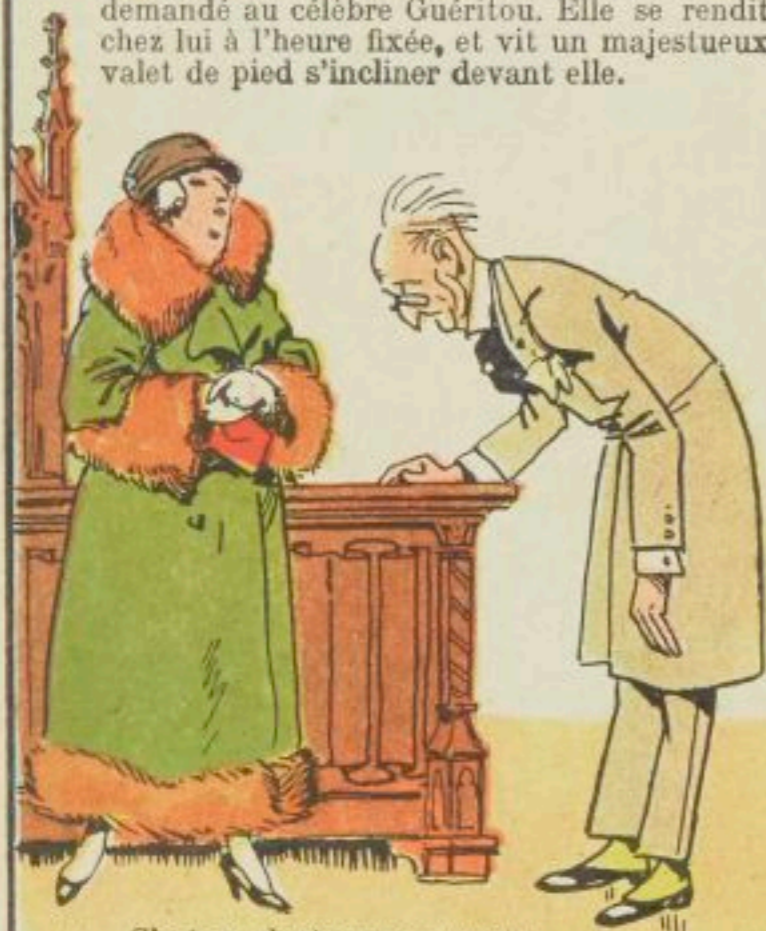
« ... Cela m'amusera... Et Bécassine sera si heureuse que je consulte un médecin ! » En rentrant chez elle, elle écrivit au D<sup>r</sup> Guéritou pour lui demander un rendez-vous. On devine avec quel empressement Bécassine porta la lettre à la poste.



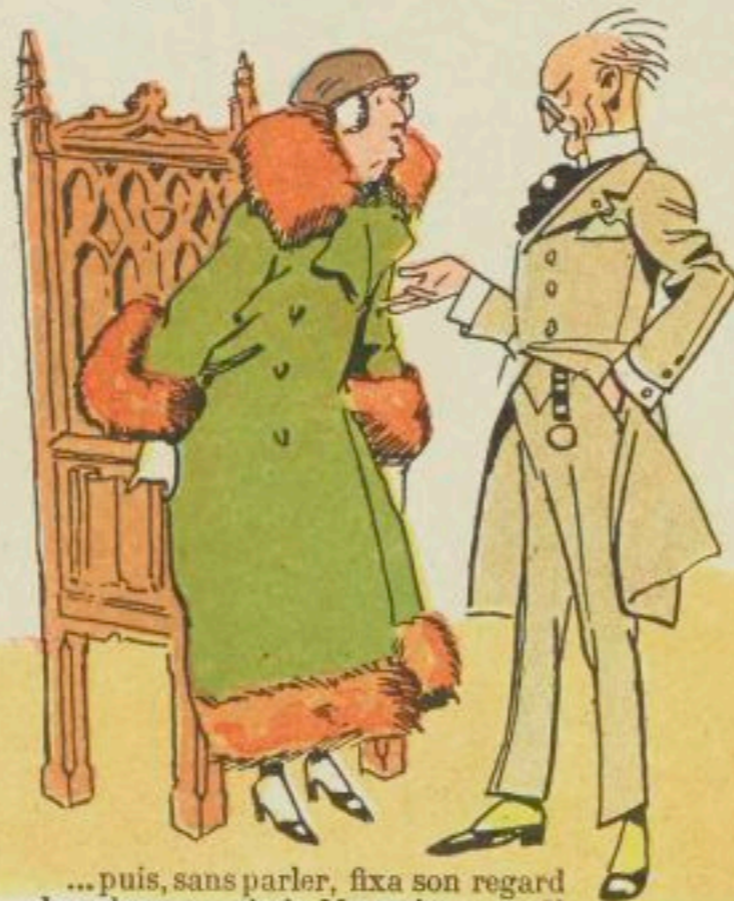
M<sup>me</sup> de Grand-Air n'obtint que pour la semaine suivante le rendez-vous qu'elle avait demandé au célèbre Guéritou. Elle se rendit chez lui à l'heure fixée, et vit un majestueux valet de pied s'incliner devant elle.



« — J'ai ordre, lui dit-il, d'introduire tout de suite Madame la Marquise ». Ils traversèrent le salon d'attente. Tous les sièges étaient occupés par des personnes d'aspect exotique, au teint basané ou cuivré.



« — C'est un docteur pour rastaquouères, se dit M<sup>me</sup> de Grand-Air... Et ces clients ne viennent pas comme moi en curieux. Pauvres gens ! » Elle entra dans le cabinet de Guéritou. Le docteur salua profondément...



... puis, sans parler, fixa son regard dans les yeux de la Marquise. « — Il a l'air d'un hypnotiseur de foire, pensa celle-ci. Est-ce qu'il veut m'endormir? ou me dire la bonne aventure? » Obéissant à un signe de Guéritou elle s'assit. « — Docteur... » commença-t-elle.



Il l'interrompit. « — Ne parlez pas, madame, je vous prie... » Une harpe était posée près du fauteuil. Rapidement, il passa la main sur les cordes. Le bruit inattendu fit sursauter M<sup>me</sup> de Grand-Air.



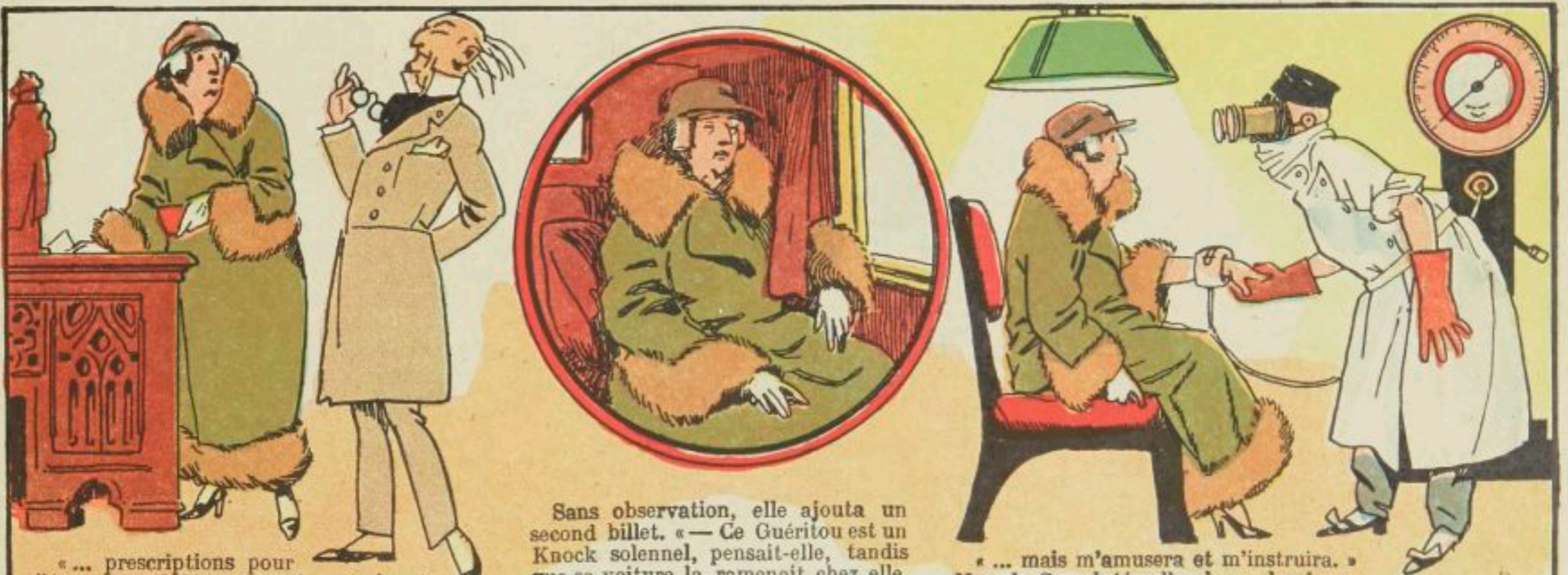
« — Deuxième épreuve », murmura-t-il. Il pressa un bouton. Une lampe s'alluma soudain, dardant sa lueur dans les yeux de la Marquise qui, une seconde fois, sursauta. « — Docteur, dit-elle, je suis...



« ... venue pour... » Mais Guéritou s'était levé et disait : « — Inutile de me décrire vos maux, Madame, je les connais. Ces deux épreuves, et surtout mon coup d'œil infallible, suffisent. Je me nomme Guéritou...



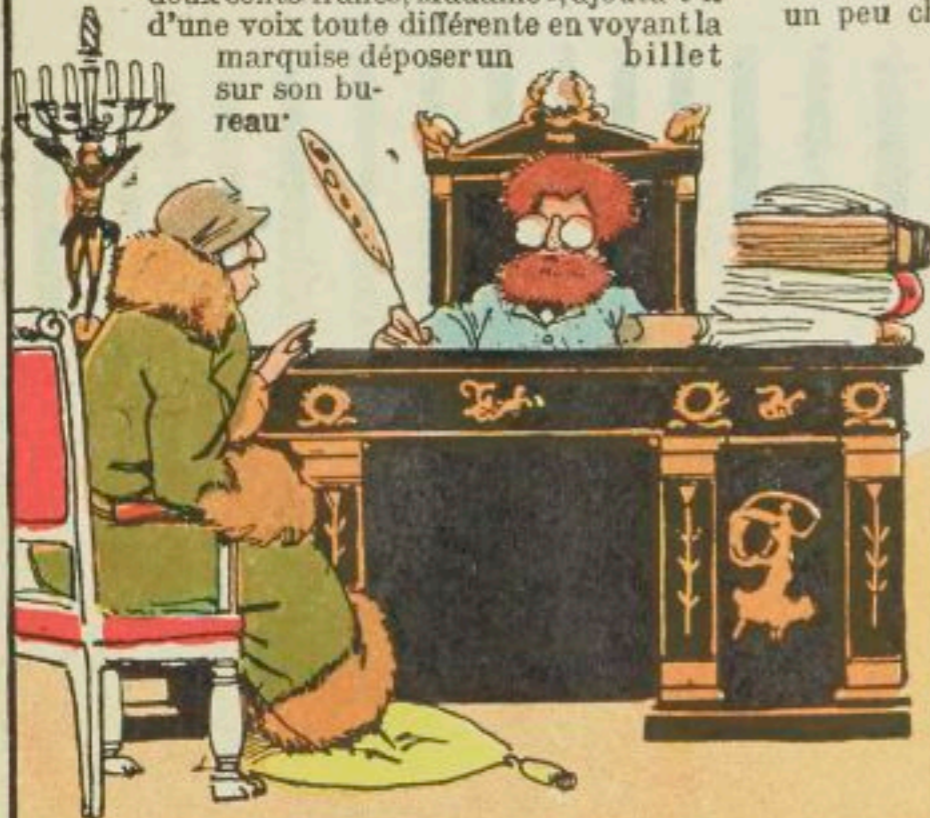
« ... Je pourrais m'appeler Voit-Tout. » Il se mit à écrire et reprit : « — Tout est atteint en vous : état général, système nerveux, digestif, respiratoire... Rien n'est perdu cependant, vous êtes heureusement venue me voir à temps. Voici mon diagnostic et mes...



« ... prescriptions pour l'état général. Montrez ceci aux éminents confrères dont je note ici les noms et les adresses, et qui traiteront les affections locales... C'est deux cents francs, Madame », ajouta-t-il d'une voix toute différente en voyant la marquise déposer un billet sur son bureau »

Sans observation, elle ajouta un second billet. « — Ce Guéritou est un Knock solennel, pensait-elle, tandis que sa voiture la ramenait chez elle, un vrai charlatan, chef de bande d'autres charlatans. J'irai voir ses éminents confrères. Cela me coûtera un peu cher... »

« ... mais m'amusera et m'instruira. » Mme de Grand-Air alla donc, les jours suivants, consulter les médecins recommandés par Guéritou, spécialistes soi-disant éminents, pour l'estomac, le foie, les reins, les nerfs, le cœur, etc... Ils l'examinèrent à l'aide d'instruments bizarres...



Ils prescrivirent beaucoup de remèdes compliqués, et en outre, une cure à Vichy, une cure à Vittel, plus une saison au Mont-Dore, à Cauterets, à Brides et dans diverses autres villes d'eau.



Chaque jour, Bécassine s'informait du résultat des consultations, recueillait et classait les ordonnances. Quand la tournée fut terminée, elle demanda : « — Alors, Madame, quand c'est-il que nous commençons d'aller vous soigner dans tous ces endroits pleins d'eau? »

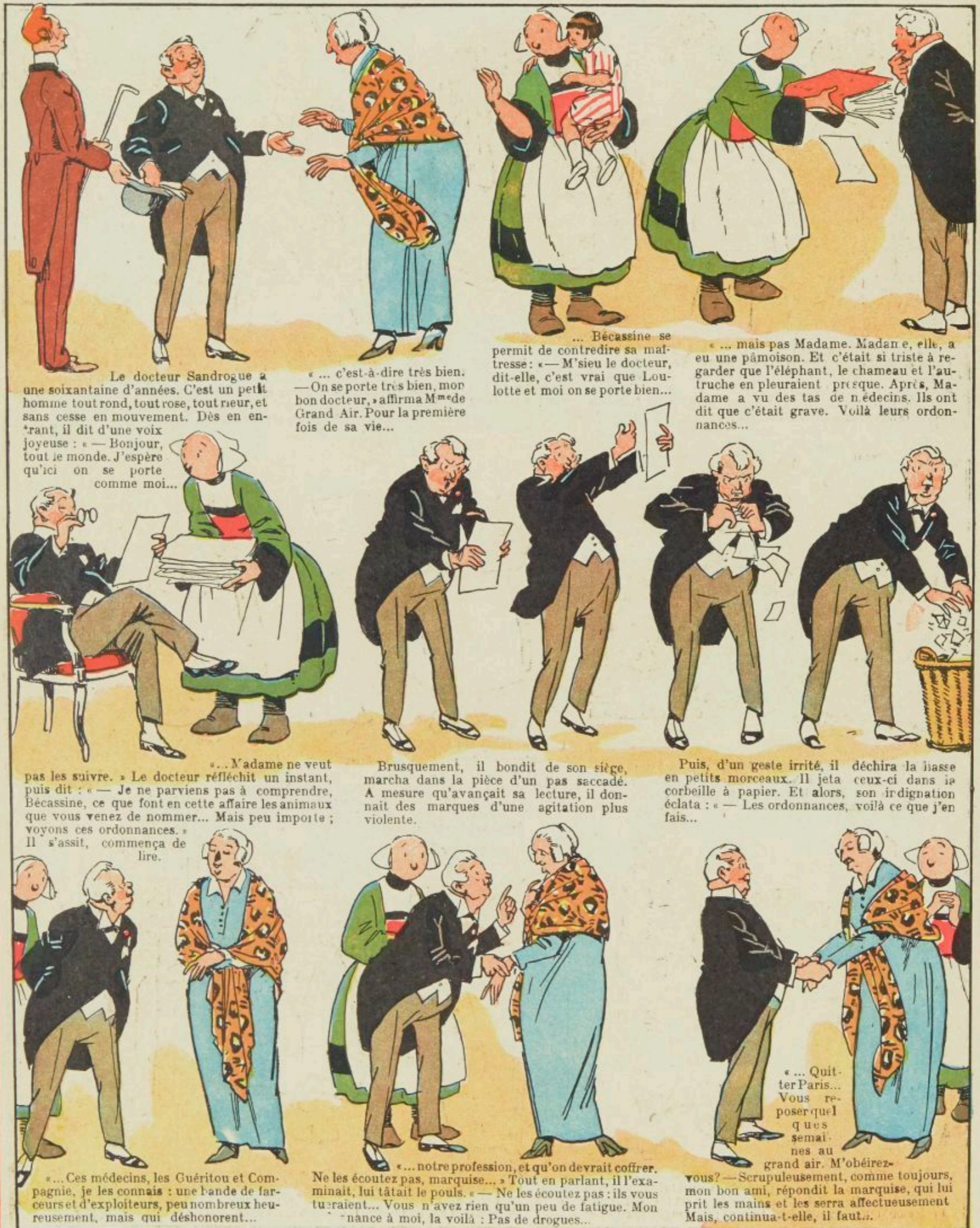
Madame de Grand Air répondit : « — Bécassine, j'ai calculé qu'à raison de trois semaines par cure, plus le temps des voyages et celui des repos, il me faudrait plus de six mois pour exécuter toutes ces ordonnances... »



« ... C'est beaucoup trop. Je n'obéirai donc à aucune et je ne m'en porterai pas plus mal. » Un instant Bécassine demeura pétrifiée ; puis, dans un état d'agitation indescriptible, elle prit Loulotte, et elle gémit : « — Dis adieu à ta Mémé, ma pauvre chérie, tu n'as plus longtemps à la voir... »



« ... A ne pas écouter tous ces grands médecins, c'est comme si elle voulait se faire périr. » Cependant la porte s'ouvrit et Hilarion parut, annonçant le docteur Sandrogue. « — Tiens, dit joyeusement Mme de Grand-Air ce bon docteur est de retour. Il arrive à merveille... Faites entrer, Hilarion. »



Le docteur Sandroque a une soixantaine d'années. C'est un petit homme tout rond, tout rose, tout rieur, et sans cesse en mouvement. Dès en entrant, il dit d'une voix joyeuse : « — Bonjour, tout le monde. J'espère qu'ici on se porte comme moi...

« ... c'est-à-dire très bien. — On se porte très bien, mon bon docteur, » affirma M<sup>me</sup> de Grand Air. Pour la première fois de sa vie...

... Bécassine se permit de contredire sa maîtresse : « — M'sieu le docteur, dit-elle, c'est vrai que Loulotte et moi on se porte bien...

« ... mais pas Madame. Madame, elle, a eu une pâmoison. Et c'était si triste à regarder que l'éléphant, le chameau et l'autruche en pleuraient presque. Après, Madame a vu des tas de médecins. Ils ont dit que c'était grave. Voilà leurs ordonnances...

« ... Madame ne veut pas les suivre. » Le docteur réfléchit un instant, puis dit : « — Je ne parviens pas à comprendre, Bécassine, ce que font en cette affaire les animaux que vous venez de nommer... Mais peu importe ; voyons ces ordonnances. » Il s'assit, commença de lire.

Brusquement, il bondit de son siège, marcha dans la pièce d'un pas saccadé. A mesure qu'avancait sa lecture, il donnait des marques d'une agitation plus violente.

Puis, d'un geste irrité, il déchira la liasse en petits morceaux. Il jeta ceux-ci dans la corbeille à papier. Et alors, son indignation éclata : « — Les ordonnances, voilà ce que j'en fais...

« ... Ces médecins, les Guéritou et Compagnie, je les connais : une bande de farceurs et d'exploiteurs, peu nombreux heureusement, mais qui déshonorent...

« ... notre profession, et qu'on devrait coffrer. Ne les écoutez pas, marquise... » Tout en parlant, il l'examinait, lui tâta le pouls. « — Ne les écoutez pas : ils vous tueraient... Vous n'avez rien qu'un peu de fatigue. Mon ordonnance à moi, la voilà : Pas de drogues...

« ... Quitter Paris... Vous reposez-vous quelques semaines au grand air. M'obéirez-vous ? — Scrupuleusement, comme toujours, mon bon ami, répondit la marquise, qui lui prit les mains et les serra affectueusement. Mais, continua-t-elle, il faut...



« ... compléter l'ordonnance : Où me conseillez-vous d'aller? — Je vais vous le dire. » Deux minutes d'absence, puis il reparut, tenant un gros bouquet de genêts et de roses sauvages. « — Où je vous conseille d'aller?... Dans le pays d'où j'arrive, où, hier, j'ai cueilli...

« ... ceci à votre intention... Dans le pays basque, délicieux à cette époque de l'année... On y a tout : la mer, la montagne, et des fleurs... des fleurs... » A ce moment, une petite voix se fit entendre et c'était Loulotte qui donnait son avis. Elle dit : « — Je veux aller au pays basque, pour cueillir des fleurs... »

Puis, s'animant, dansant à travers le boudoir, elle chanta : « — J'suis contente ! On va à la mer ; on fera des pâtés, on fera des forts ; on mettra ses pieds dans l'eau. J'suis contente !... »



« — Bécassine, dit M<sup>me</sup> de Grand-Air, Loulotte a dit : « Je veux » ; nous n'avons donc plus qu'à obéir. Commencez les malles dès demain ; nous ne tarderons pas à partir pour Saint-Jean-de-Luz » Se tournant vers le docteur, elle ajouta en souriant : « — Surtout, n'en parlez pas à votre ami Guéritou. » Quelques jours après cette scène...

... Bécassine et Loulotte rencontrèrent aux Champs-Élysées M. Proey-Minans. C'est, la plupart de nos lectrices le savent, un ami intime de M<sup>me</sup> de Grand-Air. « — Bonjour, oncle Nans, cria la petite fille. J'ai été sage... Tu veux que j'aille dans la voiture aux chèvres? — Certainement, machérie... »

Tout en escortant le léger équipage, M. Proey-Minans chargea Bécassine d'annoncer sa visite à la marquise. « — Ben ! dit Bécassine, faut que Monsieur se presse : nous partons demain pour... »



« ... Saint-Jean-de-Luz. — On cle Nans, déclara Loulotte, je veux que tu viens avec nous. On jouera au sable, on mettra ses pieds dans la mer. » C'était son idée fixe. M. Proey-Minans dit qu'un travail pressé le retenait à Paris, mais qu'il ne manquerait pas de se trouver à la gare, le lendemain, au départ du train. La promenade était terminée ; il paya, s'éloigna avec un geste d'adieu.

Soudain, s'inclinant avec une exquise politesse : « — Veuillez m'excuser, Madame ! » dit-il. D'un bond, Loulotte l'avait rejoint. Elle pouffait de rire « — Oncle Nans, cria-t-elle, pourquoi tu fais la révérence?... »

« ... Pourquoi tu dis Madame? C'est une chèvre que tu as cognée. — Tiens, c'est vrai ! fit en riant l'excellent homme, c'est une chèvre. Encore un tour que m'ont joué mes mauvais yeux et ma distraction ! Après tout, mieux vaut être trop poli que pas assez... même avec une chèvre ! »



Un jour de voyage, Bécassine est toujours agitée et inquiète. Bien que le train pour Saint-Jean-de-Luz ne parte qu'à sept heures du soir, elle fit servir le dîner dès cinq heures. Elle affirma ensuite que toutes les pendules retardaient...

... que, si on se hâtait à elles, on manquerait le train. Pour avoir la paix, M<sup>me</sup> de Grand-Air consentit à donner le signal du départ. Le résultat fut qu'elles arrivèrent fort en avance à la gare d'Orsay. L'époque des déplacements de Pâques...

... étant passée, il y avait peu de monde. Le déchargement et l'enregistrement des bagages se fit donc rapidement. — Encore une demi-heure à attendre, remarqua M<sup>me</sup> de Grand-Air. C'est bien long !



Bécassine lui proposa de descendre et d'occuper leurs places : « — C'est impossible, objecta sa maîtresse ; M. Proey-Minans doit venir nous dire adieu. Myope et distrait comme il l'est, il aurait trop de peine à nous découvrir. » Elles se mirent à errer dans le hall, regardant les étalages des libraires...

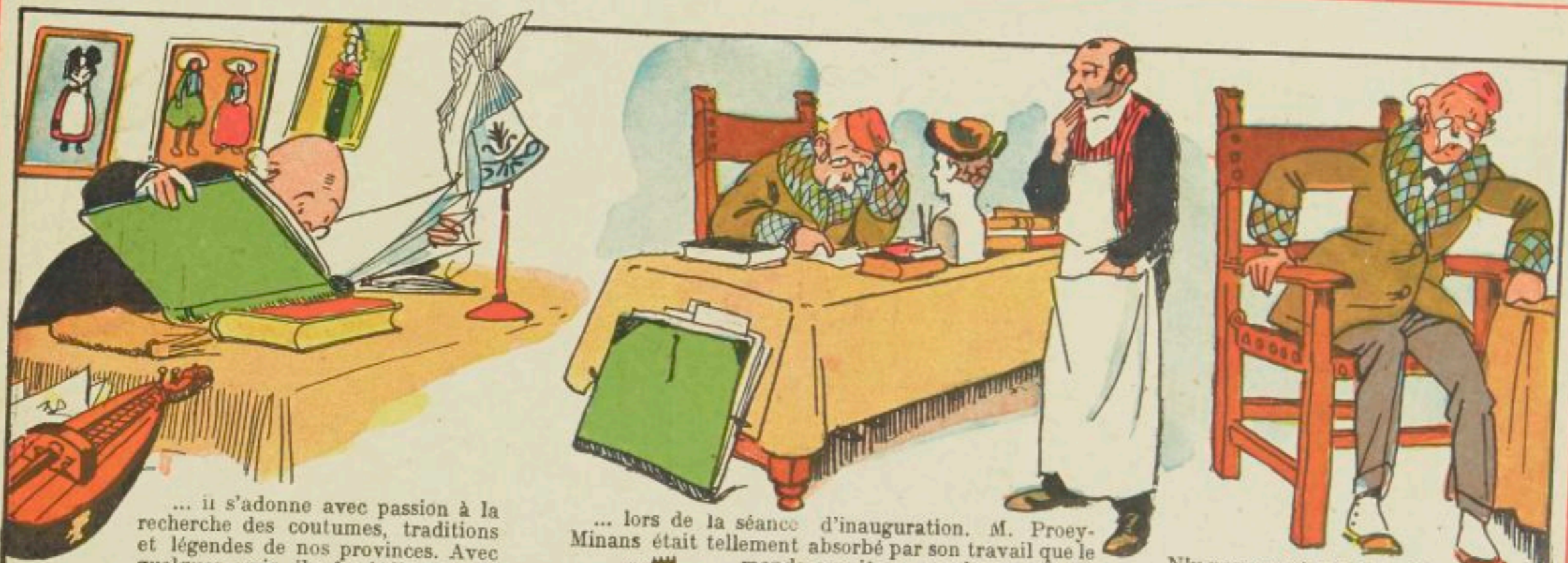
... celui aussi de la marchande de jouets et de friandises que, naturellement, Loulotte voulait qu'on lui achetât en entier. Le porteur de leurs menus bagages les suivait avec la fidélité d'une ombre. Il était fort impressionné par le grand air...

... de la marquise, et déclarait à lui-même que c'était « une chic dame » qui devait avoir le pourboire généreux. Cependant, l'horloge marchait et M. Proey-Minans ne paraissait pas. A son tour, M<sup>me</sup> de Grand-Air devenait nerveuse : « — Je ne puis croire...



« ... murmurait-elle, qu'un si bon ami nous oublie ou nous néglige. » Puis, après avoir regardé sa montre une fois de plus : « — Descendons, fit-elle, il est temps. Que peut-il être arrivé à ce cher ami ? » Le porteur rassembla ses bagages et précéda les voyageuses sur l'escalier de descente.

Tandis qu'on l'attendait ainsi, M. Proey-Minans mettait au net les notes qu'il avait prises au cours d'un récent voyage en Auvergne. M. Proey-Minans étudie toujours quelque chose, mais il change fréquemment ses sujets d'étude. Depuis quelque temps...



... il s'adonne avec passion à la recherche des coutumes, traditions et légendes de nos provinces. Avec quelques amis, il a fondé l'*Académie des Pays de France*, dont il est le président, et il consacre toutes ses heures à la préparation d'un rapport qu'il doit lire...

... lors de la séance d'inauguration, M. Proey-Minans était tellement absorbé par son travail que le monde aurait pu crouler sans qu'il s'en doutât. Depuis quelques instants son domestique Baptiste se tenait devant son bureau, et, en toussant discrètement essayait d'attirer son attention.

N'y parvenant pas, il se décida à parler : « — Je demande pardon à Monsieur, dit-il. Monsieur oublie sans doute qu'il doit aller faire ses adieux à M<sup>me</sup> la marquise. » M. Proey-Minans sursauta : « — Vous avez raison... »



« ... Baptiste ; je vous remercie... Où avais-je la tête ? Toujours ma fatale distraction !... Vite, Baptiste, mon chapeau, mon pardessus. Quelle heure est-il ?... Arriverai-je à temps ? » Il descendit en hâte...

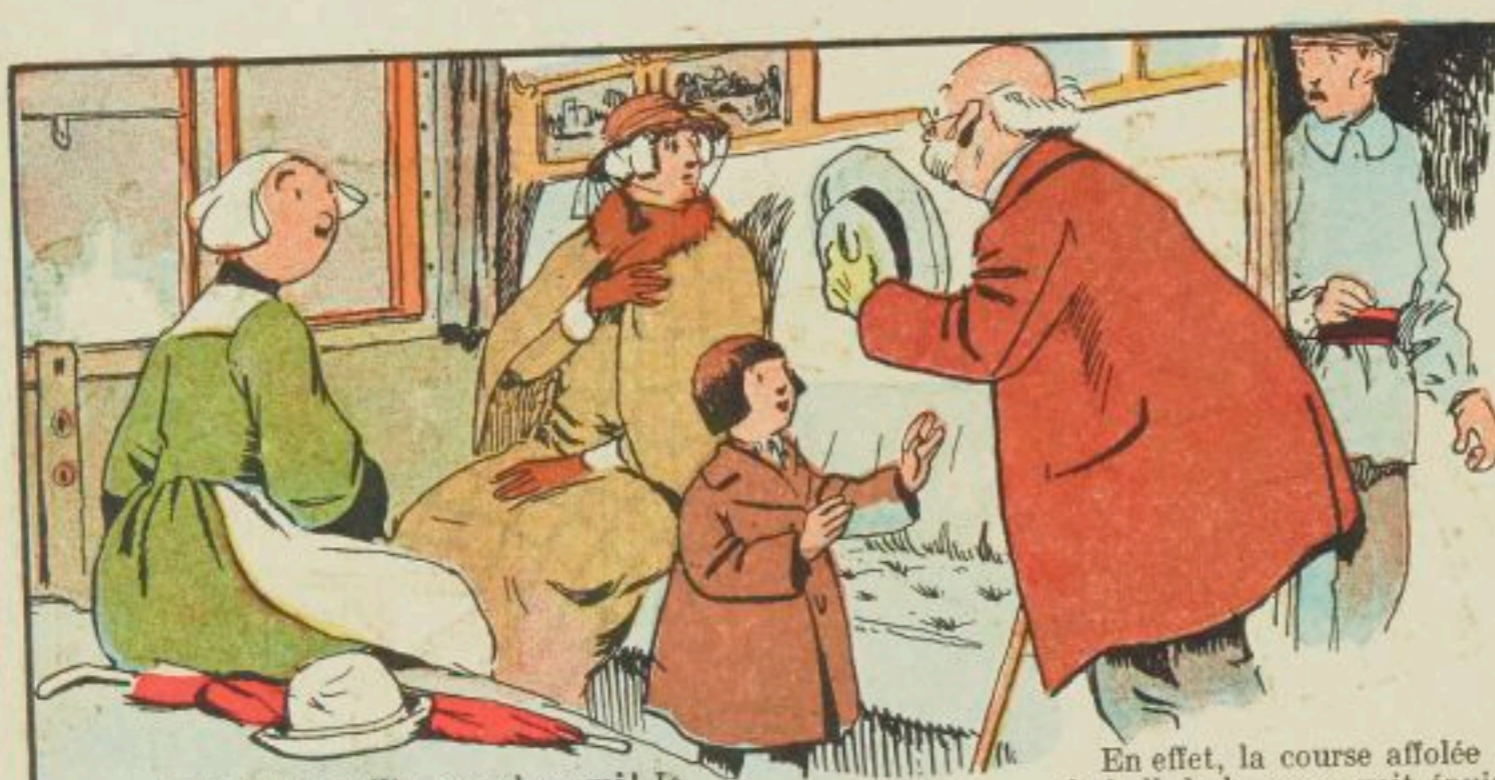
... héla un taxi qui passait, s'y jeta en criant : « — Gare d'Orsay... Vite, je vous prie... Bon pourboire... » Puis il se reprit à penser à son rapport, si bien qu'arrivé à la gare, le chauffeur dut lui ouvrir la portière et l'inviter à descendre.

« — Ah ! c'est M. Proey-Minans de Grand-Train de Saint-Luz... De nouveau, j'avais oublié... Que de distractions ! » Il se précipita dans le hall, se mit à la recherche des voyageuses, non sans bousculer involontairement, au passage...



... un bon nombre d'autres personnes, ce qui lui attira plus d'une observation peu aimable. Il murmurait : « — Jamais je ne les trouverai !... Qu'est-ce que la marquise va penser de moi ?... Quel ennui d'y voir si mal ! » Et sans cesse, il remettait son binocle pardessus ses lunettes, puis le retirait.

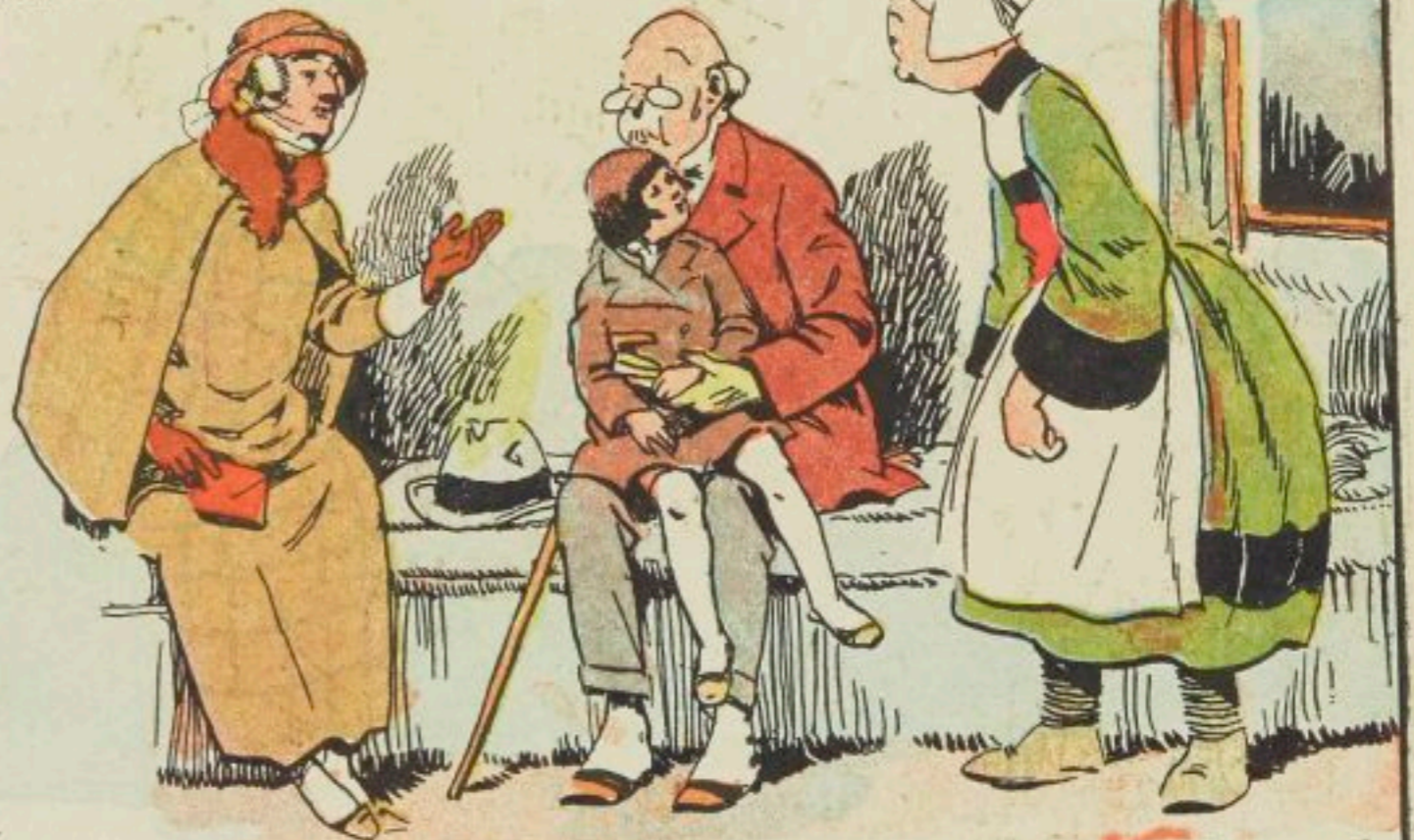
Mais il fut abordé par un porteur qui lui demanda s'il ne cherchait pas, par hasard, « une marquise, une bonne bretonne et une drôle de petite fille ». Et sur la réponse affirmative de M. Proey-Minans : « — J'vas vous conduire, fit l'homme... Une chic dame, votre marquise : elle m'a donné trois francs de pourboire !... »



« — Enfin vous voilà, mon cher ami! Je commençais à me tourmenter. » C'est par ces mots que M<sup>me</sup> de Grand-Air accueillit M. Proey-Minans, à son entrée dans le compartiment. Le regardant mieux, la marquise reprit : « — Comme vous paraissez fatigué ! »

En effet, la course affolée dans le hall de la gare avait épuisé les forces de M. Proey-Minans; il pouvait à peine parler. « — Tu as joliment chaud ! lui dit Loulotte... Attends, je vais t'essuyer avec mon mouchoir. — Loulotte, je te défends, » cria Bécassine.

Elle n'ignore pas que le mouchoir sert aux usages les plus variés, et notamment à jouer au ménage, ce qui consiste à frotter vigoureusement meubles et parquets.



Mais on peut difficilement empêcher Loulotte de faire ce qu'elle a décidé; M. Proey-Minans dut donc subir le contact d'une petite loque grisâtre, baptisée du nom de mouchoir. Tout en poursuivant l'opération, Loulotte déclara :

« — Oncle Nans, je veux que tu viens avec nous. » M<sup>me</sup> de Grand-Air l'approuva. « — Mais oui, dit-elle, partons ensemble, Baptiste vous expédiera les effets qui vous sont nécessaires. — Oh! oui, m'sieur, venez! » supplia Bécassine. M. Proey-Minans objecta ses études, le rapport qu'il rédigeait.



« — Votre rapport, fit la marquise, vous l'écrirez devant la mer, et il n'en sera que meilleur. Pour vos études, quel sujet plus beau pouvez-vous trouver que le pays basque, si riche en vieilles coutumes, en légendes? »



M. Proey-Minans faiblissait, il allait céder; mais, à ce moment, le porteur qui l'avait pris sous sa protection passa la tête par la fenêtre restée ouverte, et il dit : « — Plus que deux minutes, patron; faut descendre si vous avez envie de coucher ce soir dans votre lit. » Alors M. Proey-Minans se ressaisit. En quelques mots...

... il affirma qu'un départ immédiat était impossible. Peut-être, un peu plus tard, rejoindrait-il les voyageuses. Il fit ses adieux. Nous devons reconnaître qu'ils furent accueillis plutôt fraîchement.



Loulotte déclara qu'oncle Nans était un méchant; la Marquise avait pris son air majestueux des moments où elle n'est pas satisfaite; et tout en s'épongeant les yeux (car les départs...

...l'émeuvent toujours), Bécassine répétait: « — J'aurais tout de même pas cru que Monsieur refuserait la demande de trois dames, dont deux demoiselles! » M. Proey-Minans coupa court à cette scène en descendant rapidement: il était temps, le train s'ébranlait. M. Proey-Minans se dirigea...

... vers l'escalier de sortie; puis il se dit qu'il fallait corriger ce que les adieux avaient eu de pénible par une manifestation nouvelle de sympathie. Alors, il s'arrêta, tira son mouchoir, et se mit à le secouer.

Il le secouait d'ailleurs sans savoir à quel compartiment occupaient. Or celui-ci était juste en face de lui, à quelques pas; le train, en effet, avait fait un faux départ, une simple manœuvre; mais de ceci...

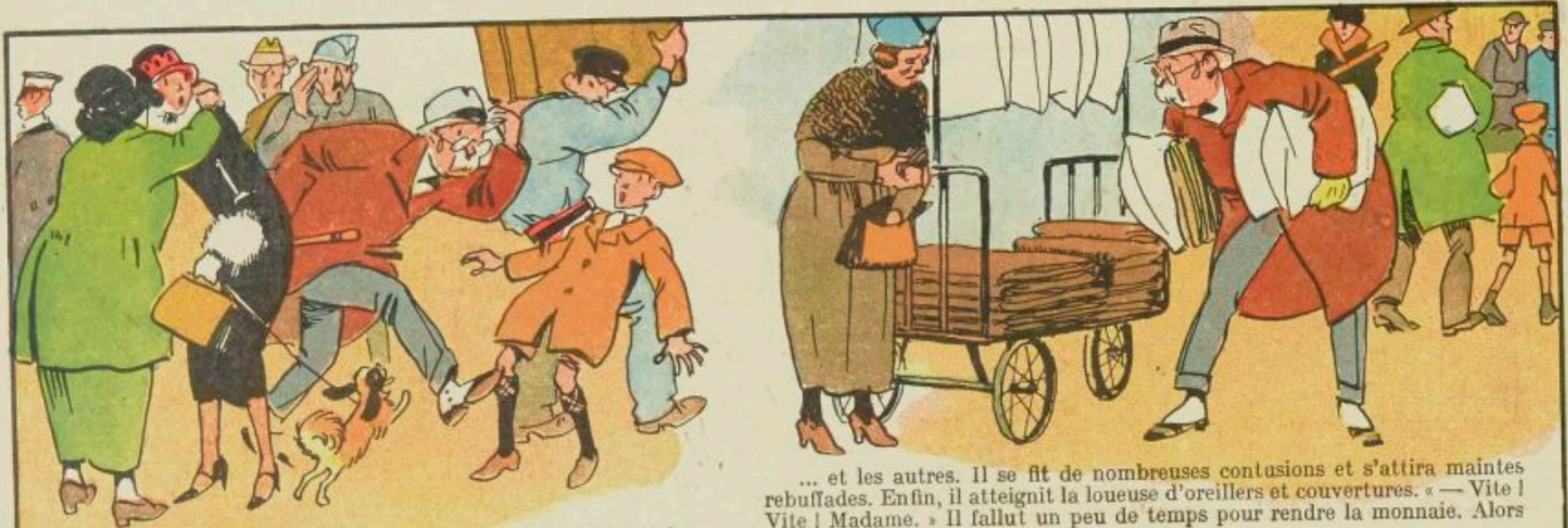
...M. Proey qui voit mal n'est pas obtus, ne se pas. Tandis qu'il continuait d'agiter son mouchoir, de ce compartiment arrêté devant lui, il sortit une main, et il sortit une voix. La voix criait: « — M'sieur!... M'sieur!... »

Minans, et qui servait d'habitude qu'il

M. Proey-Minans s'approcha. La voix continua: « — M'sieur, ça effet de votre de nous prendre trois oreillers et couvertures? » Sans voir qui parlait, il s'inclina, murmura qu'il serait trop heureux de rendre ce petit service.

« — Alors, vite, reprit la voix; le train va partir pour de bon. Tenez, M'sieur, voilà l'argent. » La main mit dans celle de M. Proey-Minans un billet de vingt francs.

M. Proey-Minans, homme d'une inlassable complaisance, se précipita vers l'autre bout du quai, se rappelant qu'un peu de temps auparavant, il avait, de ce côté, entendu crier: « Oreillers! Couvertures! »



Les quais de la gare d'Orsay sont étroits, et, au moment du départ des grands express, il sont encombrés par des chariots, des hommes d'équipe, des personnes qui prolongent leurs adieux aux partants. Naturellement, M. Proey-Minans heurta les uns...

... et les autres. Il se fit de nombreuses contusions et s'attira maintes rebuffades. Enfin, il atteignit la loueuse d'oreillers et couvertures. « — Vite ! Vite ! Madame. » Il fallut un peu de temps pour rendre la monnaie. Alors M. Proey-Minans...

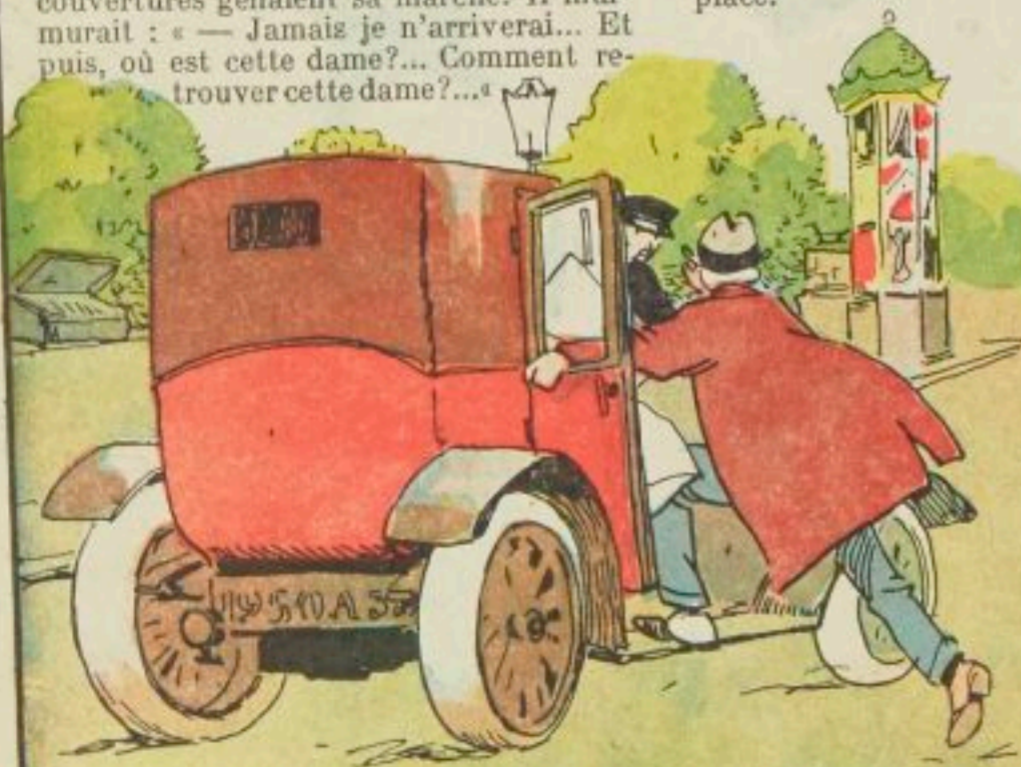


... reprit en sens inverse le chemin qu'il venait de parcourir. Il y rencontra plus de difficultés encore, car les oreillers et les couvertures gênaient sa marche. Il murmurait : « — Jamais je n'arriverai... Et puis, où est cette dame?... Comment retrouver cette dame?... »

Il lui sembla que, tout près, la voix déjà entendue criait : « — Dépêchez-vous, M'sieur ! Par ici, M'sieur ! » Mais, à ce moment, un coup de sifflet retentit. Le train s'ébranla ; il se mit en vitesse ; il disparut. M. Proey-Minans resta figé sur place.

Sa première pensée fut de compassion : la dame inconnue et sa famille dormiraient mal, auraient froid. « — Mais, se dit-il ensuite, j'ai reçu son argent, elle va croire que je me le suis approprié. »

Cette idée lui fut très pénible. Alors, une autre idée surgit : « — Le train, monologua-t-il, arrête quelques minutes à la gare d'Austerlitz ; peut-être parviendrai-je à le rejoindre. » En quatre enjambées, M. Proey-Minans gravit l'escalier ; il fonça dans le contrôleur des billets, il bondit vers la sortie.



Son chauffeur le guettait, l'appela. Il se jeta dans le taxi en criant : « — Gare d'Austerlitz, Pas un instant à perdre. » La voiture démarra en troisième vitesse. Ni le chauffeur, ni M. Proey-Minans ne s'aperçurent que, derrière eux...

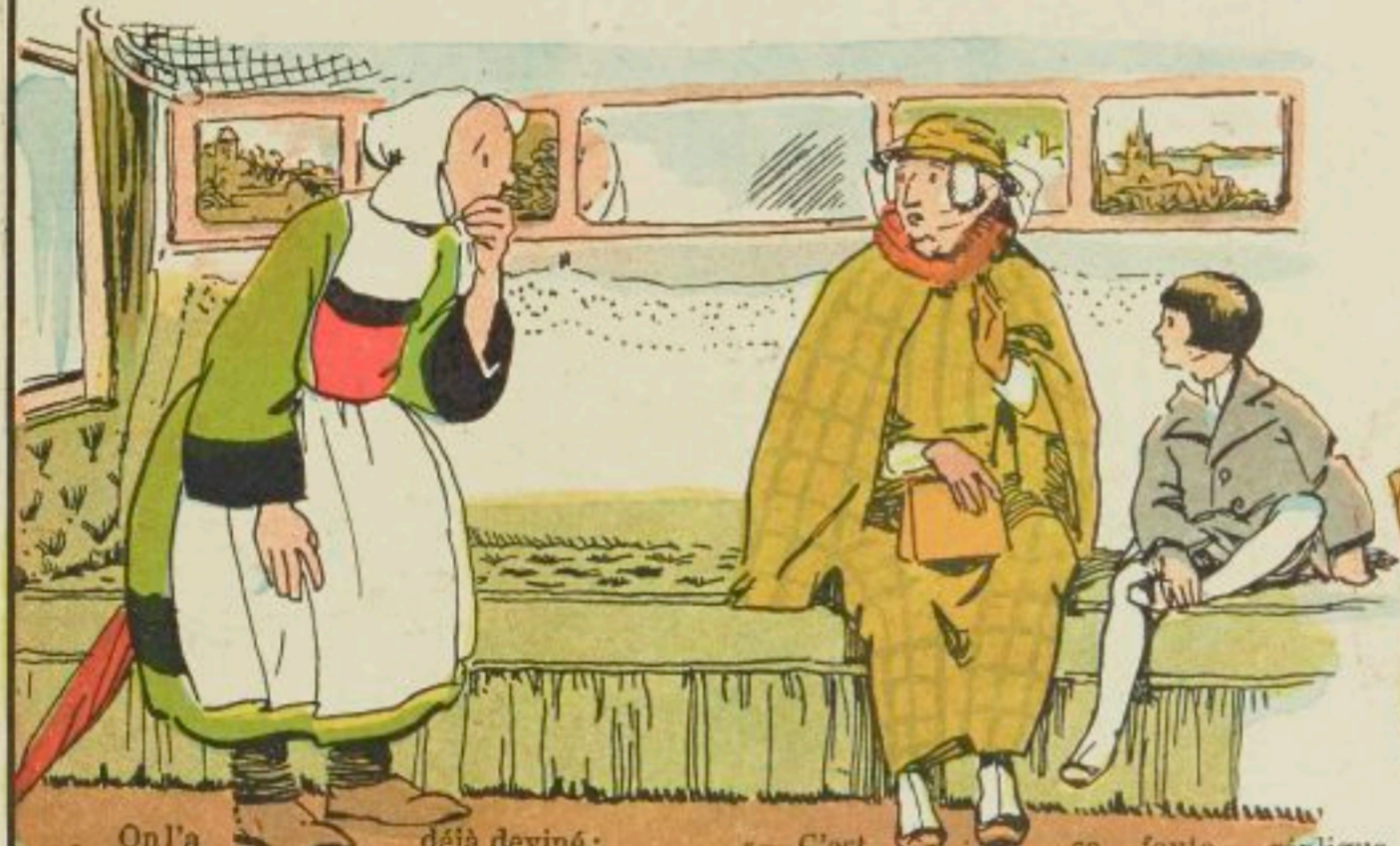


... des vociférations s'élevaient. La loueuse d'oreillers-couvertures avait suivi le manège de son client. Croyant qu'il lui dérobait sa marchandise, elle s'était lancée à sa poursuite. Par ses cris, elle avait ameuté employés et voyageurs.



Devant la gare, le poing tendu vers le taxi qui filait à bonne allure, tous hurlaient : « — Au voleur ! arrêtez-le ! » Cependant, un homme d'équipe tentait de calmer ces furieux.

Allant de groupe en groupe, il répétait inlassablement : « — Y a erreur... Son amie la marquise m'a donné trois francs de pourboire, et lui, il m'en a donné deux. C'est pas un voleur, c'est un chic type. » Nul n'écoutait cet unique défenseur de l'honnête M. Proey-Minans.



On l'a déjà deviné : la dame inconnue n'était autre que Bécassine qui avait agi sur l'ordre de sa maîtresse. « — Pauvre monsieur, comme il court ! » dit-elle. Puis quand le train fut en marche : « — Il n'a pas vu qui lui parlait. Il va être bien ennuyé avec ces vingt francs qu'il a pris ! »

« — C'est sa faute, » répliqua M<sup>me</sup> de Grand-Air ; il n'avait qu'à nous accompagner. » Loulotte réitéra que l'oncle Nans était un méchant puisqu'il n'avait pas voulu venir faire des pâtés et des forts avec elle. M<sup>me</sup> de Grand-Air eut un sourire malicieux : « — Nous allons le punir, » dit-elle.



Le train entrant en gare d'Austerlitz. La marquise prit un stylo et un buvard dans sa trousse de voyage. Rapidement, d'une écriture qu'elle déguisa, elle traça quelques lignes sur une carte. L'enveloppe reçut le nom et l'adresse de M. Proey-Minans.



Un employé se tenait à peu de distance du wagon. M<sup>me</sup> de Grand-Air l'appela, le pria de jeter sa lettre dans la boîte. « — Mon vieil ami, murmura-t-elle, aura ma lettre demain à son réveil. Ceci l'intriguera, et le décidera sans doute à nous rejoindre plus tôt... »



« ... qu'il ne comptait le faire. » Le train repartait. « — Bien qu'il soit de bonne heure, dit la marquise, essayons de dormir. Loulotte n'est sage que quand elle dort. » Bécassine fit les préparatifs de nuit.



Au même moment, M. Proey-Minans arrivait à la gare d'Austerlitz et apprenait que le train venait de la quitter. Toujours chargé de ses oreillers et couvertures, il regagna son taxi. Il rentra chez lui préoccupé et perplexe.



M. Proey-Minans avait passé une mauvaise nuit, troublée par le souvenir des événements qui venaient de se dérouler. Dès son réveil, il se leva et sonna son valet de chambre. « — Baptiste, lui dit-il, vous servirez promptement mon café au lait... »

« ... vous apporterez le courrier dès qu'il arrivera. Aidez-moi, je vous prie, à passer ma robe de chambre... Merci... Ensuite, Baptiste, vous irez à la gare d'Orsay, vous rendrez à la loueuse ces oreillers et couvertures. Vous m'excuserez de les avoir emportés, et, en dédommagement... »



« ... vous la prierez d'accepter cette gratification. » Baptiste, qui est curieux, et qui flairait une aventure, regardait les oreillers, regardait son maître, et restait devant celui-ci dans une pose interrogative. « — Je... je vous expliquerai plus tard, reprit M. Proey-Minans. Ce matin, je ne puis, je suis trop... »

« ... précupé. Allez, mon ami. » Il passa dans son cabinet de toilette. Ce qui obsédait son esprit depuis la veille au soir, c'était toujours le même problème : Comment retrouver la dame inconnue et lui rendre ses vingt francs ?



Une demi-heure après, M. Proey-Minans était assis devant son bureau, sur lequel son déjeuner avait été servi. Sa préoccupation persistait. Jointe à sa distraction et à sa mauvaise vue, elle eut pour effet que ce fut le contenu de l'encrier qu'il versa dans sa tasse de lait.



Il but, fit la grimace. « — Ce café est exécrable, dit-il. Il faudra que je fasse changer le fournisseur. » Alors seulement, il s'avisait que son courrier l'attendait. Il y avait six lettres. Rapidement, il lut les cinq premières, puis il prit la...



« ... sixième et la considéra longuement. » — Etrange ! murmura-t-il. Il me semble que j'ai déjà vu cette écriture, mais où donc ? S'armant d'une forte loupe, il s'approcha de la fenêtre



« — Cela, l'écriture de tout en étant étrange ! »

reprit-il, rappelle Mme de Grand-Air, très différent. Enfin, il se décida à ouvrir l'enveloppe. La lettre disait : « La dame à qui vous avez dérobé vingt francs sait qui vous êtes. Elle vous attend à Saint-Jean-de-Luz. D'après votre empressement... »



« ... elle jugera de votre honnêteté. » M. Proey-Minans lut, relut ces lignes, puis, très agité, il sonna de nouveau son domestique.

« Baptiste, dit-il, tout de suite à la gare d'Orsay... En plus de ce que je vous ai dit, vous retiendrez une place pour Saint-Jean-de-Luz... Train de ce soir... »

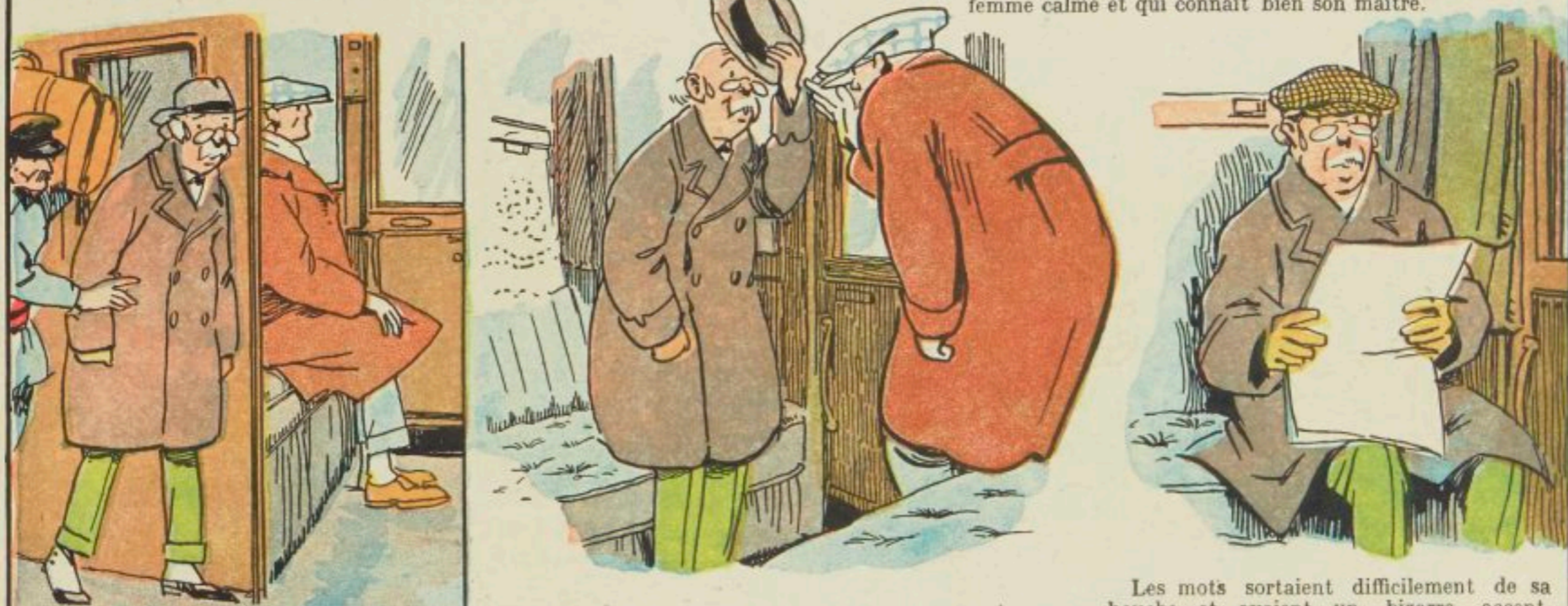
« ... Compartiment de premières... Oui, ce soir, Saint-Jean-de-Luz... C'est pour retrouver la dame et lui rendre ses vingt francs... Vous ne comprenez pas?... Je vous expliquerai plus tard... Allez vite, mon ami... Non, attendez ! »

Ils'était assis, et, trempant sa plume dans le café, il écrivait : « Marquise de Grand-Air, Tennis-Hôtel, Saint-Jean-de-Luz. Arriverai demain matin. Prière retenir chambre et envoyer Bécassine à la gare. Proey-Minans. » En relisant, il trouva que l'encre était bien pâle...



... et il décida de changer le fournisseur. « — Ceci au télégraphe, Baptiste, dit-il, et allez vite, mon ami, allez vite. » M<sup>me</sup> Rosine, qui fait office de gouvernante, venait d'entrer. Tout bas, Baptiste...

... lui glissa : « — Monsieur est sens dessus dessous. Il dit des choses qui n'ont ni queue ni tête. Je crains qu'il ait l'esprit dérangé. » Sur le même ton, M<sup>me</sup> Rosine répondit : « — On croit toujours ça, et on se trompe toujours. » M<sup>me</sup> Rosine est une femme calme et qui connaît bien son maître.



Le soir de ce jour, M. Proey-Minans prit possession de sa place dans le train de Saint-Jean-de-Luz. Dans le compartiment, il vit un jeune homme, non pas grand seulement, mais athlétique, et presque gigantesque. M. Proey-Minans le salua avec...

... sa courtoisie habituelle. Le voyageur se leva à demi et s'inclina profondément. Il semblait très touché du salut de son vis-à-vis. « — Merci... Merci », dit-il.

Les mots sortaient difficilement de sa bouche et avaient un bizarre accent. « — C'est un bon grand, pensa M. Proey-Minans, mais il n'est pas bavard. Enfin, à défaut de causerie, j'ai un journal et des livres pour passer le temps. » Il s'installa dans son coin.



M. Proey-Minans fut tiré de sa lecture par l'arrivée d'un porteur de bagages. Celui-ci se débarrassa de sa charge. C'étaient deux valises et un sac, tous trois battant neufs, marqués d'une énorme couronne de comte et de nombreuses initiales.

Le sac ayant été posé provisoirement à côté de lui, M. Proey-Minans eut tout loisir de considérer ces inscriptions. « — Je suis curieux, se dit-il, de connaître mon futur compagnon de route, pos-beaux bagages, et de noms et de prénoms. »



Il alla à la porte du wagon. Non loin, deux hommes causaient, dont les vêtements étaient d'une élégance voyante et trop recherchée. Quelques mots, où les r roulaient terriblement, parvinrent aux oreilles de M. Proey-Minans.



« — Des Espagnols sans doute, » pensa-t-il. Et il n'en douta plus quand il vit les deux hommes se faire leurs adieux à la mode d'au delà des Pyrénées, joue contre joue, la main droite de chacun frappant de petits coups sur le dos de l'autre.



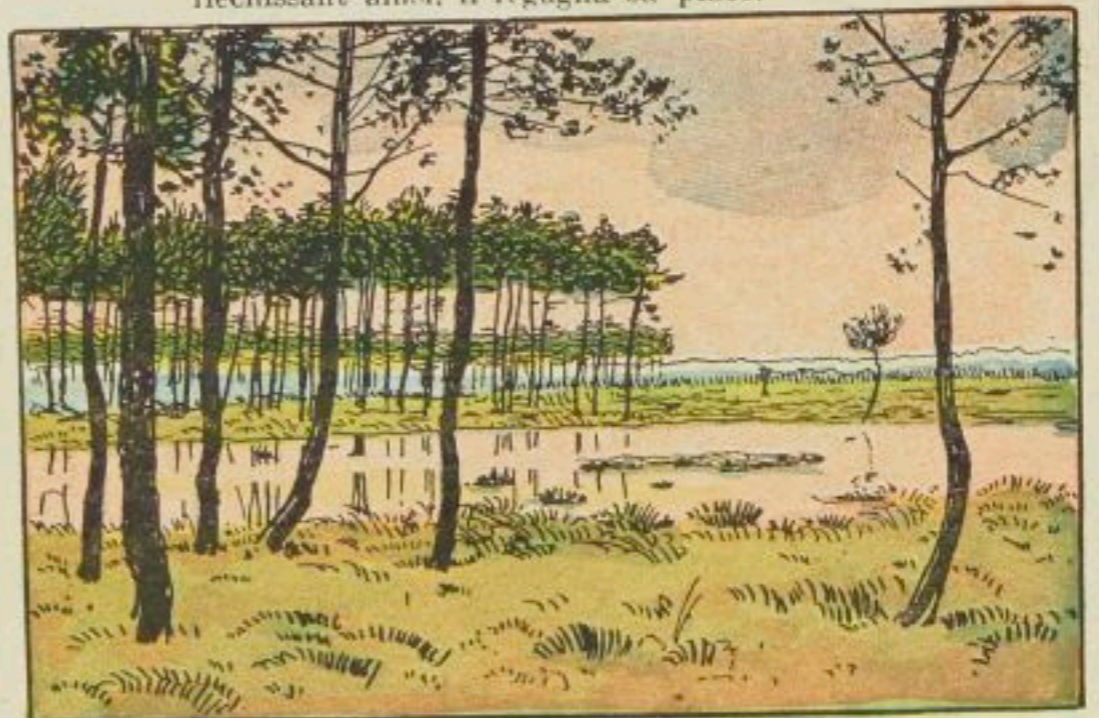
Puis, l'un des deux hommes prit congé en jetant d'une voix éclatante : « Adios, comte Ignacio Cristobal de Las Cacaouetas. » M. Proey-Minans reprit son monologue : « — Adios, adieu... Les noms... »



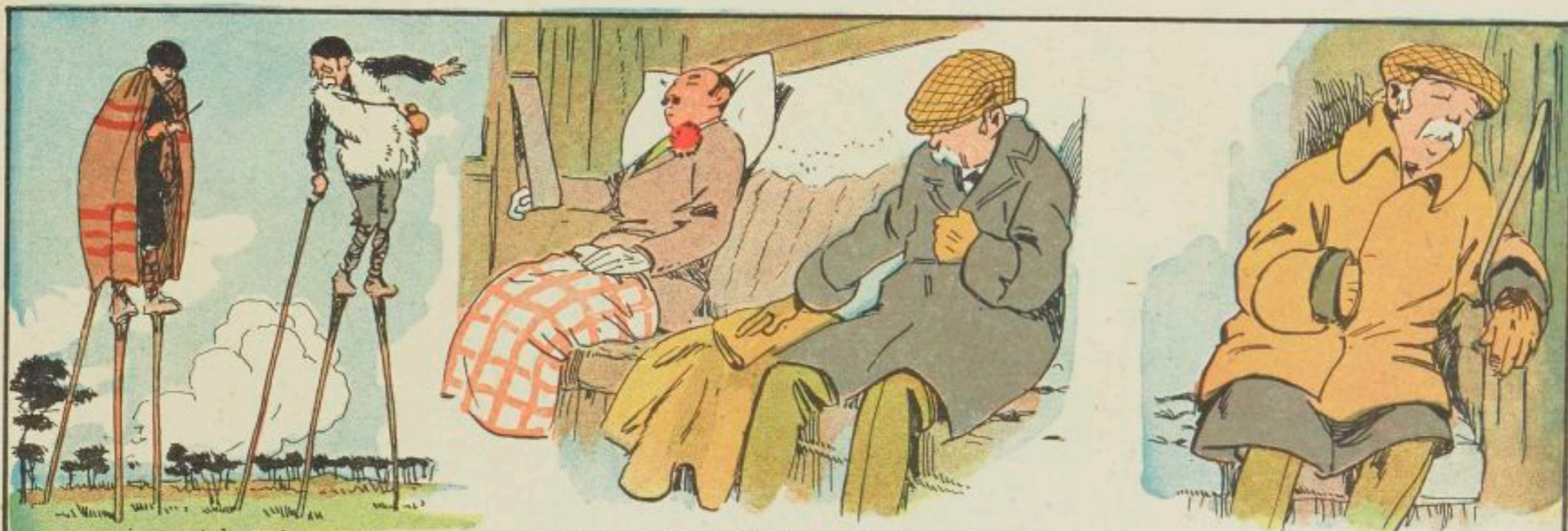
« ... prononcés correspondent aux premières initiales. Restent G. d. E. qui doivent signifier *Grand d'Espagne*. Ce si petit homme serait donc un *Grand d'Espagne* ! Il a d'ailleurs l'air d'un acteur grimé en Espagnol, plutôt que d'un véritable Espagnol. Curieux !... » Réfléchissant ainsi, il regagna sa place.



Peu après, Ignacio Cristobal... etc., fit une entrée majestueuse. M. Proey-Minans, qui débordait de cordialité, tenta de lier conversation. Il ne reçut en réponse que quelques mots qu'il ne comprit pas. Il se résigna au silence, et, bientôt, s'endormit profondément.



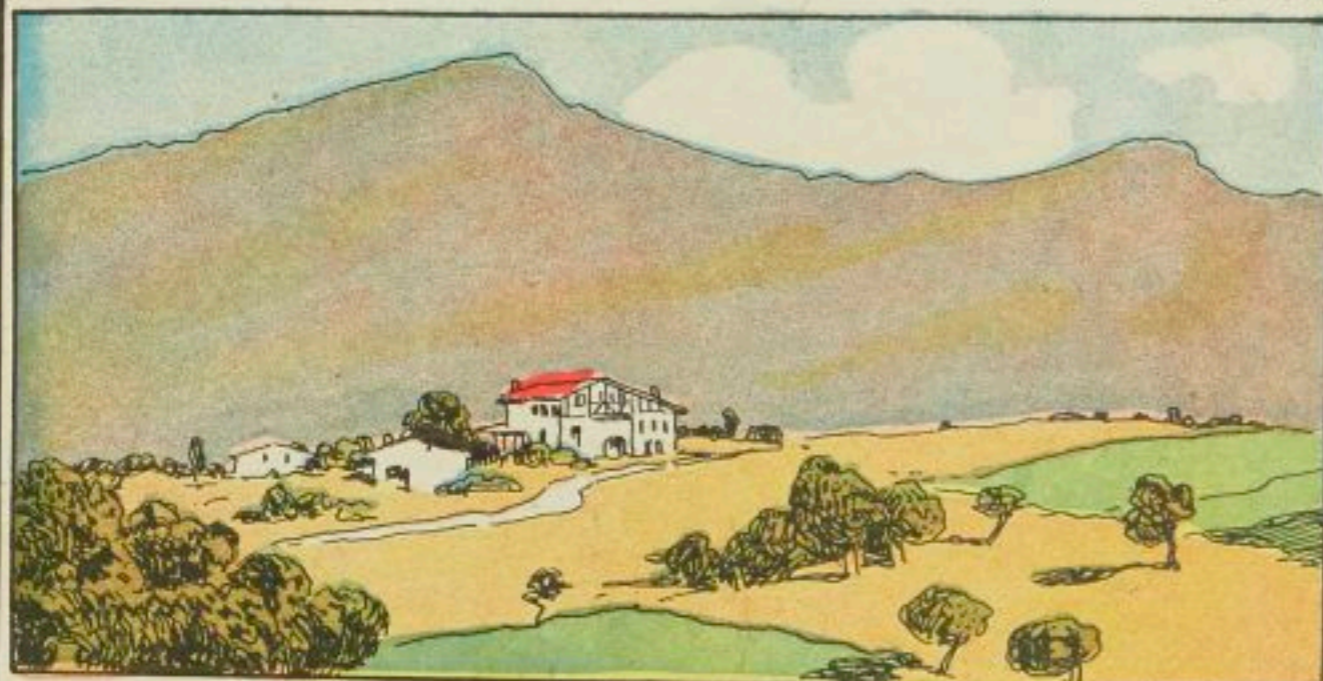
Le soleil était levé quand il se réveilla. Ses compagnons dormaient encore. Le train traversait des plaines coupées de bois de pins. Parfois, à travers des joncs, on voyait briller l'eau d'un étang. A demi somnolent, M. Proey-Minans regardait le paysage. « — Les Landes, murmura-t-il. Pays pittoresque, intéressant. Il faudra que je vienne l'étudier pour mon Académie... »



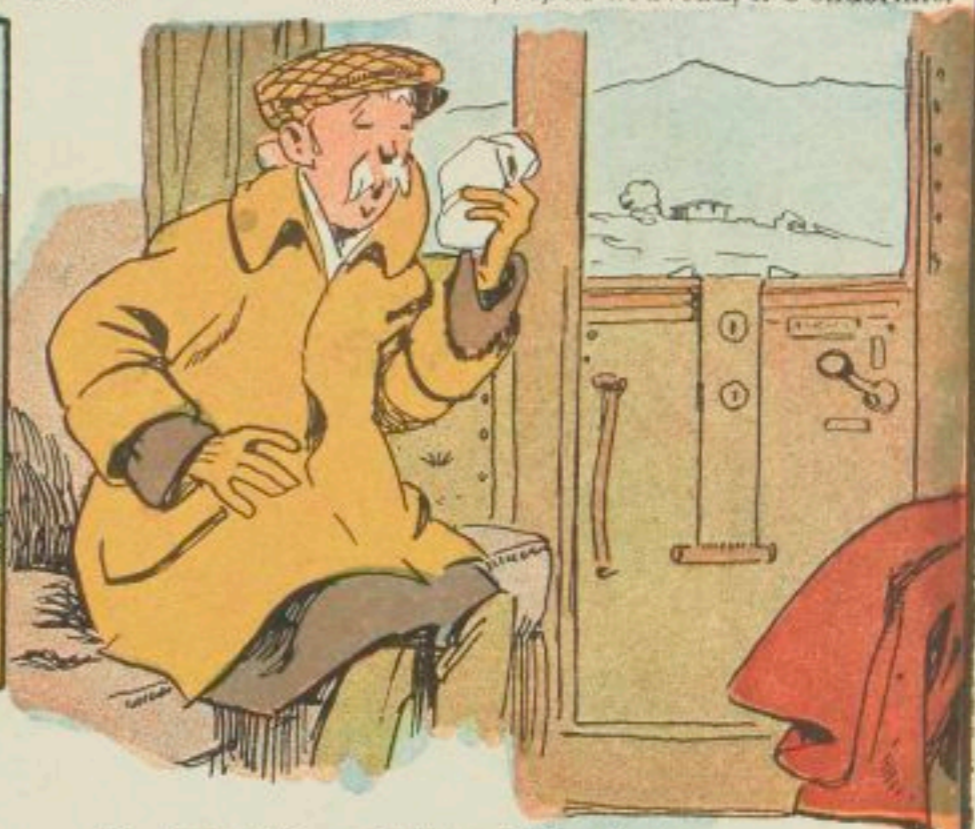
« ... mais nos règlements nous prescrivent de porter, au cours de nos enquêtes, le costume local. Celui des Landes comporte des échasses. Saurais-je me tenir sur des échasses? » Un frisson qui le secoua...

... changea le cours de ses idées. Il se-dit qu'il risquait le rhume de cerveau. Machinalement, il étendit la main vers la place restée libre à sa droite. Elle rencontra une étoffe laineuse. « — Tiens! réfléchit M. Proey-Minans, mon pardessus. J'aurai oublié de le mettre hier soir. Je suis si distrait! Je comprends pourquoi j'ai froid! »

Il endossa le pardessus, non sans difficulté, ce qui l'amena à penser qu'il engraisserait et qu'il devrait surveiller son régime. Puis ses idées se firent de moins en moins nettes, et, de nouveau, il s'endormit.



Il se réveilla définitivement entre Biarritz et Guéthary. Le train courait sur des collines verdoyantes, égayées par des métairies, par des chalets aux murs blancs, au toit peu incliné, couvert de tuiles rouges ou brunes. A l'Est se profilait la chaîne des Pyrénées basques.



M. Proey-Minans était seul. Sans doute, ses compagnons étaient allés prendre le petit déjeuner au wagon restaurant. Un instant, il admira la délicieuse perspective. Puis, de nouveau, un léger frisson le secoua, et il éternua. « — Le fâcheux rhume! » dit-il.



A ce moment, il remarqua un pardessus jeté sur la place qui faisait face à la sienne. « — C'est curieux, pensa-t-il, j'aurais juré d'avoir mis tout à l'heure mon pardessus. J'ai dû rêver. » Et, sans plus de réflexion, il enfila le pardessus.

Saint-Jean-de-Luz était tout proche. M. Proey-Minans prit sa valise et alla se poster dans le couloir, près de la porte de sortie.

Il descendit dès l'arrêt du train, sans avoir revu ni le petit Grand d'Espagne, ni le gigantesque jeune homme blond.



Bécassine guettait M. Proey-Minans. Dès qu'elle l'aperçut, elle se précipita, et ce fut un flux de paroles : « — Bonjour, M'sieur... Vous avez fait bon voyage, M'sieur? Je prends votre valise... Par ici la sortie; donnez votre billet, M'sieur... »

« ... Là, ça va bien... Nous voilà hors de la foule... Il y a toujours de la foule à cette gare, même quand il n'y a pas de voyageurs... C'est-il qu'on va à pied, M'sieur, ou en voiture? — A pied, Bécassine, à pied. » Bécassine s'était arrêtée devant l'autobus de l'hôtel. Elle confia la valise au chauffeur...



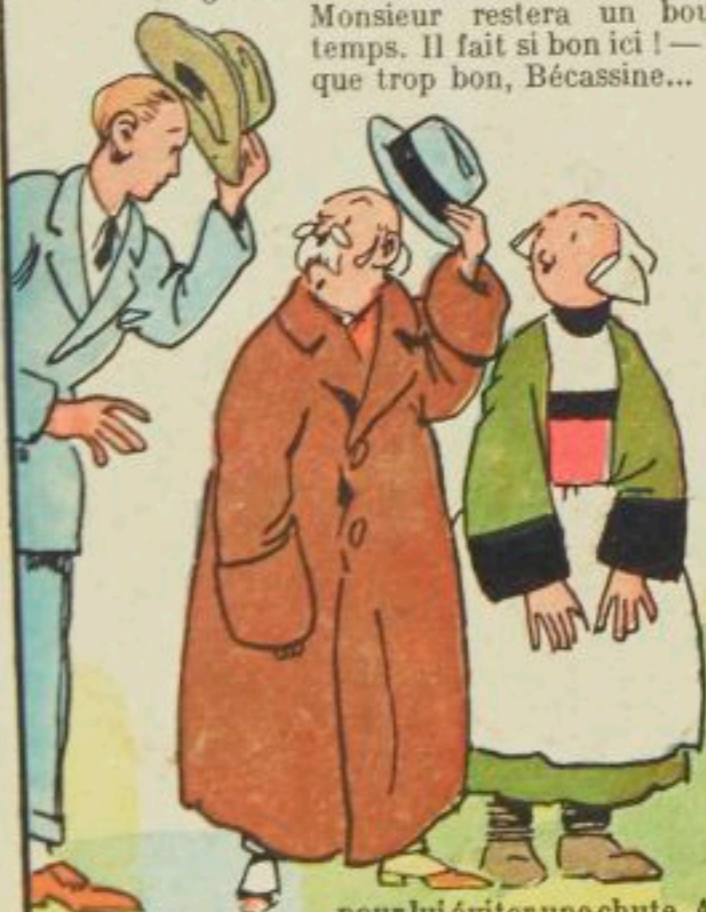
... puis elle reprit : « — Nous voilà à l'aise pour trotter... C'est qu'il y a à trotter à Saint-Jean, y a tant de belles choses à regarder! Monsieur verra... Je pense que Monsieur restera un bout de temps. Il fait si bon ici! — Presque trop bon, Bécassine... »



« ... presque trop chaud. Cela surprend un peu, après la fraîcheur de cette nuit. » En parlant ainsi, il épongeait son front ruisselant de sueur. « — Il fait bon, mais pas tellement chaud, » rectifia Bécassine.



Regardant plus attentivement M. Proey-Minans, elle s'étonna. Elle le trouvait changé, engraisé, non de figure, mais de corps. Et il marchait péniblement, se prenait les pieds dans son manteau trop long. Même, à un moment, Bécassine dut le retenir par le bras...



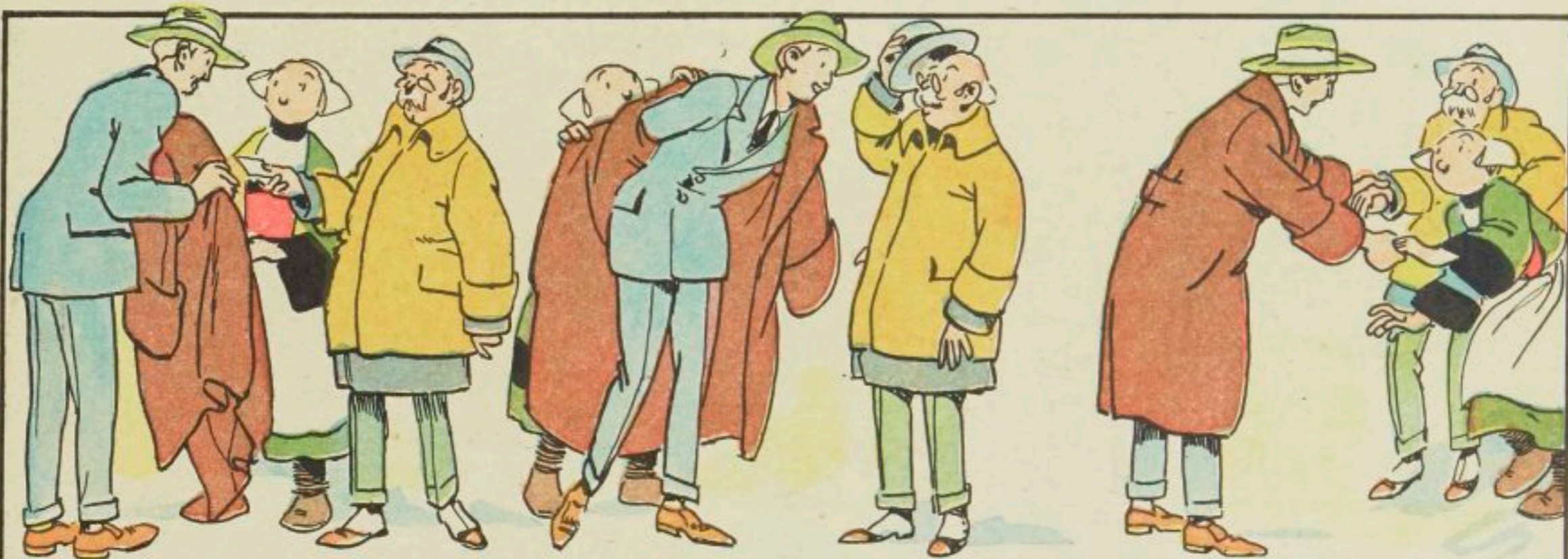
... pour lui éviter une chute. A ce moment, une voix hésitante et douce dit, derrière eux : « — Monnsieur... Sir... » Ils se retournèrent. Celui qui parlait était le grand jeune homme blond qui avait voyagé en face de M. Proey-Minans.



« — Vous désirez, Monsieur? » demanda celui-ci. Rougissant de timidité, gêné par sa difficulté à prononcer les quelques mots de français qu'il connaissait, l'autre reprit : « — Excuses, Monnsieur... Manteau, mien, je crois. » Il désignait la sorte...



... de houppelande dont M. Proey-Minans était affublé. Celui-ci palpa l'étoffe, la regarda en s'aidant d'un de ses nombreux binocles. Et il s'écria : « — Vous avez raison, Monsieur. Ce pardessus est à vous. Je l'avais remarqué hier soir. Je l'ai mis... »



« ... ce matin par erreur... Le voici... Mille pardons, Monsieur... Au moins, ne me soupçonnez pas d'intention frauduleuse. » Il se nomma, fit connaître son titre de Président de l'Académie des Pays de France. Le géant souriait d'un bon sourire.

« — Pas soupçon, Monnsieur... Monnsieur Président, dit-il. Erreur... Naturelle erreur. » Tout en endossant le pardessus, qu'obligeamment lui tendait Bécassine, il se nomma à son tour : Alex Swenson, Suédois, champion en nombreux sports, venu en France pour les jeux Olympiques.

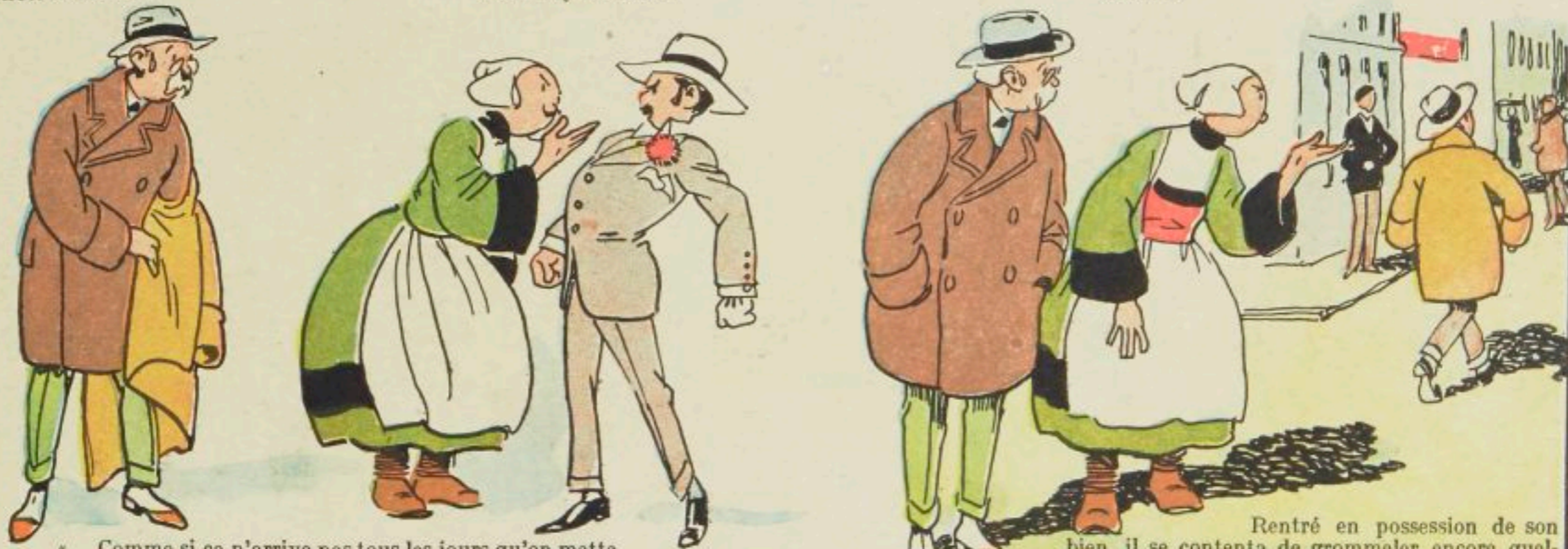
Puis il prit congé en donnant à ses interlocuteurs une vigoureuse poignée de main. « — Il a un nom à éternuer plutôt qu'à prononcer, remarqua Bécassine, mais c'est un bon grand. Seulement, à secouer les bras comme il fait, il finira...



« ... par en décrocher un. » Elle continua : « — Je comprends maintenant, Monsieur, pourquoi vous me paraissiez si engraissé et pourquoi vous aviez si chaud... Mais vous les aimez joliment, les pardessus : vous en avez encore deux ! »

« — Comment, encore deux ? fit M. Proey-Minans abasourdi. Est-ce que... » Il ne put achever ; une main venait de se poser sur son épaule, le secouait rudement, tandis qu'une voix gutturale rugissait : « — *Ladro ! Esta capa me pertenece.* » Le bon M. Proey-Minans...

... savait assez d'espagnol pour comprendre que le comte de las Cacaouetas le traitait de voleur. Il se rebiffa, il allait protester, mais déjà Bécassine s'était jetée dans le débat. Indignée, elle criait : « — Qu'est-ce que c'est que ce malappris ?... Un voleur, Monsieur?...



« ... Comme si ça n'arrive pas tous les jours qu'on mette le pardessus d'un autre !... Y a qu'à aller s'expliquer chez le commissaire de police... On verra bien lequel des deux qu'est le plus honnête. » Aux mots commissaire de police, le seigneur Ignacio Cristobal se radoucit subitement.

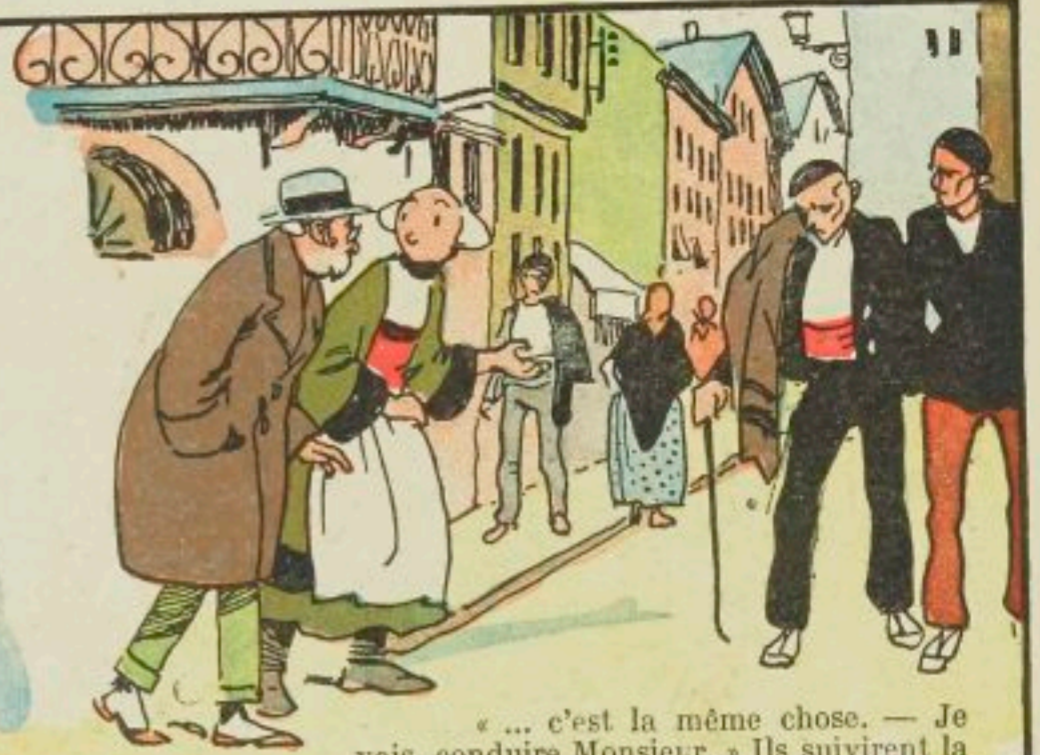
Rentré en possession de son bien, il se contenta de grommeler encore quelques mots, puis, raide, guindé, ne perdant pas un pouce de sa petite taille, jetant autour de lui des regards hautains, il porta plus loin sa personne exiguë et importante.



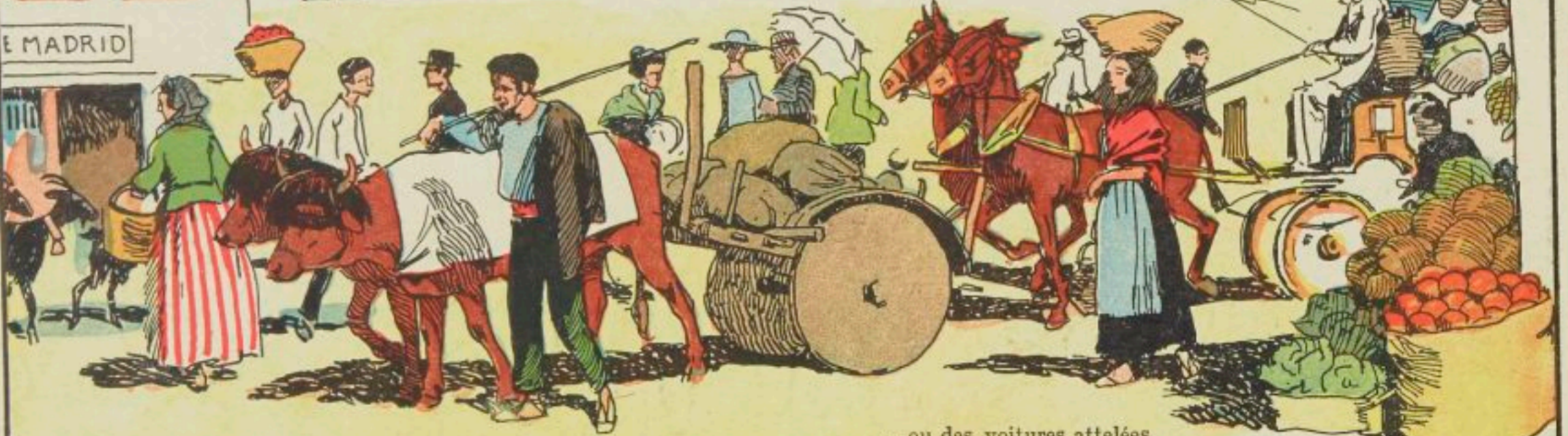
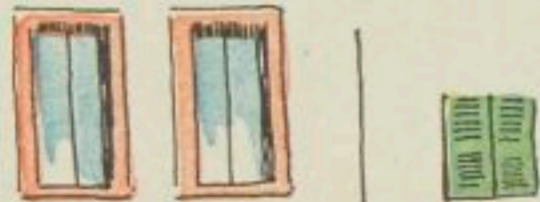
L'incident qui venait de se produire avait beaucoup ému M. Proey-Minans : « — C'est une fâcheuse série, dit-il ; je ne cesse d'être pris pour un voleur... Tout à l'heure, cet Espagnol ; avant-hier, la dame au billet de vingt francs. Eh ! mais, continua-t-il, j'allais oublier...



« ... que je suis venu ici spécialement pour cette dame. » Puis, se tournant vers sa compagne : « — Ma bonne Bécassine, j'ai besoin de parler tout de suite au tambour de ville. Savez-vous où je le trouverai ? — Monsieur veut dire le crieur public ? — Si vous voulez...



« ... c'est la même chose. — Je vais conduire Monsieur. » Ils suivirent la rue Gambetta, autrefois dénommée Grande Rue, bien qu'elle soit très étroite. Comme c'était jour de marché, elle était fort animée. On croisait des hommes au costume sombre, coiffés du bérêt...



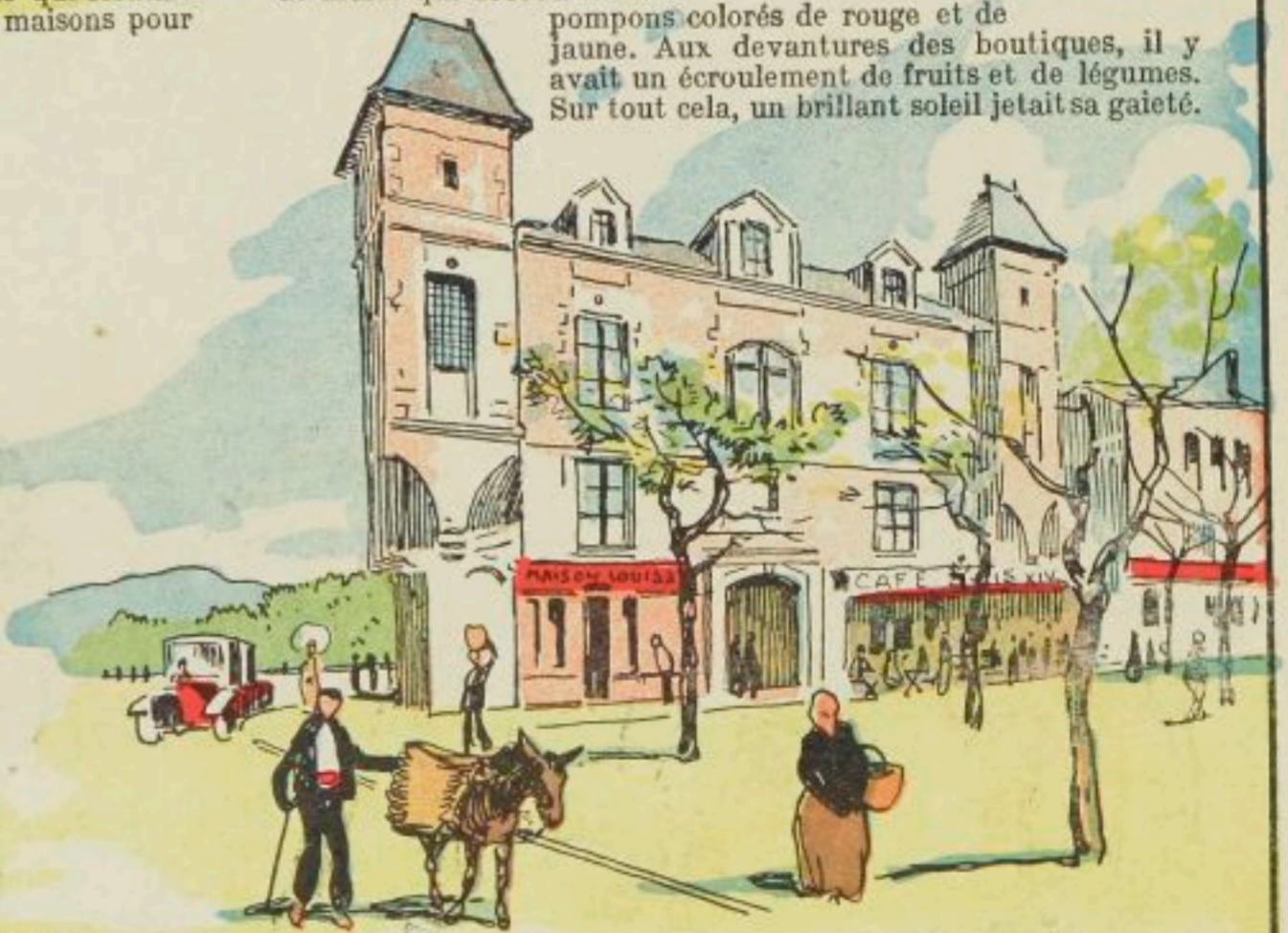
... des femmes aux cheveux couverts d'un morceau de tulle qui formait comme une légère mantille. Il fallait se ranger au long des maisons pour laisser passer des chars trainés par des bœufs...

... ou des voitures attelées de mules qui secouaient des

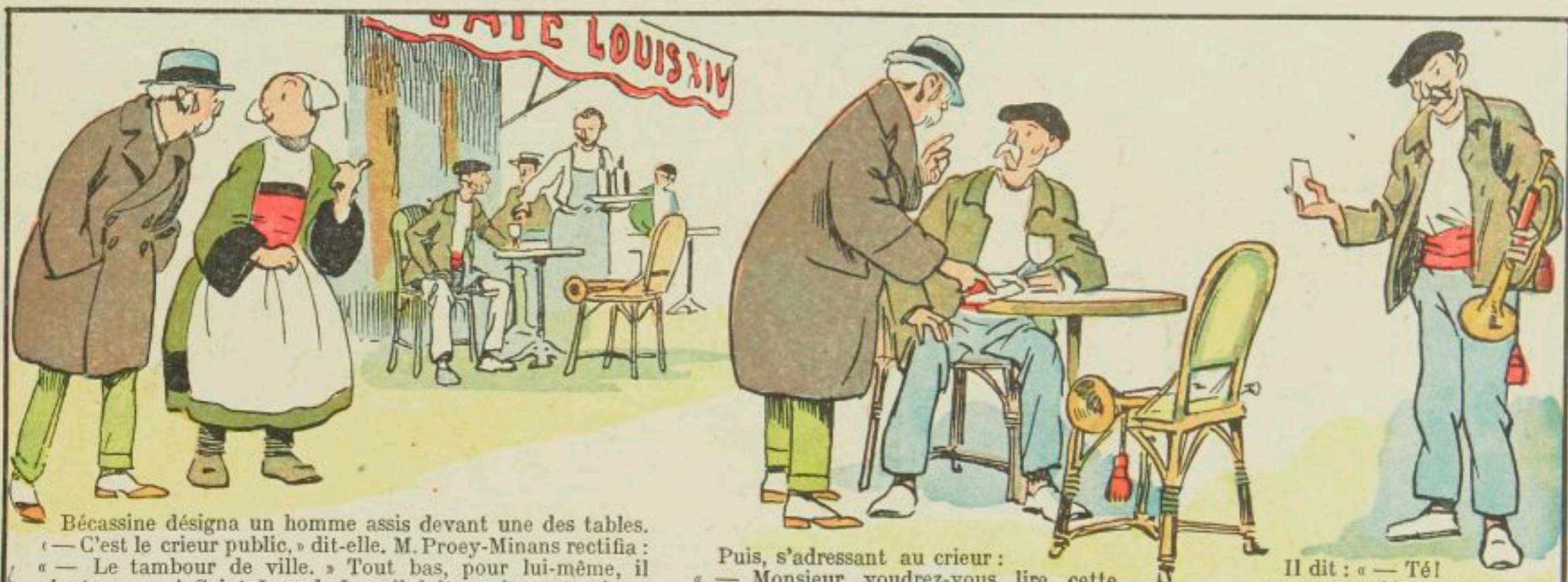
pompons colorés de rouge et de jaune. Aux devantures des boutiques, il y avait un écoulement de fruits et de légumes. Sur tout cela, un brillant soleil jetait sa gaieté.



M. Proey-Minans en oubliait ses ennuis et même la dame aux vingt francs. « — Bécassine, disait-il, quel pays ! Quelle originalité ! Quelle couleur ! Et quels rapports j'enverrai à mon Académie ! — Ça, Monsieur, répondait-elle, ça sera pour plus tard. Pour l'heure, il s'agit de trouver le crieur. »



Ils débouchaient sur une place ; ils tournèrent à gauche, se dirigeant vers la Maison du Roi. Elle doit son nom à ce que Louis XIV l'a habitée au temps de ses fiançailles avec Marie-Thérèse d'Espagne, et elle a subsisté presque intacte. Un café occupe le rez-de-chaussée.



Bécassine désigna un homme assis devant une des tables.  
« — C'est le crieur public, » dit-elle. M. Proey-Minans rectifia :  
« — Le tambour de basque. » Tout bas, pour lui-même, il ajouta : « — A Saint-Jean-de-Luz, il doit avoir un tambour de basque ; cela va être amusant, bien couleur locale... »

Puis, s'adressant au crieur :  
« — Monsieur, voudrez-vous lire cette annonce à haute voix, ici d'abord, puis dans les endroits les plus fréquentés de la ville... » L'homme regarda le billet qui venait d'être glissé dans sa main.

Il dit : « — Té ! vous payez bien... On va y mettre la voix et l'assent ! » Il l'avait terriblement méridional, l'assent ! Il prit un clairon qu'il avait posé sur une chaise.



... et en tira une fanfare éclatante. M. Proey-Minans fut déçu ; il attendait un tambour de basque, on lui servait un clairon ! Il se consola en se disant que c'était là un curieux trait de mœurs, intéressant pour ses futurs rapports, et il le nota sur son carnet.

Cependant le crieur avait déplié le papier de M. Proey-Minans, et, d'une voix qui remplit le place, il lut : « — La dame à qui vingt francs ont été pris par erreur à la gare d'Orsay est respectueusement priée de se présenter au Tennis-Hôtel... »

« ... Elle y recevra le remboursement et des excuses. » Il y eut un silence, des marques d'étonnement ; on ne comprenait pas. Une petite ouvrière, nez au vent, figure mutine, dit : « — Vingt francs à recevoir, et des excuses en plus... »



« ... Bonne affaire !... Je crois que c'est moi la dame ! » A quoi ses compagnes ripostaient : « — Tais-toi donc, grande menteuse. Ça n'est pas toi, c'est moi... c'est moi. » Et toutes de rire. Paternellement, le crieur les admonestait :

« — Pas tant de bruit, les petites, et pas de menteries ! Vous avez encore la goutte de lait au nez, et vous voulez faire les Madames ! » Elles rirent plus fort, et, se prenant par le bras, elles coururent vers leur travail, vives et gaies comme une volée de moineaux.



« — Notre annonce n'a rien donné, dit le crieur à M. Proey-Minans; ça n'est pas étonnant: il est trop tôt pour que les belles dames se promènent, mais on vous la retrouvera, votre dame, on vous la retrouvera, foi de crieur! » Ils se séparèrent fort satisfaits l'un de l'autre.

Bécassine fit remarquer qu'il y avait un bon quart d'heure à pied jusqu'à l'hôtel, et que Monsieur devait être fatigué de sa nuit dans le train. Elle proposa de prendre un fiacre. Ils en arrêterent un qui passait, attelé d'une jolie petite bête...

... de race tarbaise, fine et nerveuse. M. Proey-Minans était enchanté. « — Des flacres à cheval, disait-il, c'est introuvable à Paris, surtout avec un cheval qui trotte comme celui-ci. Pour en voir, il faut venir au pays basque. Que je suis donc content d'y être venu! »



A l'hôtel, M<sup>me</sup> de Grand-Air l'attendait dans un petit salon contigu à sa chambre. « — Enfin, Adalbert, dit-elle, vous voici! Je commençais à m'inquiéter. Plus d'une heure de retard!... Que vous est-il arrivé? »

M. Proey-Minans répondit: « — J'ai eu bien des aventures, ma chère Hermine. Il y a eu les pardessus, celui du grand Suédois, celui du petit Grand d'Espagne... Vous ne pouvez pas comprendre, je vous expliquerai... »



«... Il y a eue le tambour, le clairon, je veux dire, car ici les tambours sont des clairons.» Sur ce mot, Loulotte crut devoir souffler de toutes ses forces dans une trompette que Bécassin avait eu l'imprudence de lui donner.

Quand le tumulte fut apaisé, M. Proey-Minans reprit: « — Ce tambour ou clairon, c'était pour la dame mystérieuse, la dame aux vingt francs, celle qui m'a écrit... Mais cela, non plus, vous ne pouvez pas le comprendre... »

«... Il faudra que je vous l'explique... Mon Dieu! que c'est compliqué! Que de choses à expliquer! » A cet endroit du discours, M<sup>me</sup> de Grand-Air affecta un air de grande sévérité et rappela à l'ordre Bécassine.



Les phrases embrouillées de M. Proey-Minans, le souvenir des incidents qu'il évoquait, la pensée de la farce en voie d'exécution, tout contribuait à mettre en joie la brave fille. Elle riait à se tordre, le rire la suffoquait.

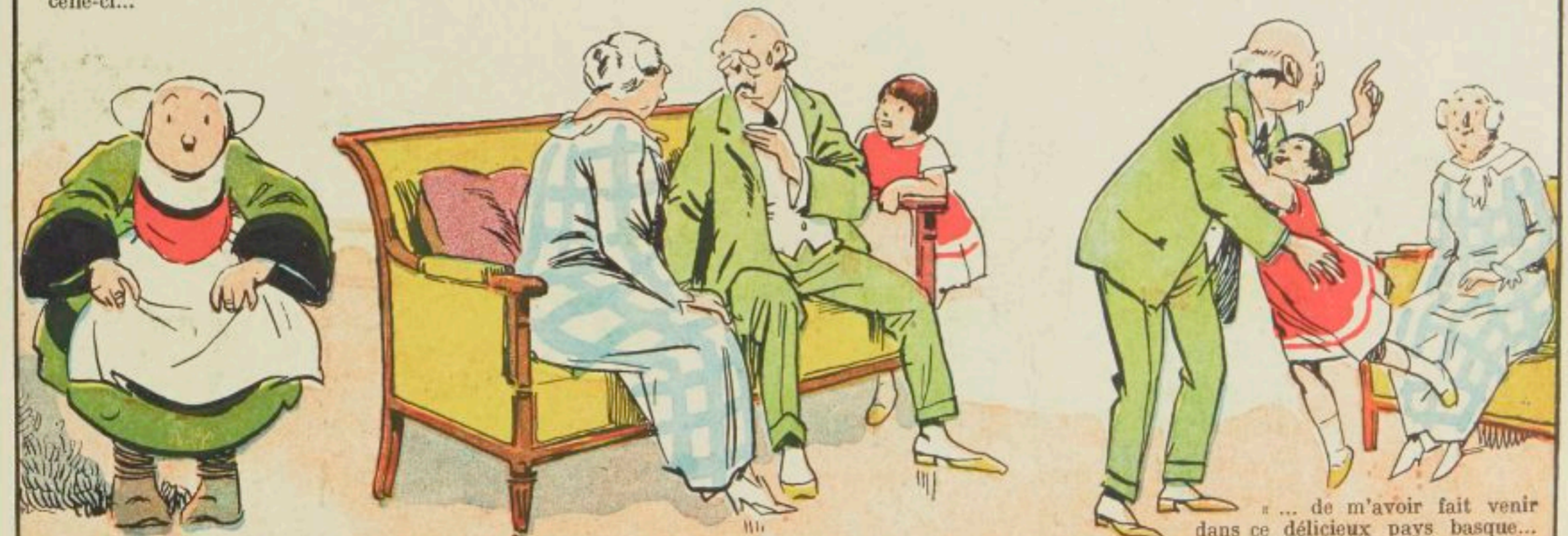
« — Bécassine ! » reprit M<sup>me</sup> de Grand-Air sur un ton plus sévère encore. Mais l'exemple est contagieux. Loulotte, à son tour, se mit à rire. Le rire gagna la marquise elle-même, et, malgré ses efforts, elle ne pouvait reprendre son sérieux.

Inquiet, M. Proey-Minans regardait dans une glace si quelque désordre de sa toilette n'était pas la cause de cette hilarité.



Enfin la marquise se domina. Elle prit les mains de son vieil ami et lui dit : « — Adalbert, j'avais l'intention de vous intriguer un peu de temps encore, mais les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures. Terminons celle-ci... »

« ... Nous connaissons votre dame mystérieuse ; elle est ici, je vais vous la présenter. La voici : c'est Bécassine — Comment, Bécassine ? fit M. Proey-Minans au comble de la surprise. — Oui, M<sup>sieu</sup>, confirma Bécassine en faisant un profond salut... »



« ... la dame, c'est Bécassine, Bécassine en chair et en os... C'est bien la première fois de ma vie que je suis une dame, et une dame mystérieuse surtout ! »

M<sup>me</sup> de Grand-Air, rapidement, résuma les événements que nous connaissons. Un peu confuse, elle conclut : « — J'espère que vous ne m'en voulez pas de ma mystification ? — Au contraire, chère amie, répondit M. Proey-Minans, je vous remercie... »

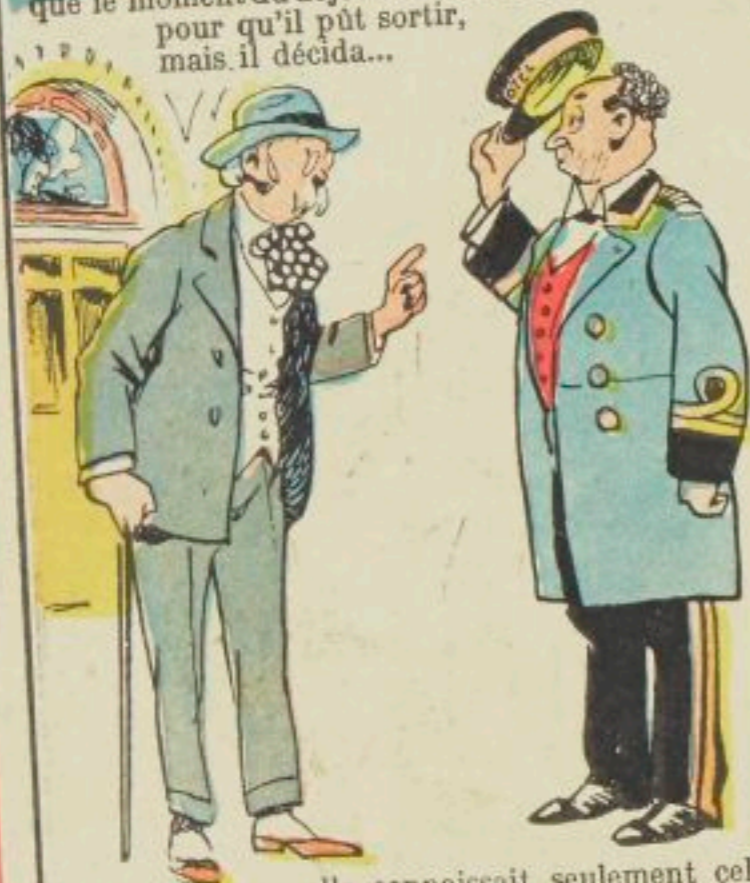
« ... de m'avoir fait venir dans ce délicieux pays basque... Cependant, vous méritez une petite punition. Je ne vous rendrai donc pas vos vingt francs. Ils serviront à acheter un jouet à Loulotte. — Vive l'oncle Nans ! » cria Loulotte en sautant au cou de l'excellent homme



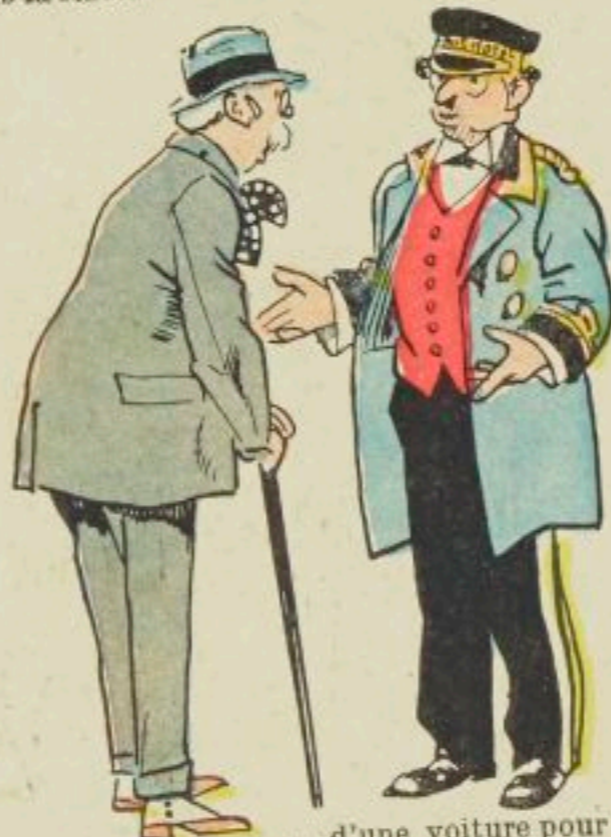
Vers midi, M. Proey-Minans descendit de sa chambre. Bien reposé, il se sentait en belle humeur et en santé parfaite. Il constata que le moment du déjeuner était trop proche pour qu'il pût sortir, mais il décida...

... de commencer immédiatement son étude sur le pays basque. Il entra au secrétariat. Une jeune fille était occupée à des travaux de comptabilité. M. Proey-Minans la salua. « — Excusez-moi de vous...

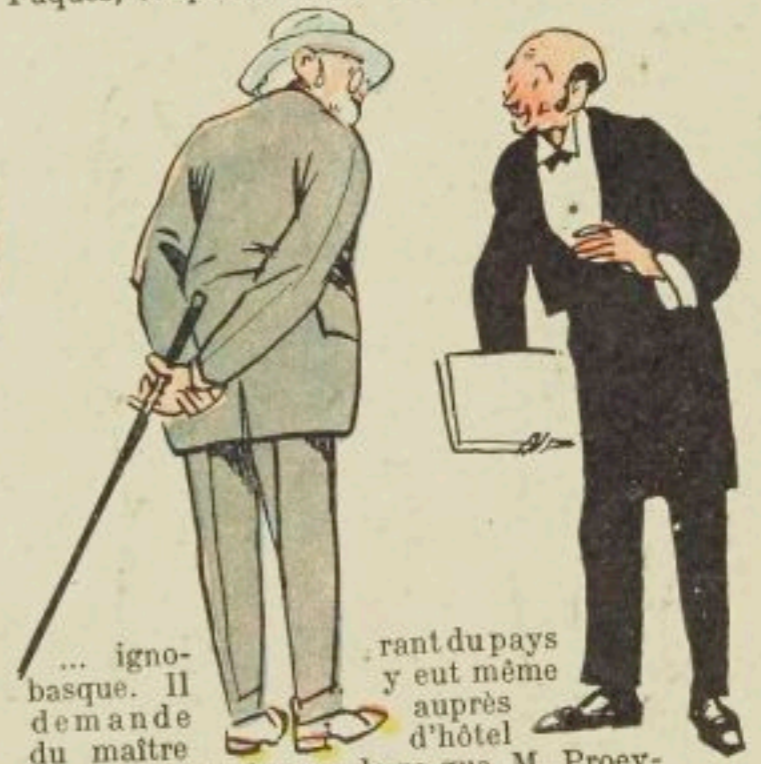
« ... déranger, mademoiselle, lui dit-il. Auriez-vous l'obligeance de m'indiquer quelques coutumes curieuses des habitants de ce pays? » La jeune fille répondit qu'elle était Anglaise, arrivée peu avant Pâques, et qu'en fait de coutumes...



... elle connaissait seulement celles des pensionnaires de l'hôtel, Anglais pour la plupart. M. Proey-Minans retourna dans le vestibule. Là, trônait un portier à la redingote largement brodée d'or. Il demanda à M. Proey-Minans s'il avait besoin...



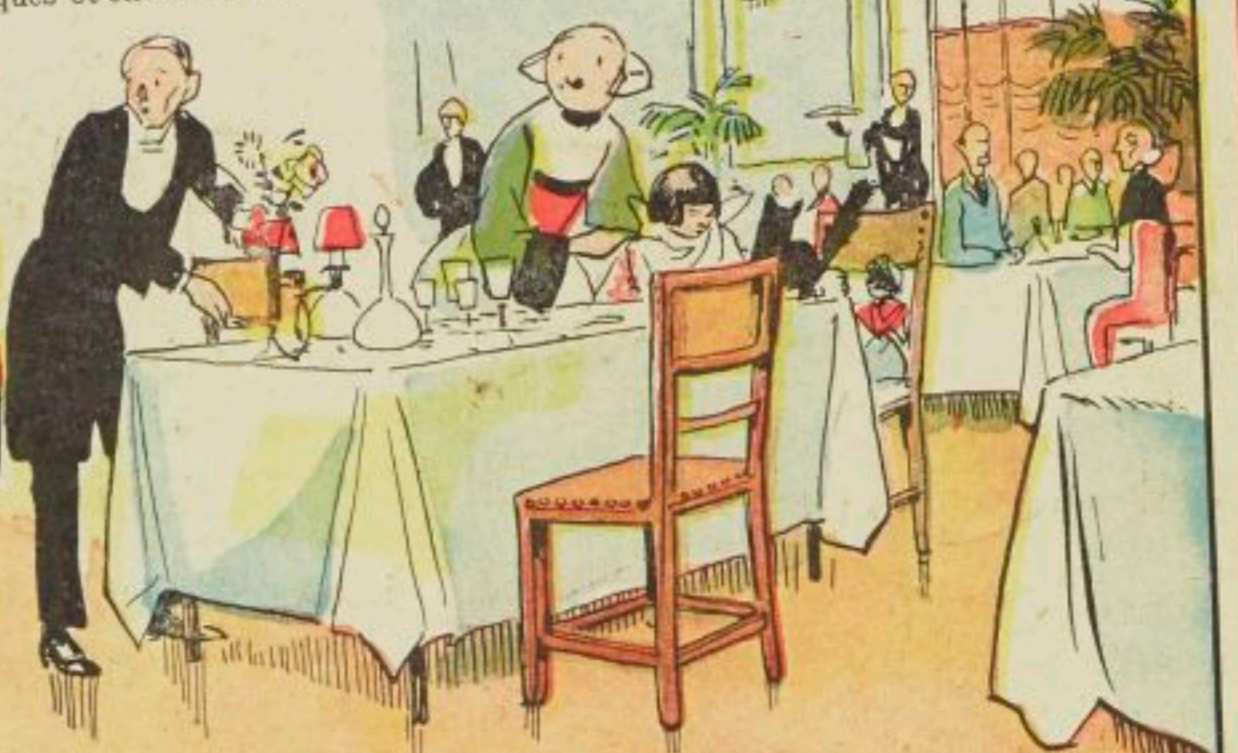
... d'une voiture pour l'après-midi. « — Je n'ai pas besoin de voiture, dit celui-ci, mais auriez-vous l'obligeance... » et il répéta sa question précédente. Avec un fort accent, le portier répondit qu'il était Roumain, arrivé peu avant Pâques et entièrement...



... ignobasque. Il demanda du maître d'hôtel venu pour s'informer de ce que M. Proey-Minans boirait à ses repas. La réponse fut identique, sauf en ce que ce maître d'hôtel se déclara Italien. « — Mauvais début pour mon enquête...



« ... pensa M. Proey-Minans. Je pourrai avoir ici des renseignements sur l'Angleterre, la Roumanie, l'Italie, peut-être sur la Suisse, les Balkans et la Turquie, mais non certainement sur le pays basque. » Il aperçut M<sup>me</sup> de Grand-Air, alla vers elle, lui baisa la main...



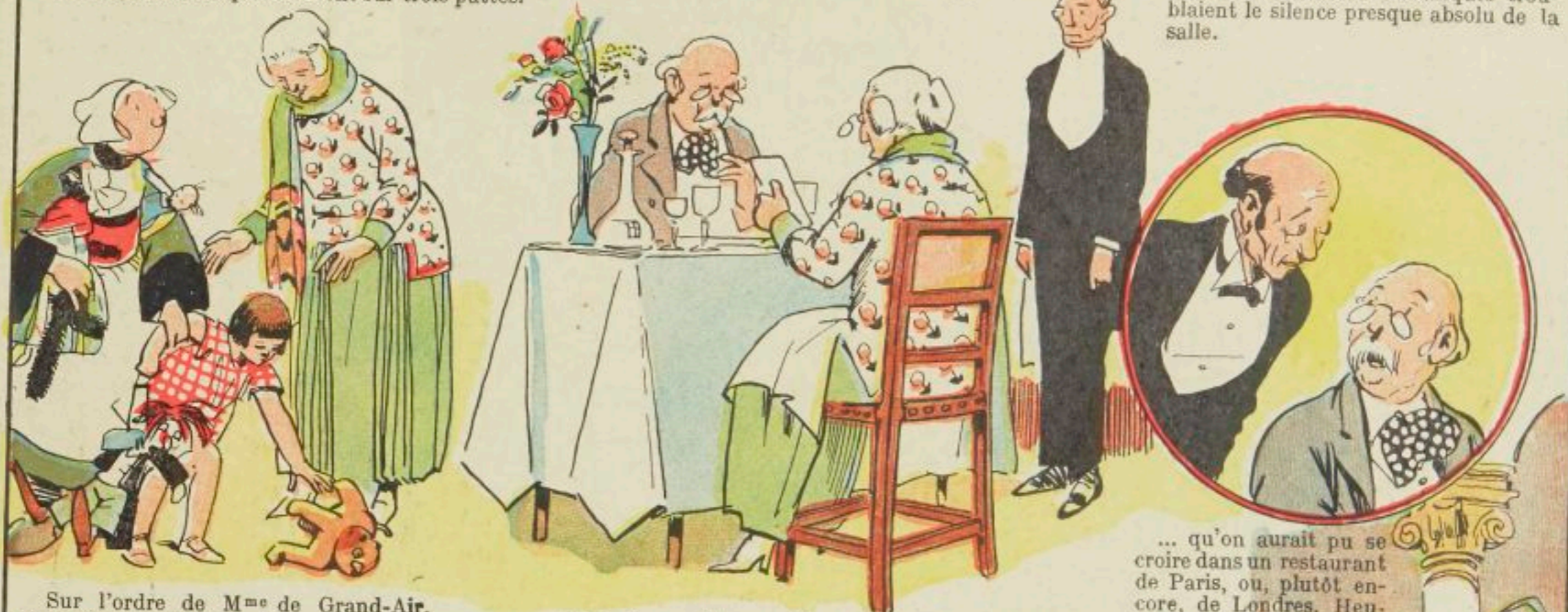
... et, ensemble, ils passèrent dans la salle à manger. Bécassine et Loulotte avaient commencé leur repas. Loulotte avait exigé qu'on mit près d'elle sa famillotte, c'est-à-dire ses poupées préférées. Il y avait là Riritou-Bamboula, qui est négresse, Jeannette-la-Blonde...



... qui est presque chauve, parce que sa jeune maman a la fâcheuse habitude de la porter par les cheveux ; il y avait Bébé-Clown, qui ressemble aux Fratellini, en plus le chien Bobby, qui n'a qu'une oreille, et le chat Minou, qui se tient péniblement sur trois pattes.

Loulotte ne consentait à manger ses nouilles que si, au préalable, la cuillère avait été présentée à ses filles et à ses bêtes.

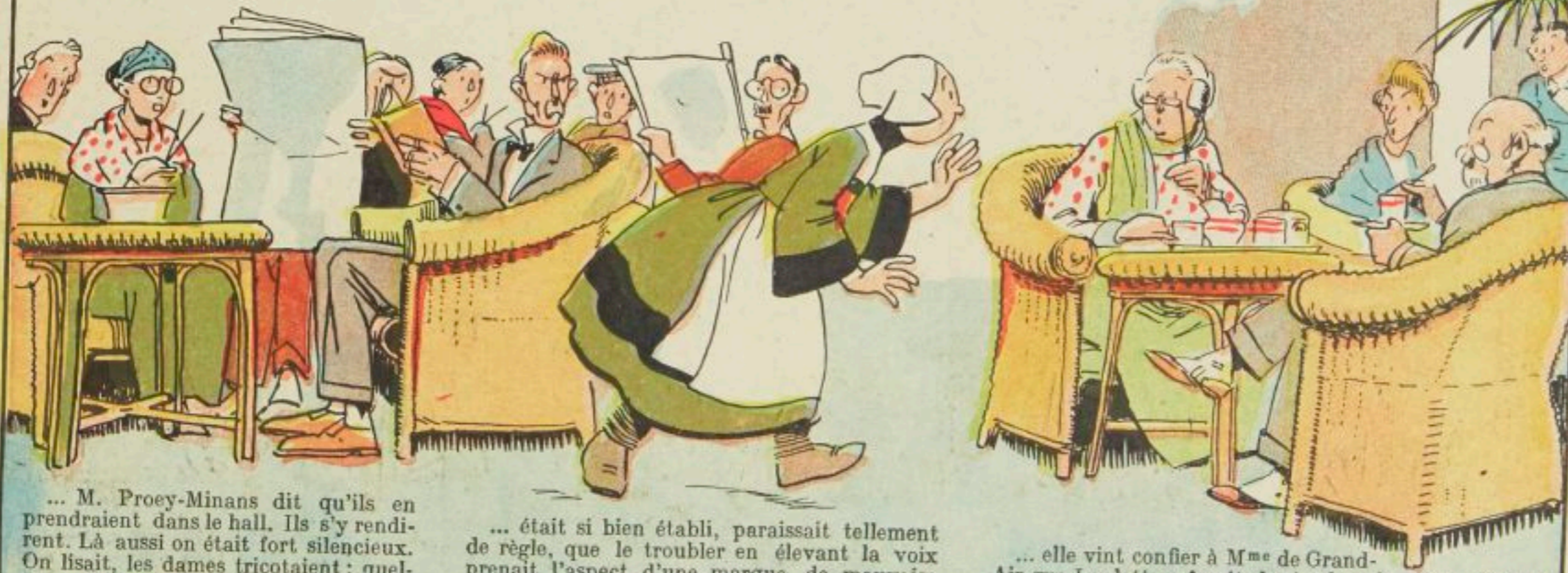
Les Anglais et Anglaises des tables voisines semblaient scandalisés par les exigences de cette petite fille française, dont les réflexions drolatiques troublaient le silence presque absolu de la salle.



Sur l'ordre de M<sup>me</sup> de Grand-Air, Bécassine pressa la dégustation des nouilles, puis du dessert ; après quoi, malgré une assez vive résistance, elle emmena Loulotte se coucher. A leur tour, M<sup>me</sup> de Grand-Air...

... et M. Proey-Minans déjeunèrent. D'ordinaire, la conversation entre eux ne languit pas ; mais, l'atmosphère du lieu agissant sur leur esprit, ils trouvèrent peu de choses à se dire. Ils se bornèrent à remarquer que rien, en cette salle à manger, n'évoquait le pays basque,...

... qu'on aurait pu se croire dans un restaurant de Paris, ou, plutôt encore, de Londres. Heureusement, les quatre plats qui composaient le menu furent servis assez rapidement. Au maître d'hôtel qui demandait s'ils désiraient du café...



... M. Proey-Minans dit qu'ils en prendraient dans le hall. Ils s'y rendirent. Là aussi on était fort silencieux. On lisait, les dames tricotaient ; quelques personnes faisaient leur correspondance ; aucune ne parlait. Le silence...

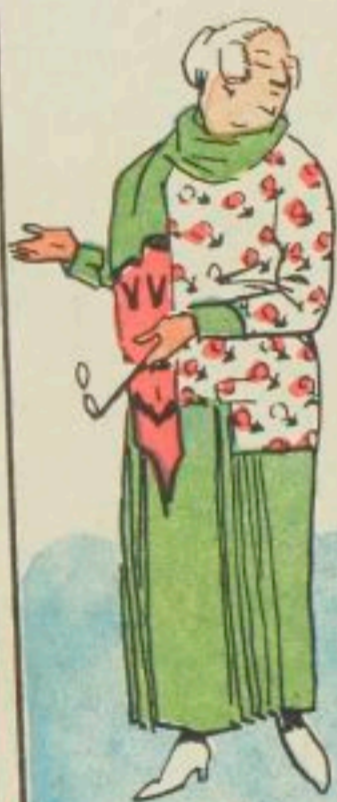
... était si bien établi, paraissait tellement de règle, que le troubler en élevant la voix prenait l'aspect d'une marque de mauvaise éducation, d'une action presque inconvenante. Bécassine, cependant, commit cette faute. Traversant rapidement le hall...

... elle vint confier à M<sup>me</sup> de Grand-Air que Loulotte refusait de s'endormir. Elle faisait le diable, dansait sur son lit, et avait arraché la seconde oreille du chien Bobby. « — Tâchez de la calmer, répondit a marquise, et prévenez-moi si vous n'y réussissez pas. »

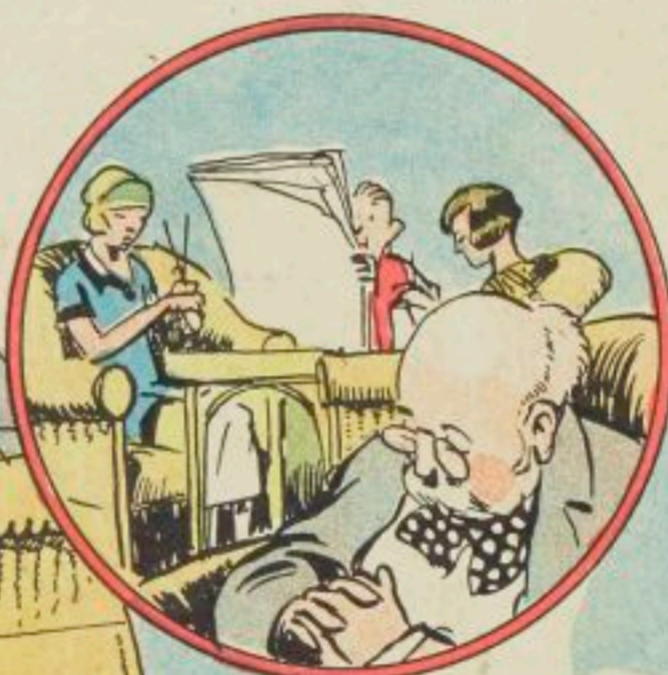


M<sup>me</sup> de Grand-Air et Bécassine avaient parlé fort bas, mais elles avaient parlé. Cela suffit. Douze têtes anglaises se tournèrent vers elles, et les vingt-quatre yeux de ces douze têtes les bombardèrent de regards fortement désapprobateurs. — Tâchez de ne pas avoir...

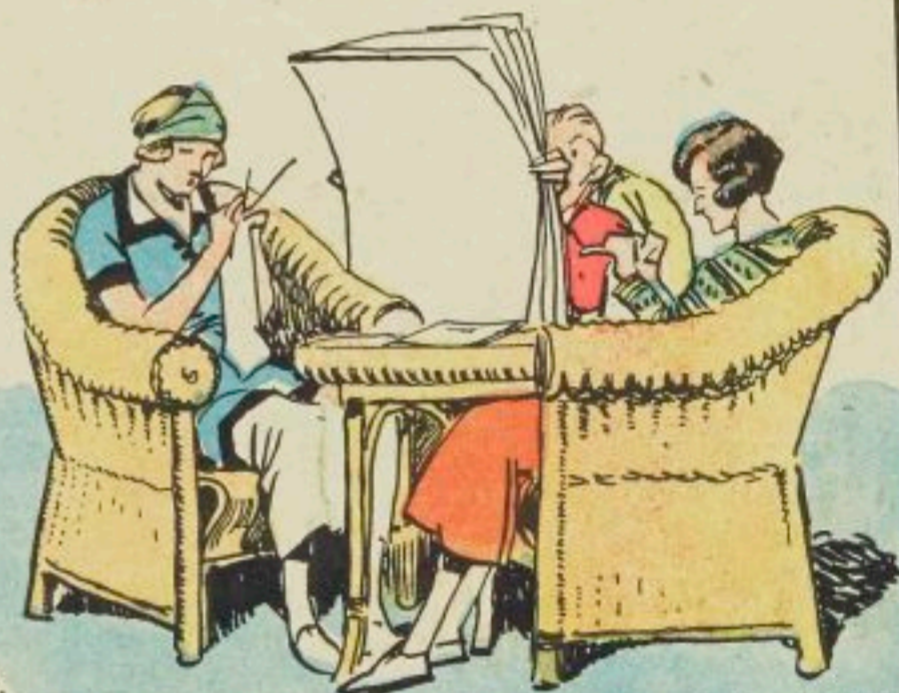
« ... à revenir, » murmura la marquise. Mais Bécassine revint une première fois, pour annoncer que la petite fille était couchée et se racontait à elle-même des histoires; puis une seconde fois, pour faire connaître que la petite fille se calmait; et enfin une troisième fois, pour donner l'heureuse nouvelle que la petite fille dormait.



M<sup>me</sup> de Grand-Air craignit que la petite fille se réveillât, ce qui aurait provoqué une nouvelle communication de Bécassine et un nouveau blâme des vingt-quatre yeux anglais. Elle quitta le hall.



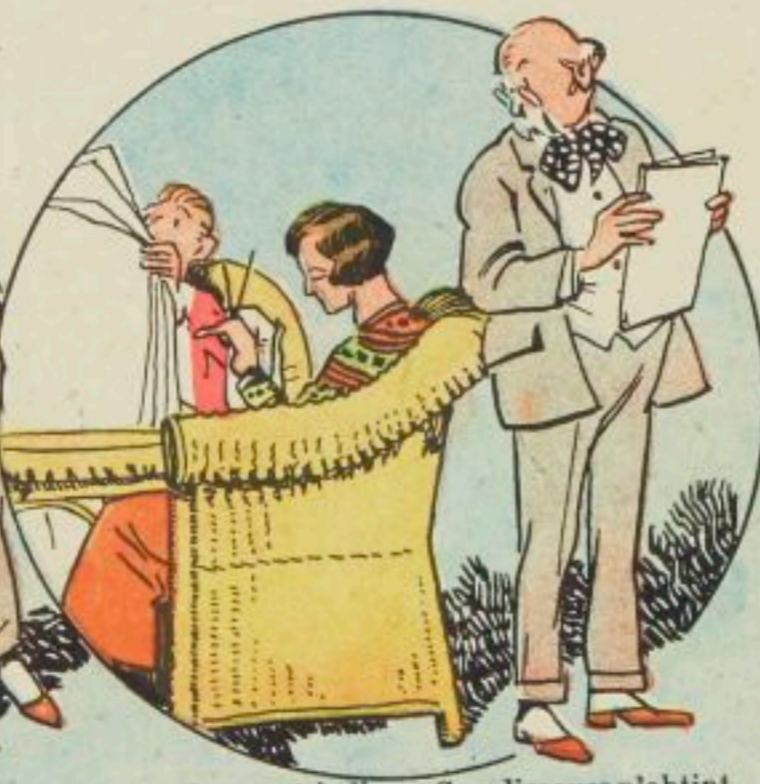
Après son départ, M. Proey-Minans, tout engourdi par le pesant silence et par la digestion d'un déjeuner mangé un peu trop vite, s'enfonça dans son fauteuil et s'assoupit. Quand il s'éveilla, il n'y avait plus dans la pièce qu'un monsieur et deux dames.



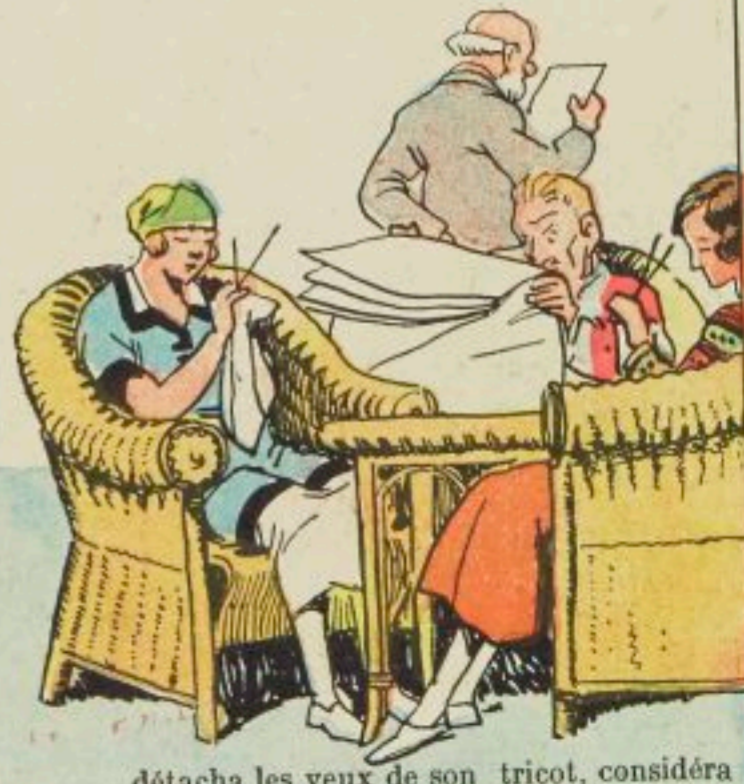
Les dames tricotaient : on comprend la fortune des filateurs anglais, quand on constate l'énorme consommation de laine que les dames anglaises font pour leurs tricots. Le monsieur tenait déployé un de ces volumineux amas...



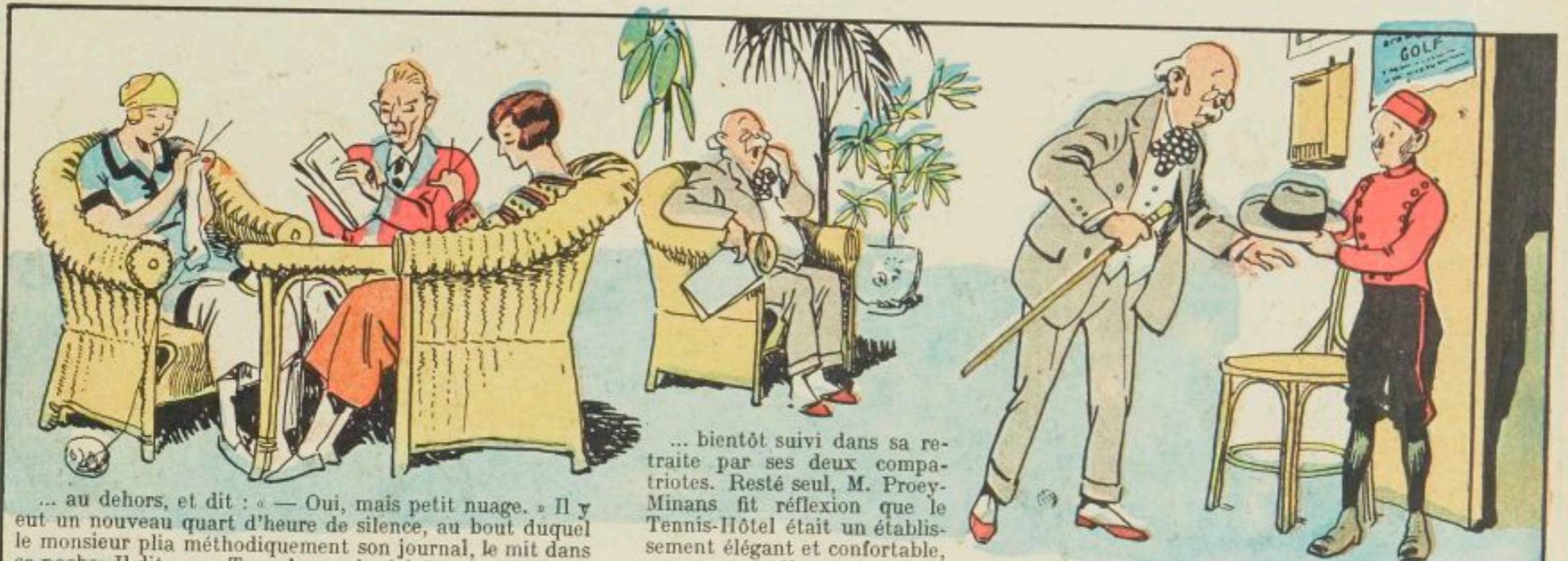
... de papier que sont les journaux anglais. Sur la table autour de laquelle ce trio était assis, M. Proey-Minans aperçut *La Revue du Pays Basque* et, en quelques phrases fort courtoises, sollicita l'autorisation...



... de prendre ce périodique. Son discours n'obtint pas plus de résultat que s'il avait été adressé à des sourds-muets. M. Proey-Minans eut une hésitation, puis il prit la brochure et commença de la feuilleter. Au bout d'une dizaine de minutes, une des dames anglaises...



... détacha les yeux de son tricot, considéra longuement le ciel d'un bleu profond, le soleil éblouissant, puis dit : « — Beau temps. » Après quoi elle se remit à tricoter. Un quart d'heure passa. Alors, l'autre dame, à son tour leva la tête, regarda...



... au dehors, et dit : « — Oui, mais petit nuage. » Il y eut un nouveau quart d'heure de silence, au bout duquel le monsieur plia méthodiquement son journal, le mit dans sa poche. Il dit : « — Trop de paroles ici. Impossible lire », et il s'en alla...

... bientôt suivi dans sa retraite par ses deux compatriotes. Resté seul, M. Proey-Minans fit réflexion que le Tennis-Hôtel était un établissement élégant et confortable, mais non pas d'une gaieté folle.

Il prit au vestiaire sa canne et son chapeau, et sortit, décidé à employer le surplus de l'après-midi à la visite de la ville ancienne et de ses environs proches.



Au retour de sa promenade, il rencontra devant l'hôtel Bécassine et Loulotte qui rentraient. Ce fut de l'air le plus joyeux qu'il les aborda.

Rompant pour une fois avec ses habitudes de politesse raffinée, il ne leur souhaita pas le bonjour, ne s'informa pas de leur santé. Il se posa devant elles; puis tournant sur lui-même pour se montrer successivement de face, de profil et de dos, il leur demanda :

« — Comment me trouvez-vous? » Loulotte se mit à rire, Bécassine, par respect, tenta de garder son sérieux. Elle n'y parvint d'ailleurs pas. Loulotte dit : « — T'es drôle ! » Bécassine dit : « — Monsieur s'est déguisé ! »



Et Loulotte appuya : « — T'es habillé en Mardi-Gras. » M. Proey-Minans parut contrarié. Il riposta avec quelque vivacité : « — Je ne suis pas déguisé, je ne joue pas au Carnaval. J'ai acheté et revêtu un costume basque, voilà tout. » Du doigt,...

... il désignait le béret, la courte veste, le col échanuré. « — Le règlement de mon Académie, poursuivit-il, m'impose de prendre le costume des pays que je visite, et celui-ci me paraît à la fois seyant et pratique... Mais j'ai hâte de me montrer... »

« ... à Mme de Grand-Air. Où est-elle, Bécassine? » Bécassine répondit que sa maîtresse avait fait la connaissance de deux dames et d'un monsieur anglais, et qu'elle jouait avec eux à un drôle de jeu chinois. M. Proey-Minans entra dans le jardin de l'hôtel.



La table à jeu avait été dressée à l'ombre d'un magnolia couvert de sa parure printanière. « — Les admirables fleurs ! » murmura M. Proey-Minans. Puis, s'approchant de la table, il donna libre cours à son enthousiasme. « — Ma chère marquise, dit-il, ce pays est décidément ravissant.

Ici, vous jouez sous une vraie gerbe de mariée...

« ... Et combien je préfère encore les vieux quartiers ! Ah ! la maison de l'Infante ! le port ! la vue sur Ciboure ! La vallée de la Nivelle ! » Trois des joueurs ne levèrent même pas la tête.

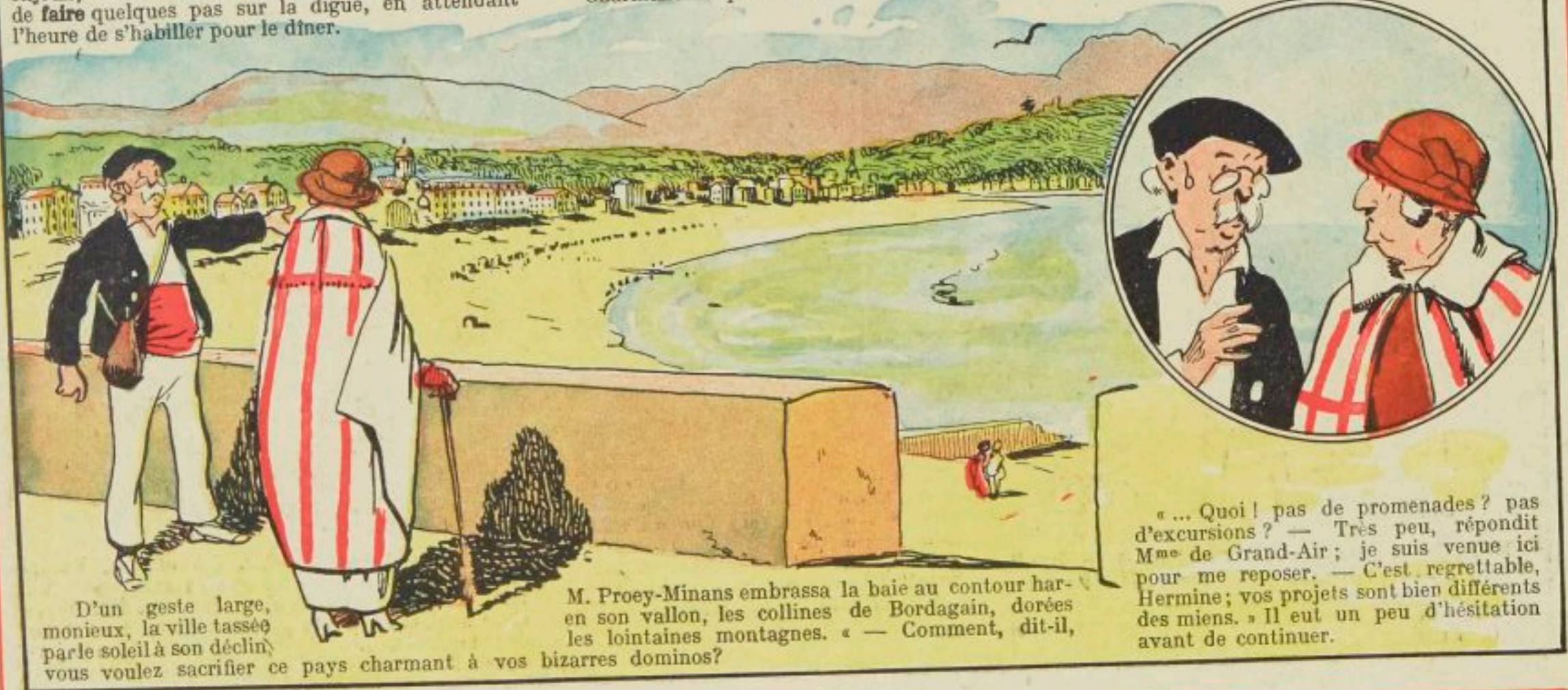
M<sup>me</sup> de Grand-Air répon- dit : « — Cher ami, nous causerons de ces beautés tout à l'heure : le Mah-Jong est un jeu qui exige une grande attention. » M. Proey-Minans dut se résigner à regarder les partenaires échanger, suivant des règles...



... pour lui mystérieuses, des sortes de dominos sur lesquels des figures exotiques étaient gravées. Quand la partie fut terminée et qu'on eut réglé les enjeux, M<sup>me</sup> de Grand-Air proposa à son vieil ami de faire quelques pas sur la digue, en attendant l'heure de s'habiller pour le dîner.

Elle désigna le trio anglais, qui marchait un peu en avant d'eux. « — Des gens charmants, dit-elle ; lord et lady Game, et la sœur de celle-ci... Pas bavards certes : à eux trois, ils ne prononcent pas quatre paroles par heure. Charmants cependant...

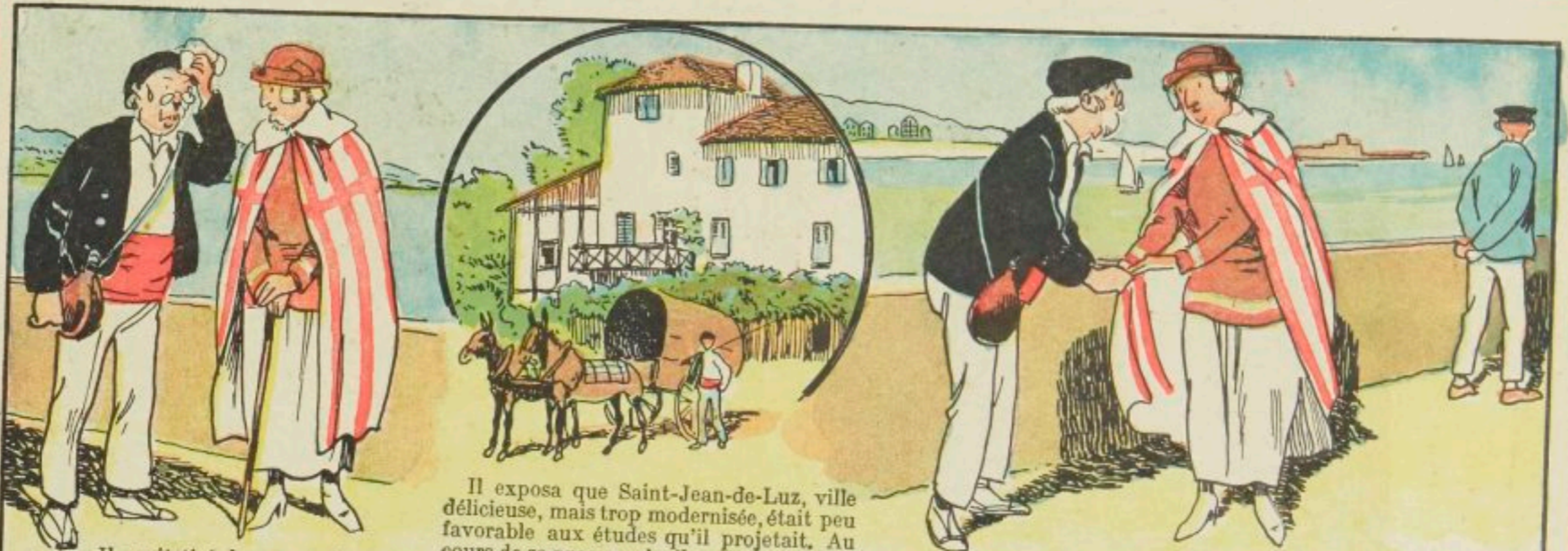
« ... Quant à ce jeu de Mah-Jong qu'ils m'ont appris, il fait mes délices. Je compte bien lui consacrer la majeure partie du temps que je passerai à Saint-Jean-de-Luz. »



D'un geste large, monieux, la ville tassée par le soleil à son déclin, vous voulez sacrifier ce pays charmant à vos bizarres dominos ?

M. Proey-Minans embrassa la baie au contour harmonieux, son vallon, les collines de Bordagain, dorées par le soleil, les lointaines montagnes. « — Comment, dit-il,

« ... Quoi ! pas de promenades ? pas d'excursions ? — Très peu, répondit M<sup>me</sup> de Grand-Air ; je suis venue ici pour me reposer. — C'est regrettable, Hermine ; vos projets sont bien différents des miens. » Il eut un peu d'hésitation avant de continuer.



Il exposa que Saint-Jean-de-Luz, ville délicieuse, mais trop modernisée, était peu favorable aux études qu'il projetait. Au cours de sa promenade, il avait été charmé par un village d'aspect vraiment basque. Il y avait là une auberge simple, mais bien tenue. Dès le lendemain...

Il avait tiré de sa poche un foulard multicolore, qui complétait son travestissement, et il s'en frottait énergiquement le front. Ce geste est, chez M. Proey-Minans, l'indice de la perplexité. Enfin, il se décida à dire sa pensée.

... il irait s'y fixer. « — Ainsi, protesta M<sup>me</sup> de Grand Air, vous allez déjà me quitter ! » M. Proey-Minans dit que les nouveaux amis anglais et le Mah-Jong le remplaceraient. « — Rien ne remplace un vieil ami, » assura la marquise en lui prenant les mains.



Tandis qu'ils causaient ainsi, la digue s'était animée. Parcourue seulement, tout à l'heure, par des touristes, presque tous étrangers, on y voyait maintenant des pêcheurs revenant des grèves, chargés de leurs engins.

Puis parut une bande joyeuse de jeunes ouvrières, celles que nous avons rencontrées près du crieur public. Elles se prennent par le bras, se quittent, se poursuivent, font mine de se quereller...

... puis de se réconcilier, et, au cours de ces jeux, leurs rires fusent à chaque instant. Elles aperçurent M. Proey-Minans; cette vue redoubla leur gaieté et provoqua un flux de paroles : « — Tê ! c'est le monsieur de ce matin. — Il a retrouvé la dame. — Il a mis le costume basque.



« — C'est peut-être un joueur de pelote. — Ou un contrebandier. — Peut-être un toréador, ma chère. Et les rires jaillirent plus forts. « — Qu'ont donc ces petites ? ! M<sup>me</sup> de Grand-Air, et qu'y a-t-il en votre tenue qui les amuse ainsi ?

Alors seulement elle remarqua l'accoutrement de M. Proey-Minans, auquel, jusque-là, distraite, elle n'avait pas prêté attention.



« — Ainsi, dit M<sup>me</sup> de Grand-Air, vous voilà costumé en Basque... Je n'avais pas remarqué... Oui, je sais que les règles de votre Académie vous l'imposent; mais ce travestissement contraste trop avec la tenue... »

« ... des touristes de Saint-Jean-de-Luz, et surtout de ceux qui résident au Tennis-Hôtel. » Comme pour confirmer ses paroles, parut à ce moment un groupe de pensionnaires, tous fort élégants

Peu après, les deux causeurs furent croisés par le trio anglais. Lord Game salua d'une raide inclination de la tête. Il regarda M. Proey-Minans, et, autant que sa figure impassible pouvait refléter une impression...



... il marqua une surprise un peu choquée. Puis, lentement, comme si chaque mot lui demandait un effort, il dit : « — Moi rentre. Heure du smoking. » Dès qu'il se fut éloigné, M<sup>me</sup> de Grand-Air se tourna vers M. Proey-Minans et reprit :

« — Cher ami, faites-moi le sacrifice de revêtir, vous aussi, votre smoking pour le dîner. Sans cela, notre couple attirerait trop l'attention. » Il répondit qu'il manquerait ce soir-là aux règles de son Académie, mais ce soir-là seulement. A partir du lendemain, il ne quitterait plus le costume basque.



La conséquence fut que, pendant le dîner et la soirée, la marquise parla du départ de son vieil ami comme d'une chose tout à fait décidée. Elle eut horreur de tout ce qui attire l'attention, et elle est éprise de « respectabilité », ainsi que disent les Anglais.



Le lendemain, de bonne heure, M. Proey-Minans descendit pour s'occuper de son départ. Il régla sa note et donna des ordres pour ses bagages.



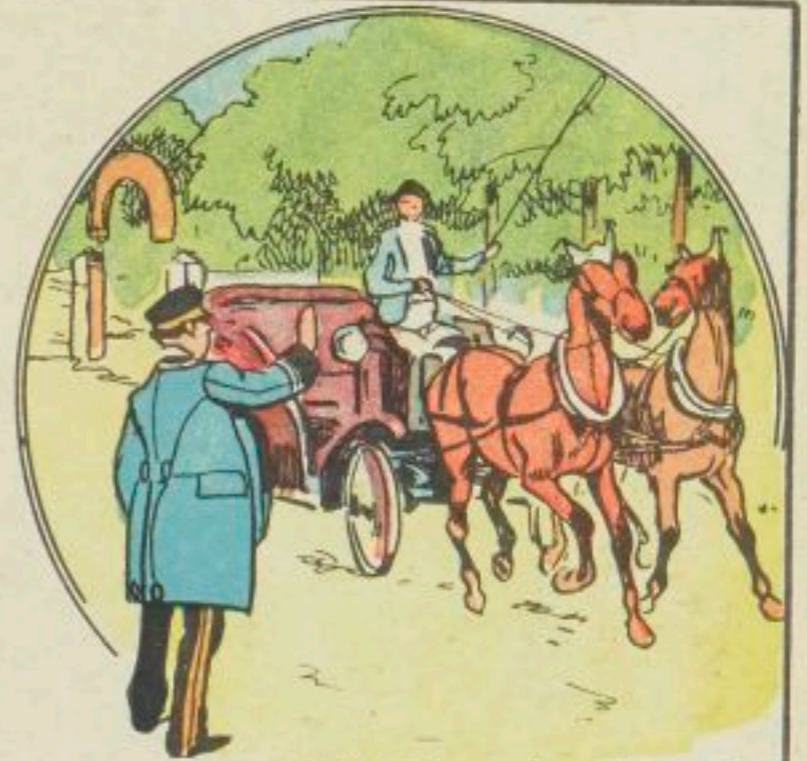
Ensuite, il pria le portier de lui procurer une voiture. « — Une auto, naturellement? » fit l'homme à la redingote brodée d'or. M. Proey-Minans rectifia vivement : « — Non, pas une auto, une voiture à chevaux... »



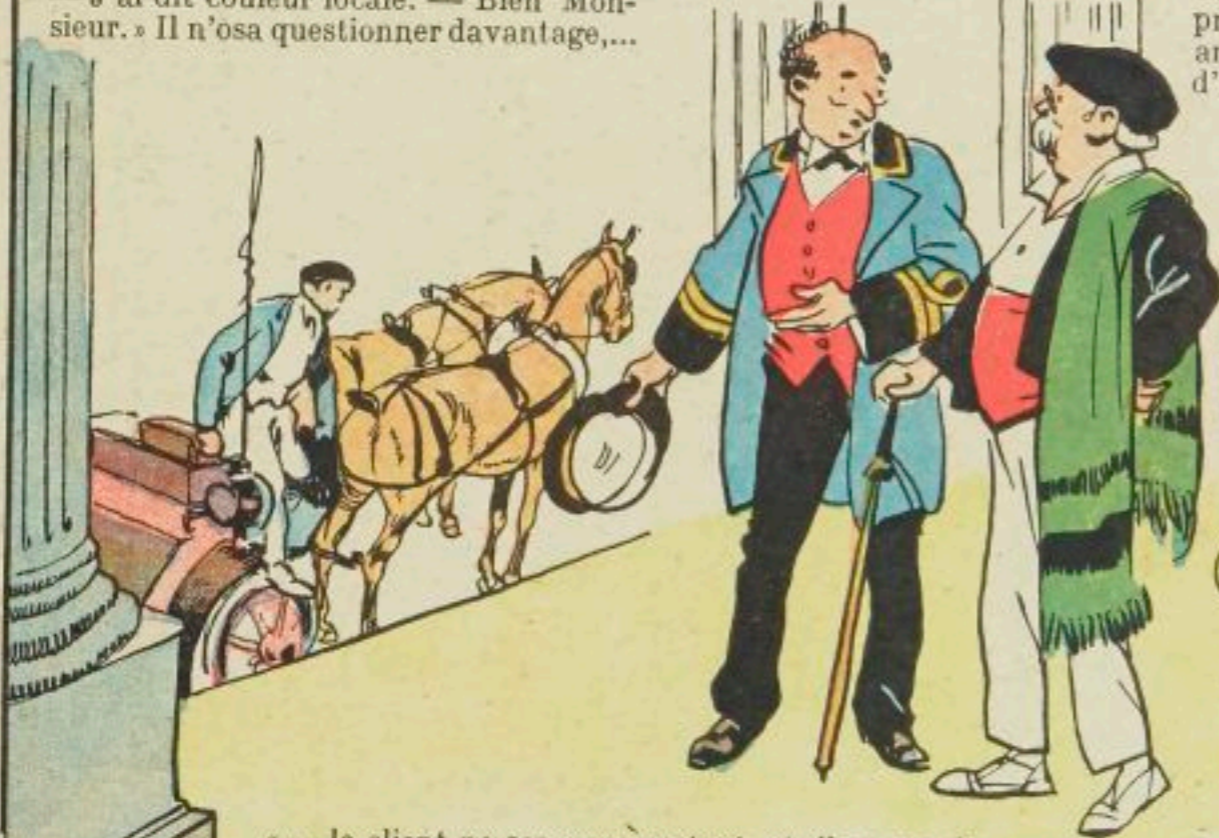
« ... Je veux une voiture qui soit couleur locale. » Le portier réfléchit un instant, puis demanda : « — Monsieur a dit quelle couleur? — J'ai dit couleur locale. — Bien Monsieur. » Il n'osa questionner davantage,...



... mais il demeurait perplexe. Natif de Roumanie, il connaissait imparfaitement notre langue, et il se demandait si la couleur dite locale était jaune, rouge, verte ou bleue. Il tenta de s'en informer auprès de la secrétaire anglaise, du maître d'hôtel italien,...



... et de quelques domestiques de nationalités diverses. Aucun ne put le renseigner. Alors, il arrêta la première voiture qu'il rencontra. Elle était d'un rouge déteint par un long usage. « — Pourvu que ça soit ça, la couleur locale ! se disait le portier ; si ça n'est pas ça...



« ... le client ne sera pas content et il ne me donnera pas de pourboire. » En entendant les sonnailles, M. Proey-Minans s'avança sur le perron. « — Voiture parfaite, déclara-t-il. Tout à fait ce que je désirais. » Il tendit vingt francs au portier.



Celui-ci en conclut et nota dans sa mémoire qu'en France, on appelle couleur locale le rouge fortement déteint. Cependant M<sup>me</sup> de Grand-Air, Loulotte et Bécassine avaient rejoint M. Proey-Minans, et les adieux s'échangeaient.



M. Proey-Minans disait : « — Loratzean, le village où je vais me fixer, est tout proche, un quart d'heure seulement par le tramway. Vous viendrez me voir souvent. — On ira tous les deux jours, Loulotte et moi, » promit Bécassine.



Loulotte s'avança et demanda : « — Tonton Nans, quand on ira, est-ce que tu me donneras des gâteaux? — Certainement, ma chérie. — Alors, décida la petite fille, on ira tous les jours. »



Le cocher toucha, les chevaux partirent d'un trot vif. M. Proey-Minans tira son nouchoir et se mit à le secouer. Il l'agitait encore alors que l'hôtel avait disparu depuis longtemps,

TRISTESSE DE BÉCASSINE



Le dimanche suivant, un peu avant neuf heures, Bécassine et Loulotte montèrent dans le tramway. Bécassine était triste : elle venait d'être grondée par M<sup>me</sup> de Grand-Air.



Celle-ci, lui avait dit qu'elle avait un lendemain machine s'était à de profondes réflexions. Elle avait calculé qu'elle aurait à préparer ce bain, à s'habiller, à habiller Loulotte, à faire la chambre, que tout cela serait long et risquerait de lui faire manquer le tramway.



la veille, dit-elle, Bécassine alors livrée à ses réflexions. Elle avait calculé qu'elle aurait à préparer ce bain, à s'habiller, à habiller Loulotte, à faire la chambre, que tout cela serait long et risquerait de lui faire manquer le tramway.

Alors, elle avait fait couler le bain avant de se coucher, « pour gagner du temps ». Naturellement, quand la marquise voulut s'y plonger, le bain était glacial,...



... d'où mécontentement et reproches. C'était là ce qui attristait Bécassine. Mais elle fut distraite par l'animation qui régnait dans le tramway, où paysannes revenant du marché et familles de citadins allant passer le dimanche à la campagne...



... causaient, même sans se connaître, avec l'entrain méridional. Elle avait recouvré toute sa bonne humeur quand le tramway s'arrêta à la halte de Loratzean. Elle salua bien poliment « ces Messieurs, Dames et la compagnie », fit faire sa révérence à Loulotte,...



... puis nos deux voyageurs descendirent. Après qu'elles eurent fait quelques pas, Bécassine se ravisa et revint vers le tramway. Le conducteur était sur la plate-forme. Il tenait une trompette, dans laquelle il s'appêtait...



... à souffler, pour donner le signal du départ. « — Soufflez pas ! » cria Bécassine. Il abaissa sa trompette. Bécassine continua : « — Est-ce que vous êtes pressé ? » En bon Gascon qu'il était, le conducteur ne se jugeait jamais pressé...

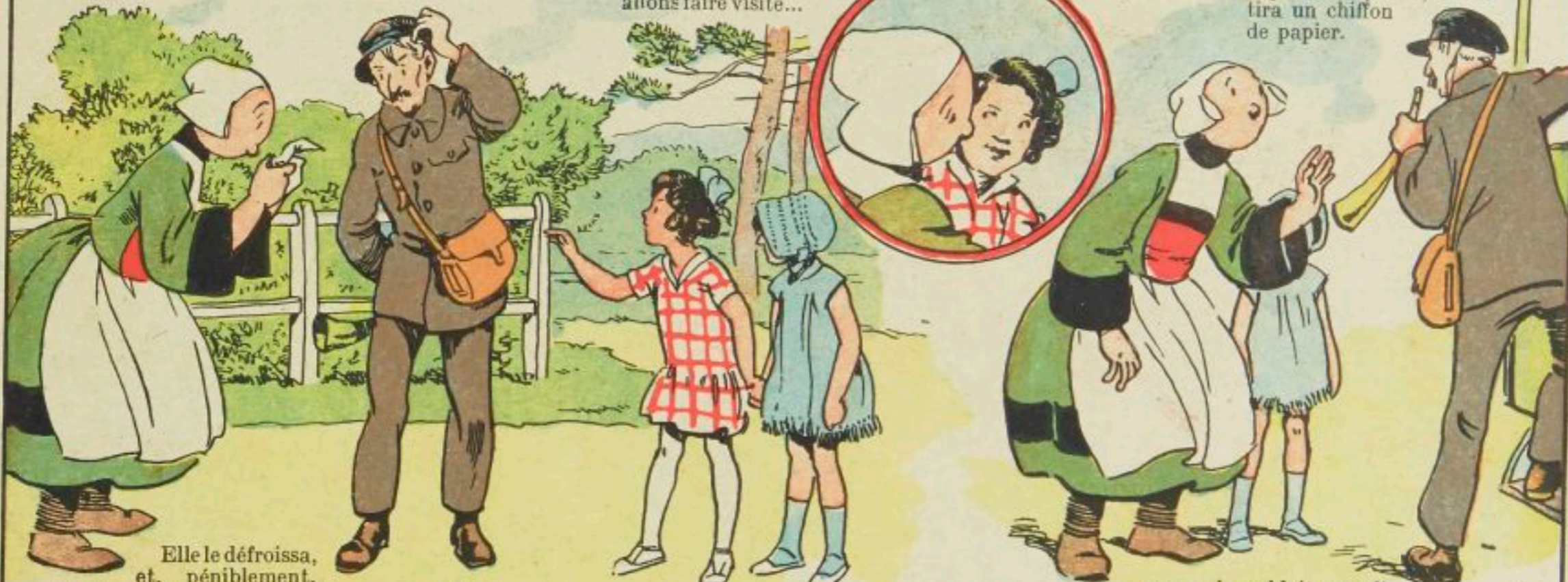
... quand il rencontrait une occasion de s'amuser. Il lui parut que Bécassine allait lui fournir cette occasion. Descendant de la plate-forme, il répondit : « — Non, je ne suis pas pressé. Pourquoi est-ce que je le serais ? — A cause de votre tram. »



Il se mit à rire. « — Un tram, affirma-t-il, ça n'est jamais pressé. Qu'est-ce que ça fait qu'un tram soit en retard? Ça vaut même mieux. Quand le tram est exact, ça change les habitudes et ça dérange les gens. N'est-ce pas, vous autres? » Cette question...

...s'adressait aux voyageurs et voyageuses, qui, un à un, avaient quitté la voiture. Ils approuvèrent. « — Ça va bien, reprit Bécassine. Puisque vous n'êtes pas pressé, je vais vous demander un renseignement. Voilà : ma petite et moi, nous allons faire visite...

« ... dans une maison qui a un drôle de nom. Ça s'appelle... Attendez... je ne peux pas me le rappeler, ce drôle de nom, mais je l'ai noté par écrit. » Elle explora sa poche, et en tira un chiffon de papier.



Elle le défroissa, et, péniblement,

épela *Os-ta-tu-a Er-di-ko-ar-ra*. Elle ajouta : « — Qu'est-ce que ça veut dire, ce drôle de nom-là? » Le conducteur se gratta la tête. « — Je ne sais pas, dit-il, c'est du basque. Moi, je suis Gascon. »

Une petite fille, qui s'était mise à jouer avec Loulotte, cria : « — Ça veut dire l'Auberge du Centre. » En signe de remerciement, Bécassine lui plaqua deux gros baisers sur les joues, puis elle déclara : « — C'est beau, l'instruction ! Ça fait paraître tout simple.. »

« ... ce qui semblait compliqué ! » Les voyageurs remontèrent, le conducteur approcha de nouveau la trompette de ses lèvres. Mais il ne souffla pas : Bécassine revenait. Elle dit :

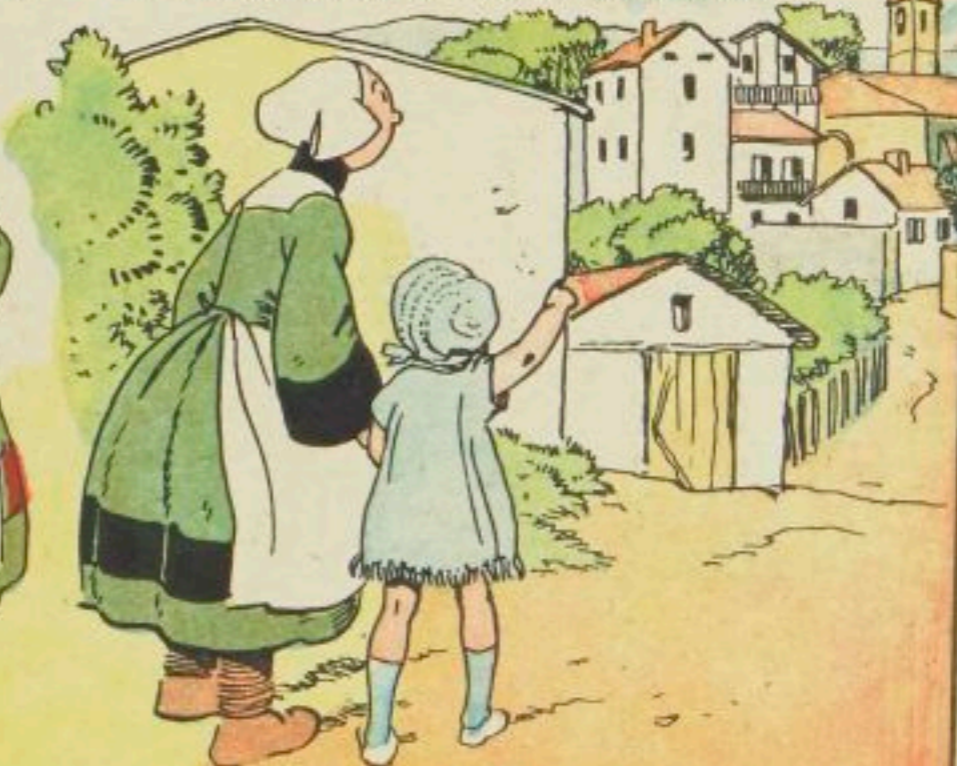


« — Plus qu'une question : où c'est-il, cette auberge du Centre? »

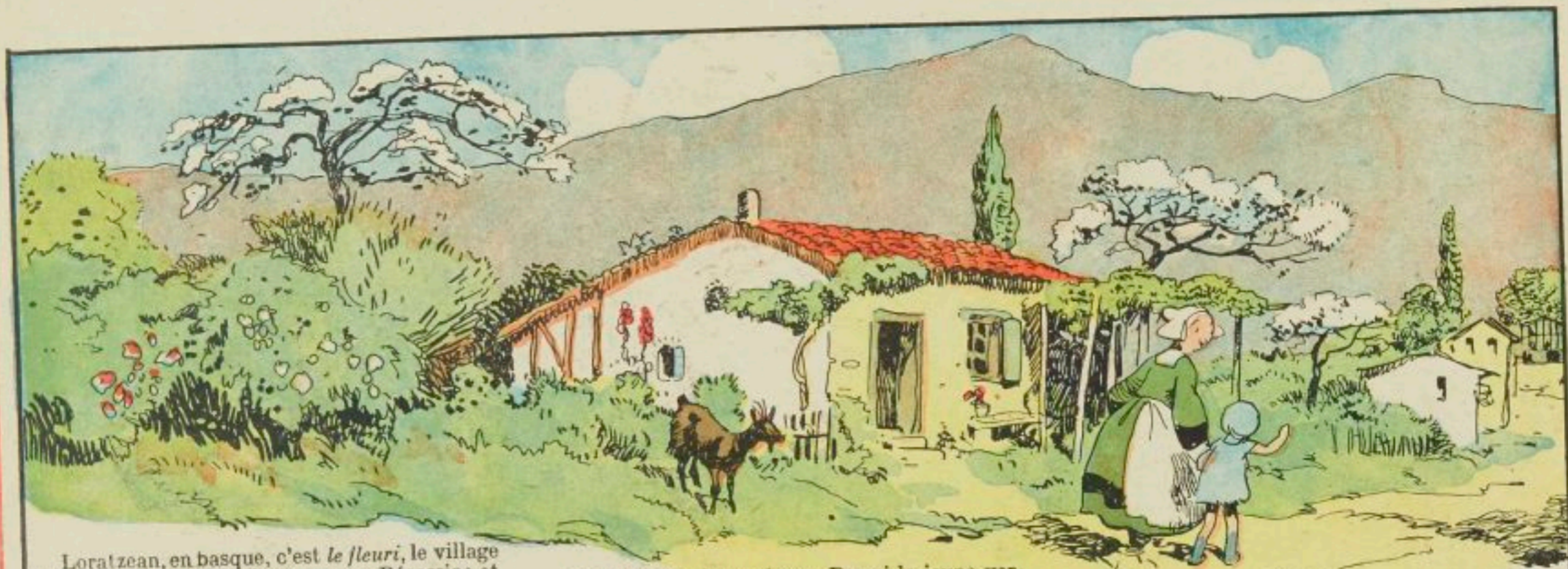
Affectant un grand sérieux, le conducteur répondit : « — Ma belle demoiselle, je vais vous dire une chose étonnante : l'Auberge du Centre... elle est au Centre. » Il souffla, le tramway partit.



« — Ils sont tous bien gentils et complaisants dans ce pays-ci, remarqua Bécassine, presque autant comme les gens de mon pays de Bretagne. » Puis, réfléchissant : « — Mais ce qu'ils m'ont dit...



« ... ou rien, c'est la même chose, vu que le centre, je ne sais pas où c'est. » Loulotte la tira de perplexité en déclarant : « — Je vois le clocher de l'église. Il faut aller par là. — Ce qu'elle est intelligente, cette petite ! » fit Bécassine avec admiration.



Loratzean, en basque, c'est le *fleuri*, le village fleuri. Loratzean mérite son nom. Bécassine et Loulotte cheminèrent d'abord entre deux haies émaillées d'églantines. Les talus n'étaient qu'un buisson de genêts, dont le jaune d'or vibrait dans le soleil.

Puis vinrent les maisons. Parmi la jeune verdure des vignes vierges, les roses grimpantes faisaient une parure charmante aux plus modestes demeures. Dans les jardinets, des cerisiers, des lauriers...

... des pommiers étalaient leurs grappes fleuries. Loulotte dit : « — Ça sent bon comme dans les petits flacons que Mémé verse sur son mouchoir. » Bécassine dit : « — C'est encore plus beau qu'à l'exposition des fleurs. »



Loulotte remarqua : « — En bas, c'est tout blanc, rose et jaune ; en haut, c'est tout bleu et violet. » En effet, Loratzean, dernier village de la basse vallée de la Nivelle, est comme blotti contre la Rhune, la grande montagne du pays basque...

... qui, d'un seul jet, s'élève à plus de mille mètres. En arrivant sur la place, nos voyageuses aperçurent aussitôt M. Proey-Minans. Assis devant l'Ostatua, il s'entretenait avec un groupe de villageois.

« — Tu le vois, ton tonton, dit Bécassine... Oh ! mais, il en a déjà des amis ici ! Ça ne m'étonne pas, du reste : c'est un si bon monsieur ! — Un chou trésor de tonton ! — » appuya Loulotte.



A son arrivée, M. Proey-Minans avait quelque peu étonné les Loratzeanais. Ceux-ci avaient regardé non sans méfiance ce nouveau venu aux allures originales, cet étranger, qui, on ne savait pourquoi, portait le costume basque.

Mais M. Proey-Minans avait causé au hasard des rencontres. Il s'était intéressé aux enfants, il les avait comblés de sucettes et cela lui avait valu la sympathie de l'épicier qui lui vendait ces friandises.



Puis, il avait questionné les mamans sur la santé des petits, les papas sur leurs travaux et sur les espoirs de récolte. Il avait conquis - les unes et les autres par sa simplicité et sa bonté, par sa scrupuleuse politesse.

Ensuite, on avait appris qu'il était président d'une Académie. Personne à Loratzean ne savait au juste ce que cela signifiait. Néanmoins, au jeu de quilles, où ils se réunissent souvent avant le diner, les notables du village...

... causant entre deux parties, hochaient gravement la tête et disaient : « — Ce monsieur-là, c'est un Président d'Académie, c'est un savant. Ça nous fait honneur qu'il passe ses vacances parmi nous ! » Et tel était l'avis de tout Loratzean.



Cependant, Loulotte avait sauté impétueusement au cou du cher tonton. « — Bonjour, petite... Bonjour, Bécassine, fit-ilen rétablissant l'équilibre de ses lunettes... Vous allez bien? M<sup>me</sup> de Grand-Air aussi?... Parfait...

«... Nous vous attendions pour aller au jeu de pelote. Un beau jeu, très aimé dans ce pays. Ce matin, on fera un peu d'entraînement avant la messe. Tantôt, il y aura grande partie, deux Français contre deux Espagnols. Voici les adversaires.» Il les présenta.



Loulotte battit des mains et dit : « — C'est amusant ici, on joue tout le temps. Quand je serai grande, je veux jouer à la pelote. Est-ce que tu y joues, toi, oncle Nans? » Cette question provoqua une hilarité générale.

M. Proey-Minans fut le premier à en rire. Il répondit qu'il était tout à fait incapable de se livrer à un jeu qui exige de la souplesse, de la force et de bons yeux. Cependant, Loulotte, à qui rien n'échappe...

... désignait une guitare posée sur la table. Elle reprit : « — Et puis, tu apprends la musique. J'ai vu quand nous sommes arrivées. Tu me montreras, dis?... C'est joli cette musique-là, plus joli que le piano de Mémé.»



Loulotte avait bien vu. Au moment où elle était arrivée, M. Proey-Minans, qui ne néglige aucune des coutumes du pays basque, tentait de s'initier au maniement de la guitare. Son professeur, un nommé Kusküildua, lui montrait le mouvement du pouce droit qui fait vibrer les cordes...

... et, en même temps, il chantait à mi-voix une de ces mélodies populaires, au rythme si original, qu'on entend fréquemment dans la région pyrénéenne. M. Proey-Minans essayait de répéter le mouvement et l'air. Aux paroles de la petite fille, il répondit :

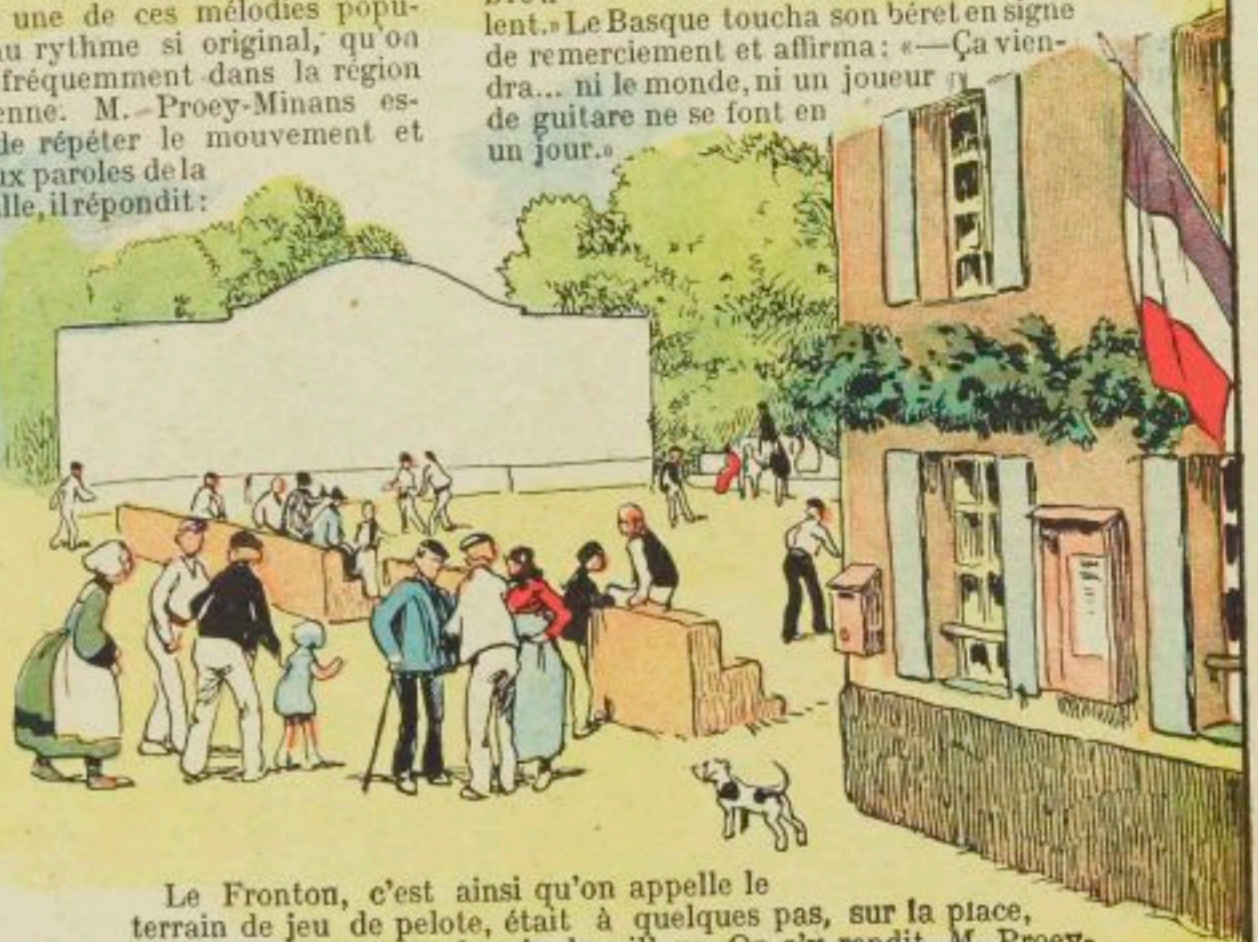
« — Je suis le bien mauvais élève d'un maître excellent. » Le Basque toucha son béret en signe de remerciement et affirma : « — Ça viendra... ni le monde, ni un joueur de guitare ne se font en un jour. »



Ce Kusküildua, dont le nom, ou surnom, signifie le Frisé, avait une épaisse toison crépue surmontant une figure si basanée qu'on eût pu le prendre pour un mulâtre. Il n'était pas seulement le meilleur guitariste, mais aussi le grand champion de pelote de la région.



Il proposa : « — Si nous allions au Fronton maintenant ? Il ne me reste guère de temps avant la messe. »



Le Fronton, c'est ainsi qu'on appelle le terrain de jeu de pelote, était à quelques pas, sur la place, où se concentre toute la vie du village. On s'y rendit. M. Proey-Minans fut invité à s'asseoir au premier rang ; les spectateurs se groupèrent autour de lui, sur les gradins de pierre.



Bécassine demanda : « — En quoi que ça consiste, ce jeu-là ? » Un de ses voisins répondit : « — Comme règle, ça n'est pas compliqué. Un camp envoie la pelote contre ce mur, qui se nomme le fronton. Elle revient. L'autre camp doit la reprendre... »



« ... de volée ou au premier rebond, et la renvoyer au fronton, toujours en ne la frappant que de la paume. Quand un camp manque, l'autre marque un point. Voilà. » L'autre voisin ajouta : « — Et puis, faudrait pas croire que les pelotes d'ici... »



«... c'est comme celles que vous avez l'habitude de manier, c'est pas des pelotes de laine. Voilà une de nos pelotes.» Il avait pris dans sa poche et montrait une balle de cuir dure et lourde. «— Ça serait malsain à recevoir dans la tête ! » dit Bécassine

Mais des *chut !* s'élevèrent autour d'eux, leur imposant silence : les adversaires avaient pris leurs places il ne fallait pas risquer de les troubler

L'un d'eux donna le coup d'envoi, la partie d'entraînement, prélude de la grande lutte de l'après-midi, s'engagea. Et, tout de suite, Bécassine se passionna.



Debout sur le gradin, dressée sur la pointe des pieds, elle ne se lassait pas de voir la balle voler des mains des joueurs, revenir, repartir, reprise dix ou quinze fois de suite.

«— Une belle partie !... de fameux joueurs ! » disaient, pendant les pauses, les fins connaisseurs qui l'entouraient. Elle appuyait : «— Pour sûr ! Surtout Kuskü... Kuskü je ne sais plus quoi... Le Frisé, enfin. Il n'en rate pas une ! »

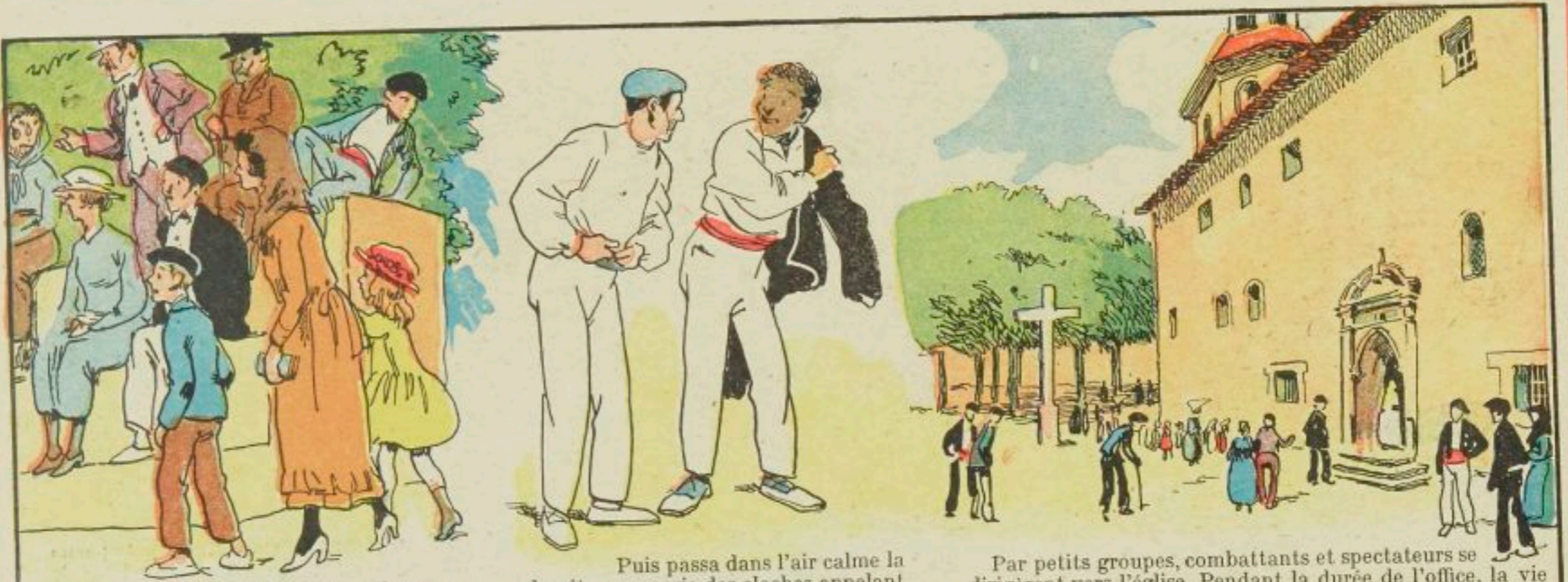


En effet, Kusküildua était merveilleux d'adresse et de précision. Nulle feinte ne le surprenait. Il bondissait, dans une prodigieuse détente de tout son corps pour reprendre les balles hautes...

... et à d'autres moments, quand la balle revenait rapide et basse, il se ramassait sur lui-même, parfois, s'étendait presque sur le sol, et toujours il choisissait le moment opportun, paumant indifféremment des deux mains.



De toute la vigueur de ses poumons, Bécassine criait *Bravo ! Bravo !* à chaque coup réussi. Presque tous les coups étaient réussis : aussi fut-elle bientôt enrôlée à force de crier bravo.



De minute en minute, la foule qui entourait le fronton grossissait. A l'assistance, d'abord presque exclusivement masculine, se joignaient maintenant des femmes, des enfants, tous en costume du dimanche.

Puis passa dans l'air calme la dernière sonnerie des cloches appelant les fidèles à la messe. La partie s'arrêta aussitôt; les joueurs remirent leur veste et rétablirent rapidement un peu d'ordre dans leur toilette.

Par petits groupes, combattants et spectateurs se dirigèrent vers l'église. Pendant la durée de l'office, la vie du village allait être suspendue. On est bon chrétien au pays basque. — Oncle Nans, dit Loulotte, je veux être à côté de toi à la messe. »



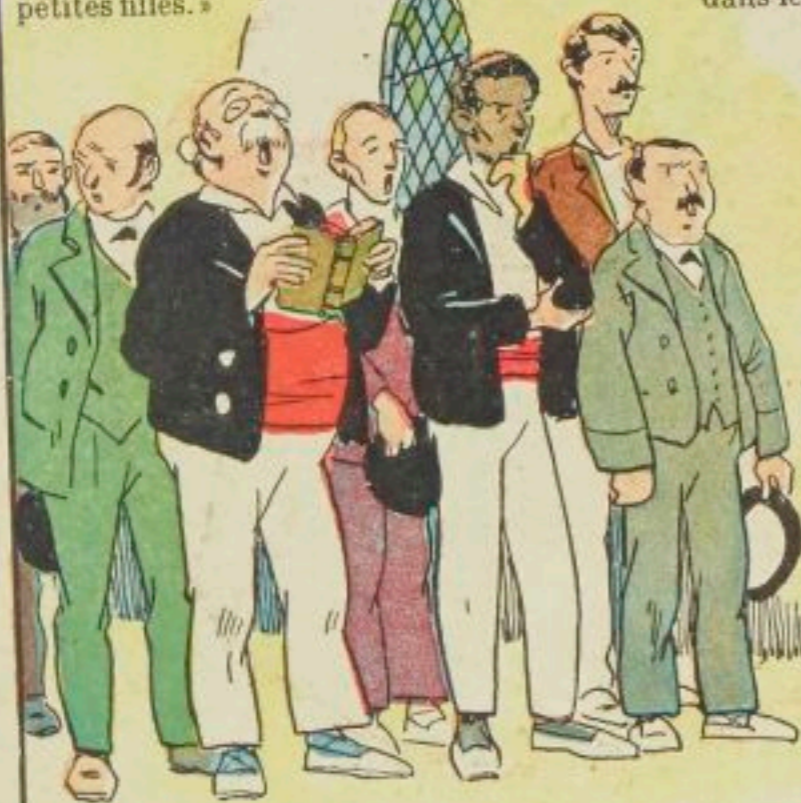
Il expliqua que dans les églises basques, les hommes et les femmes sont séparés. — C'est pas comme à Paris, remarqua Loulotte. Alors, je veux être à côté des petites filles. »



Elle désignait les fillettes de l'école, qui entraient à ce moment. Une des sœurs qui les accompagnaient lui sourit, caressa son visage. Elle désigna à Bécassine et à Loulotte des places dans le chœur.



Guidé par Kusküldua, M. Proey-Minans était monté dans l'une des tribunes qui, comme des balcons, courent aux côtés de l'édifice. Il admira un instant le jeu de lumière des cierges, avivant la dorure ancienne de l'autel, chargé de sculptures dans le goût espagnol.



Puis, l'office commençant, il le suivit avec recueillement. Des chants s'élevèrent, très harmonieux, voix graves et vibrantes des hommes, auxquelles répondaient...



... les voix fraîches des fillettes et des femmes. Entraînés par l'exemple, M. Proey-Minans chanta, et aussi Bécassine, et aussi Loulotte. Leurs voisins ou voisines eurent la charité de ne pas paraître remarquer les nombreuses fausses notes qui leur échappèrent.



Le même jour, cinq heures du soir. La grande partie. Français contre Espagnols, touche à sa fin. C'est le moment de la pause qui précède le dernier engagement. L'arbitre, suivant la coutume, chante, sur un ton de mélodie...

... les résultats acquis : soixante-neuf points à chaque camp. Celui qui gagnera la dernière manche aura gagné la partie. Émotion indescriptible, discussions ardues, auxquelles Bécassine, placée au premier rang...

... se mêlait avec fougue. Un douanier, qui était son voisin, dit : « — Alfonso a des mains de fer, les Espagnols gagneront. » Presque indignée, elle répondit : « — Le meilleur joueur, c'est Kusku... Kusku quèque chose...



« ... Les Français gagneront. » Kuskuïl dua passait, entendit. Il sourit et dit : « — Moi, je n'ai pas des mains de fer, et je sens venir la crampe. » Regardant Bécassine, il ajouta : « — Venez me marcher sur les mains..

« ...vous me porterez bonheur. — Vous marcher sur les mains? » questionna-t-elle, surprise, ne comprenant pas. C'est une dure épreuve qu'ont à subir les paumes des *pelotari*, choquées violemment et tant de fois, au cours d'une partie...

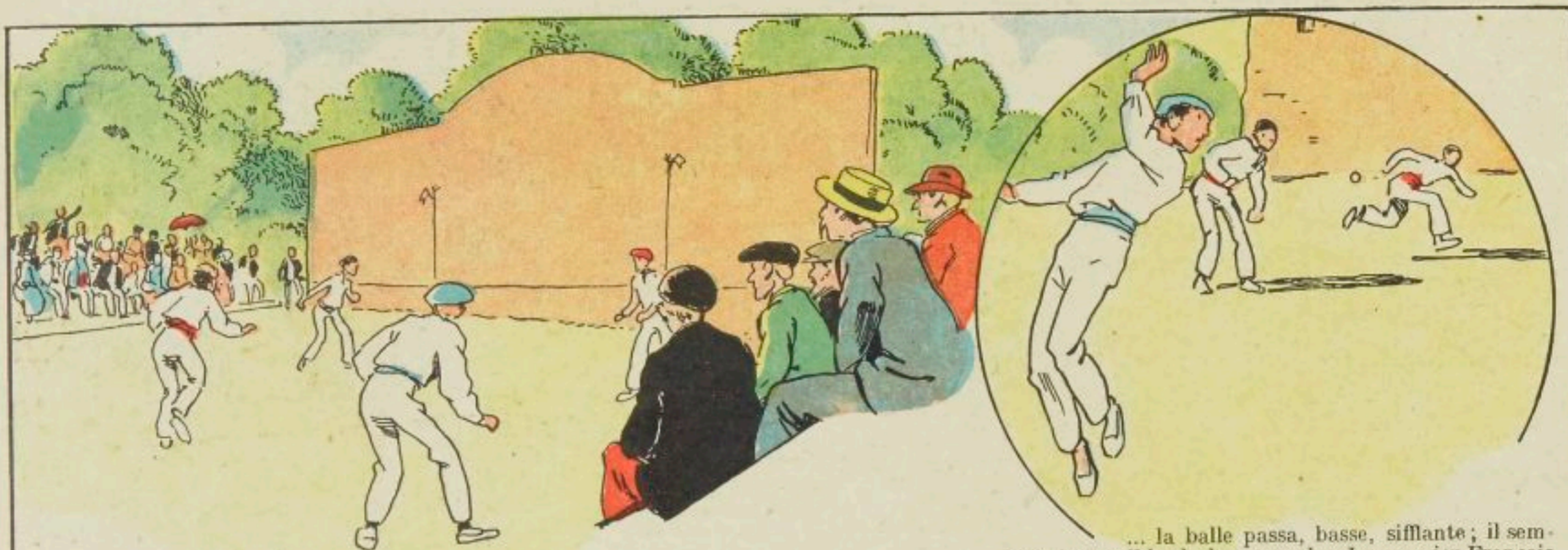
... par la dure balle de cuir. Quand la crampe menace les mains gonflées et endolories, ils étendent celles-ci bien à plat sur le sol et prient un camarade de monter dessus.



Ainsi fit Kuskuïl dua. « — Montez ! » dit-il à Bécassine. Et, comme elle hésitait, il insista : « — Allez-y de tout votre poids. » Alors, elle se décida...

... obéit, et même elle essaya de « faire la lourde ». Au bout d'un instant,...

... Kuskuïl dua dit : « — Merci, ça va bien, ça se *décrampe*. Me voilà d'attaque. » On l'appela. Il prit sa place de combat. L'arbitre donna le signal.



Nous n'essaierons pas de décrire les premières péripéties de ce suprême engagement, pendant lequel les quatre joueurs luttèrent en furieux au milieu d'un silence profond. Soudain, attaquée par Alfonso avec sa formidable force...

... la balle passa, basse, sifflante; il semblait impossible de la reprendre. Le premier Français manqua. « — Hoa! (va), » cria-t-il, à son partenaire, d'une voix angoissée. Déjà Kusküildua courait, volait plutôt, vers le fond du terrain.



Juste au moment où la balle allait toucher le sol, sans se retourner, il pauma, renvoya au fronton. Et ce fut le dernier coup, et ce fut la victoire.

Les émotions contenues se soulagèrent en une longue acclamation. On entoura Kusküildua, on le félicitait, on voulait le porter en triomphe. Il se dégagea,...

... alla serrer la main de ses adversaires. Beau joueur, il disait : « — Ça a été presque partie nulle. » A quoi Alfonso, non moins courtois, répondait : « — Tu as gagné, bien gagné; on tâchera de se revancher une autre fois, mais ça sera dur. »

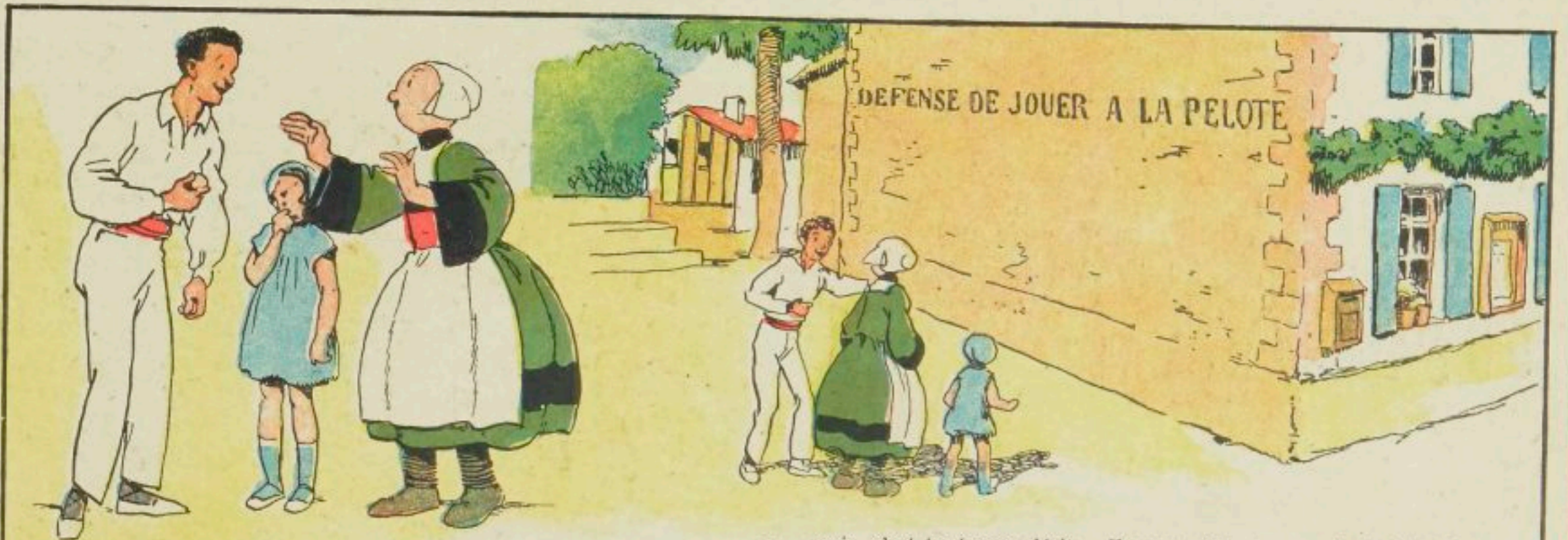


Bécassine se faisait remarquer parmi les plus enthousiastes. Nul n'avait applaudi et acclamé les vainqueurs avec plus de force. Maintenant, elle allait de groupe en groupe, répétant : « — Ce que c'était beau !... »

« ... Ce que Kuskü... a bien joué! » Elle ajoutait : « — Vous avez vu?... C'est moi qui l'ai décrampi. » Elle n'était pas loin de s'attribuer une part dans la victoire. Loulotte la suivait pas à pas, copiant ses gestes...

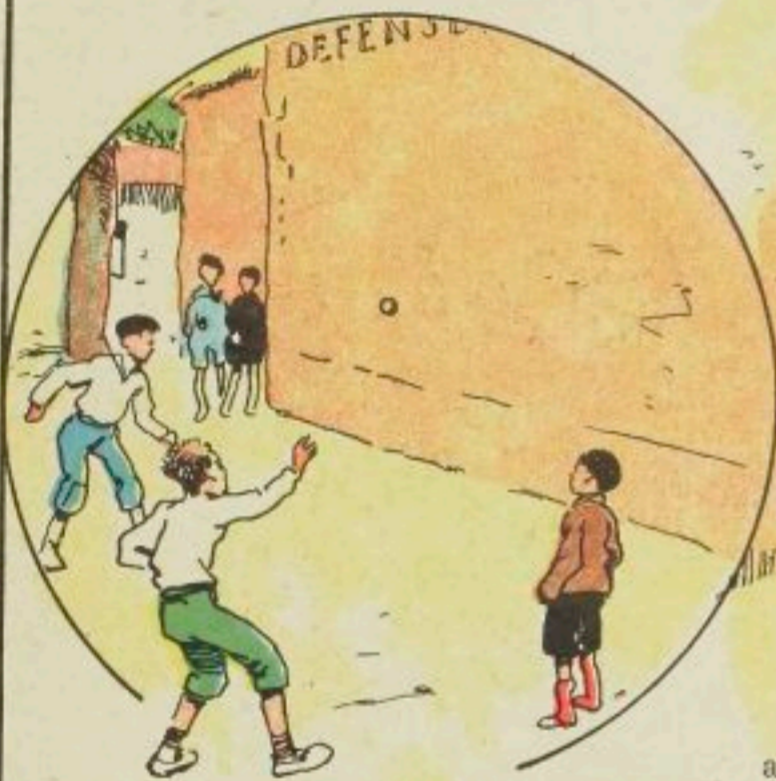


... et affirmant de nouveau sa volonté de jouer à la pelote quand elle serait grande. « — Il faudra attendre pas mal d'années, dit Kusküildua, qui les avait rejointes. Nos pelotes, ça n'est pas des balles...



« ... pour les petites filles. » Il se tourna vers Bécassine et demanda : « — Et vous, mademoiselle, ça vous amuserait-il d'essayer quelques coups? » Elle rougit de surprise et de joie et répondit : « — J'osais pas vous le demander... »

« ... mais, c'est tout mon désir. » Ils remontèrent vers l'extrémité du terrain, opposée au fronton. Là, la façade latérale de la mairie, sans fenêtres dans sa partie inférieure, se présente à souhait...



... pour les essais des novices. Les enfants du village l'emploient chaque jour à cet usage. Sans doute, cela est interdit par une inscription en grosses lettres ; les inscriptions de ce genre sont fréquentes au pays basque, mais il est rare...



... qu'on en tienne compte. Kusküildua avait tiré une balle de sa poche ; il disait : « — Tenez, essayez, comme cela, à petits coups, la main bien ouverte. » La palle allait et venait avec une rapidité et une précision merveilleuses.



Kusküildua reprit : « — Essayez, ça n'est pas difficile. — Pas difficile pour vous, » ajouta judicieusement Bécassine. Elle essaya, ce fut piteux. La balle, si obéissante l'instant d'avant, devint brusquement rétive ;...

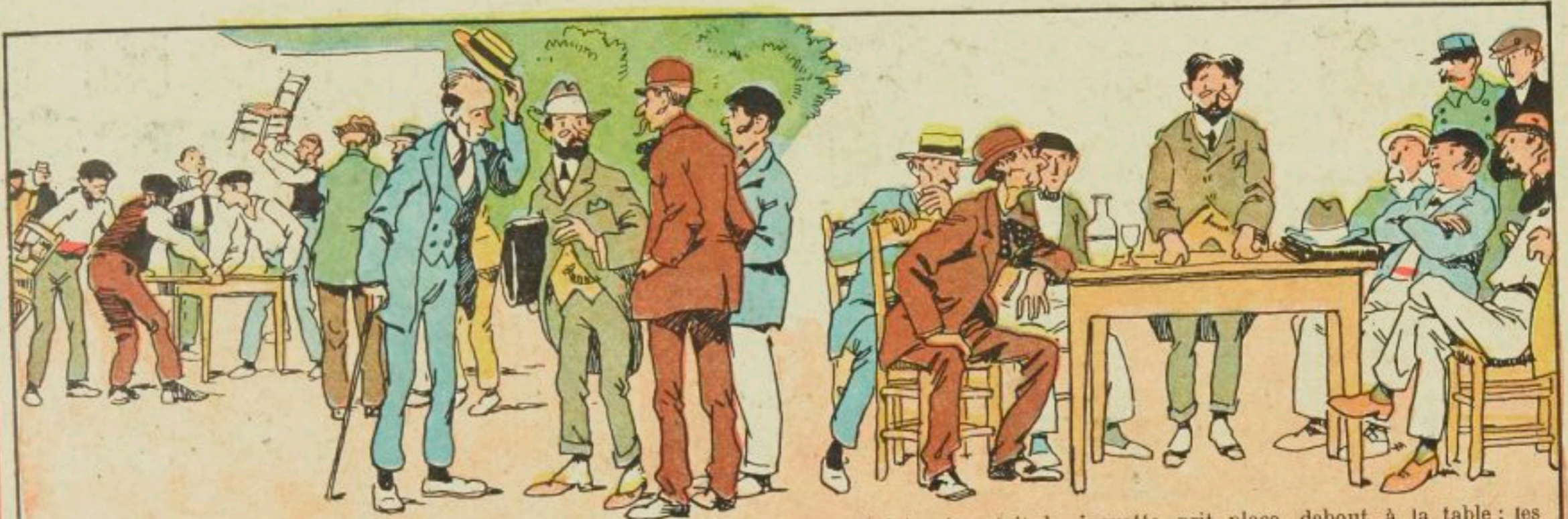


... presque à chaque coup, elle tombait à terre. Loulotte, juge sévère, prononça : « — T'es maladroite, tu ne sais pas jouer. — Je ne saurai jamais, » dit Bécassine dépitée.

« — Mais si, affirma son professeur l'encourageant, ça viendra. Au début, on ne prend pas bien le mouvement et on se fatigue. Reposez-vous un moment. »

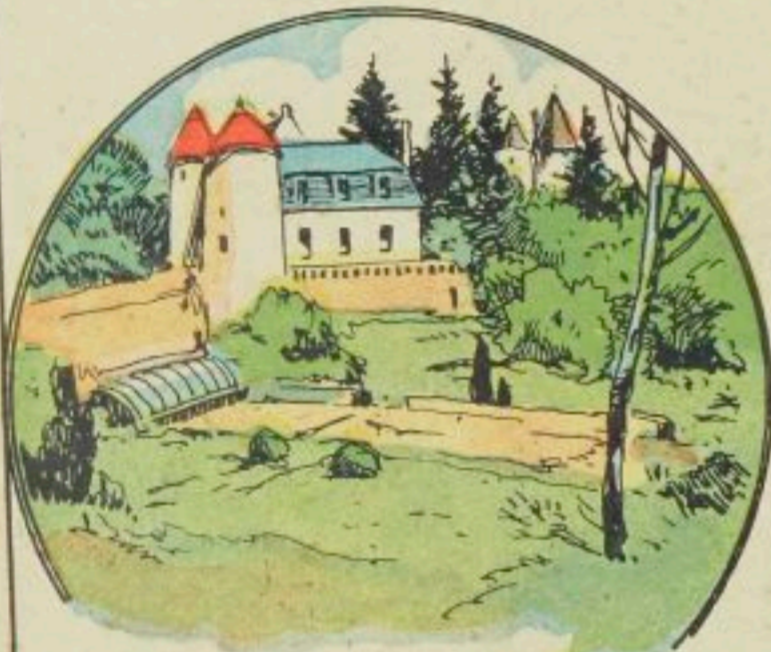


Continuant de causer, ils se retournèrent, s'adossèrent au mur. Au bout d'un instant, Bécassine demanda : « — Tiens ! qu'est-ce qu'il se passe donc là-bas? »



La foule, maintenant, reflue vers le fronton. On apportait des chaises, une petite table sur laquelle furent placés un verre et une carafe. Puis parurent plusieurs personnages, graves, habillés le premier d'une jaquette, les suivants de leurs vestons des grands jours.

Celui qui portait la jaquette prit place, debout, à la table; les autres s'assirent près de lui. Kusküldua expliqua à Bécassine : « — C'est une réunion pour des élections qu'il va y avoir au Conseil d'Arrondissement. Celui qui est debout et qui va parler, c'est un candidat, M. Gozoa... »



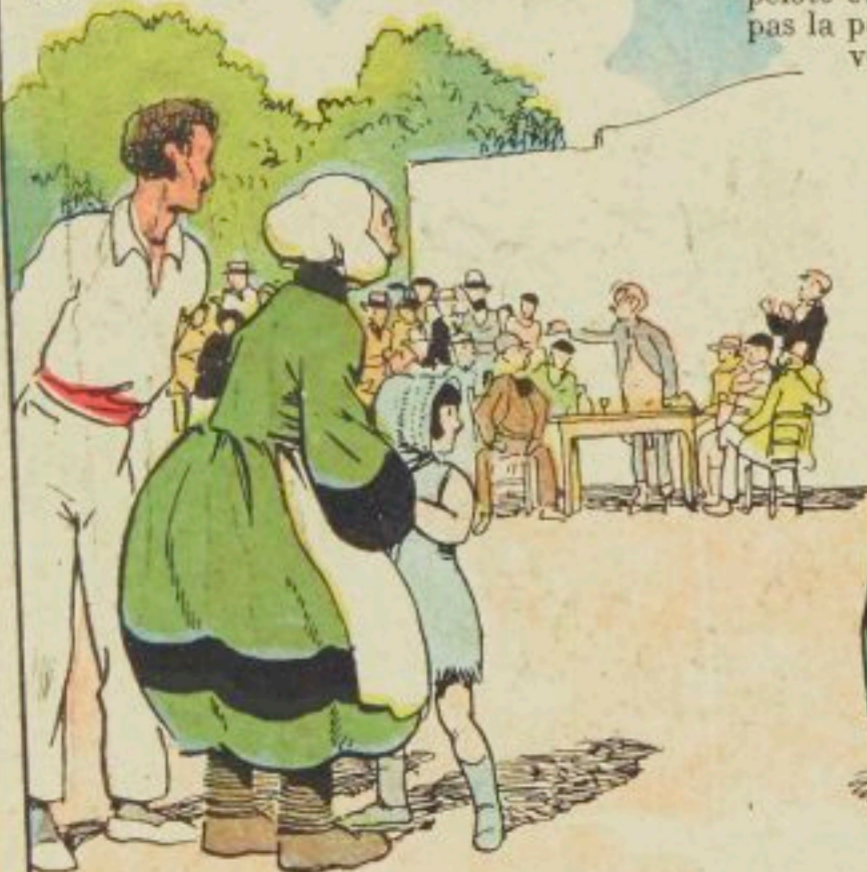
« ... Vous avez probablement vu son chateau, un peu avant la station, sur le coteau qui domine la Nivelles. — Oui, j'ai remarqué, » fit Bécassine. Elle ajouta : « — Mais vous voudriez peut-être entendre les discours. Faut pas vous croire obligé de rester avec moi. »



Il eut un geste d'insouciance. « — Oh! moi, dit-il, la politique, ça ne m'intéresse guère; et puis je suis décidé à voter pour M. Gozoa, qui est bon joueur de pelote et qui a de bonnes idées. Alors, ça n'est pas la peine que je l'écoute... Reprenons, si vous voulez. »



Bécassine ne demandait pas mieux. La leçon recommença. « — C'est mieux, disait Kusküldua. La main bien tendue; jouez du poignet... » De temps à autre, elle s'arrêtait pour souffler.



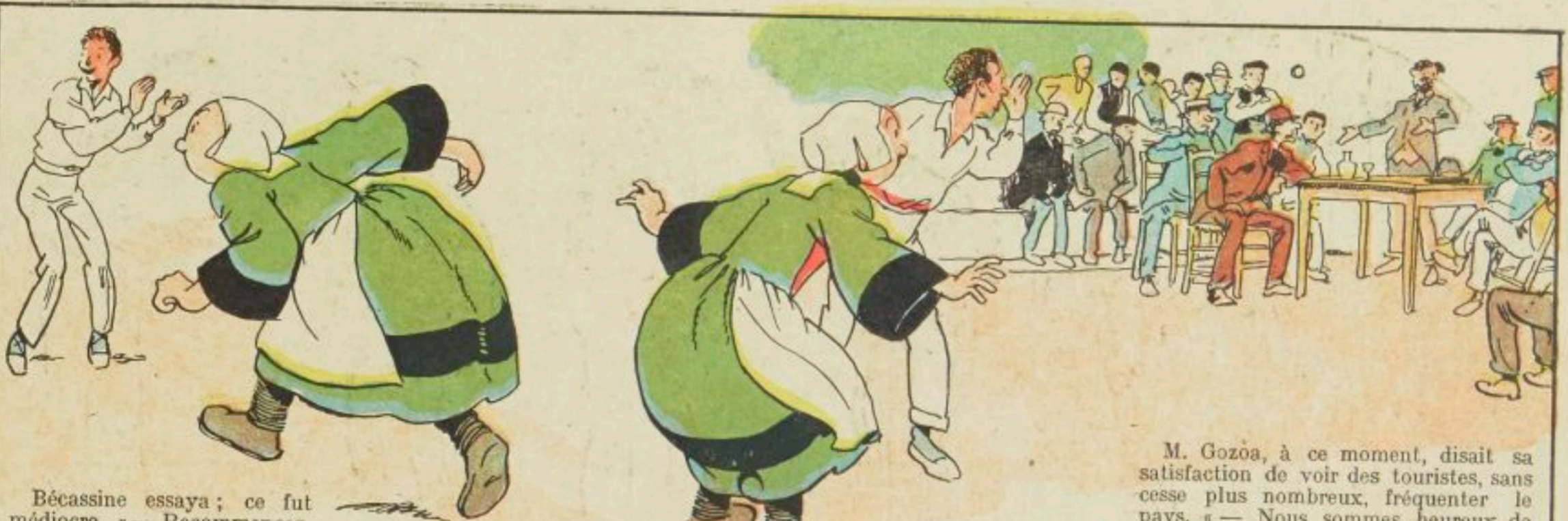
Alors, ils faisaient face à l'orateur. Des bribes de son discours leur parvenaient : « — Liberté... Ordre... Économie... Travail... Respect des croyances... »



Bécassine remarqua : « — C'est vrai qu'il parle bien et qu'il a de bonnes idées. Et comme ils l'applaudissent! Ça va bien là-bas. — Ici aussi, ça va bien, répondit Kusküldua. Bientôt vous pourrez jouer une vraie partie. Essayez... »



« ... le coup d'envoi. On laisse tomber la balle, et on paume au rebond... Comme ça... ». Ils étaient vers le milieu du terrain. La balle alla au mur, et revint, comme d'elle-même, se placer dans la main du joueur.



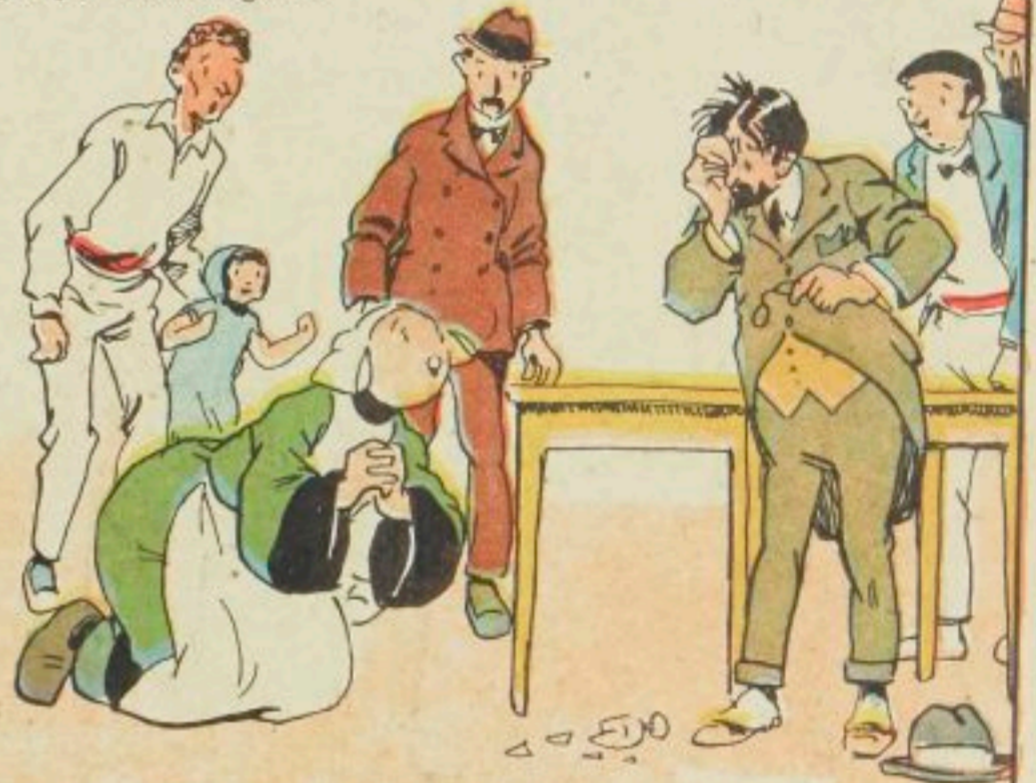
Bécassine essaya; ce fut médiocre. « — Recommencez, commanda Kusküldua, et ne craignez pas de taper. » Elle dit : « — Je vas y mettre toute ma force. » Elle pauma avec une vigueur qu'on n'eût pas attendue d'elle. « — Bravo ! » fit Kusküldua.

La balle revenait en sifflant. Il tenta de l'arrêter au passage, mais, surpris par sa vitesse, il la manqua : — « Gare les têtes, là-bas ! » cria-t-il. — Ah ! mon Dieu ! quoi que j'ai fait ! » gémit Bécassine.

M. Gozoa, à ce moment, disait sa satisfaction de voir des touristes, sans cesse plus nombreux, fréquenter le pays. « — Nous sommes heureux de les accueillir, affirmait-il. Nous entretenons avec eux des rapports excellents, presque amicaux. Je les salue cordialement. »



Tout à son discours, il n'aperçut pas le danger qui le menaçait ; il n'entendit pas le « Gare les têtes ! », il ne baissa pas la sienne. La balle le frappa en pleine figure, puis retomba sur la table où elle brisa le verre et renversa la carafe.



D'abord pétrifiée, Bécassine s'était ensuite précipitée vers sa victime. Et elle criait : « — Je vous demande pardon à genoux, m'sieur !... J'suis une assassine, m'sieur !... Faut me faire mettre en prison, m'sieur ! »



Son émotion était telle, que M. Gozoa eut pitié. Il la rassura : la distance avait amorti la force de la balle ; tout le malheur se réduisait à une contusion légère et à un verre cassé. Rien de grave... Aussitôt, Bécassine passa du fond du désespoir...



... au comble du ravissement. Elle cria : « — Alors je ne suis pas une assassine ?... Et vous me pardonnez, m'sieur ? » Elle eut volontiers embrassé M. Gozoa, mais ne l'osant pas, elle le fit embrasser par Loulotte. Puis la joie...



... la rendant élo- quente, elle se tourna vers les assistants et continua. « — C'qu'il est bon, ce M. Gozoa ! C'qu'il est gentil !... Faudra tous voter pour lui ! » Des rires et des applaudissements éclatèrent. Enchanté, M. Gozoa se frotta les mains et murmura : « — Bonne affaire ! Cette brave fille est en train de me gagner des voix pour l'élection. »



La réunion électorale était terminée. Par petits groupes, les assistants se répandirent dans le village, commentant le discours et l'incident qui l'avait interrompu.



M. Gozoa s'approcha de M. Proey-Minans et lui dit : « — Monsieur, je sais qui vous êtes, j'ai lu vos travaux ; permettez-moi de me présenter, et de vous présenter en même temps deux requêtes. Voici la première :



« ... J'ai convié ce soir une cinquantaine d'électeurs influents à un dîner dans la grande salle de l'Ostatua. Voulez-vous me faire l'honneur d'assister à ce modeste banquet, et même de le présider avec moi ? » M. Proey-Minans s'inclina, répondit...



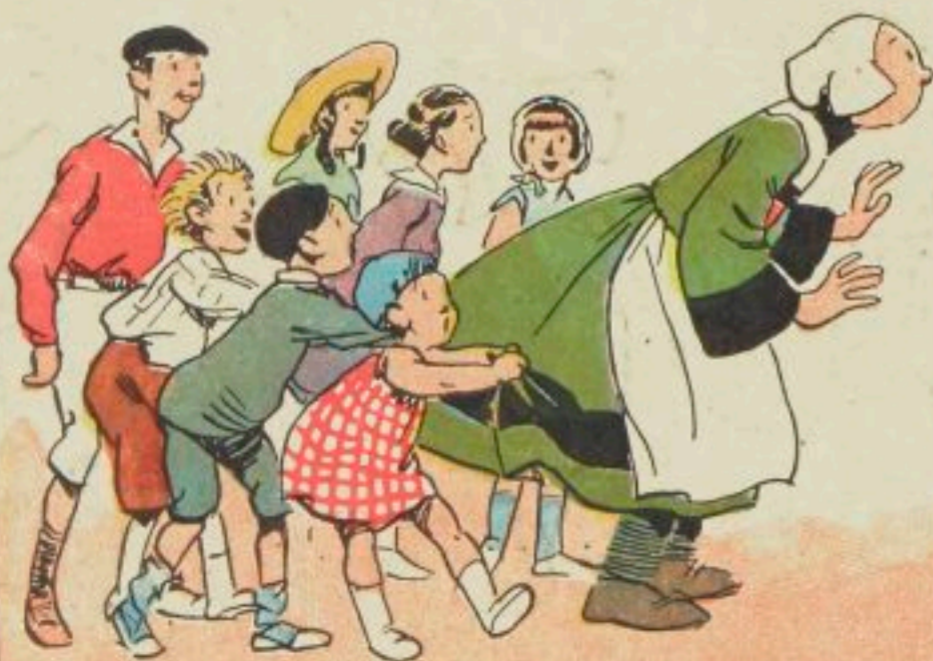
« ... que l'honneur était pour lui et qu'il acceptait avec grand plaisir. » — Deuxième requête, reprit M. Gozoa. Voudriez-vous me dire au juste qui est cette brave Bretonne qui m'a si bien bombardé tout à l'heure ? Vous la connaissez, je crois ? — Si je connais Bécassine !



« ... s'exclama M. Proey-Minans. Mais, cher monsieur, depuis la guerre, nous ne nous sommes guère quittés. Ensemble nous avons traqué les espions, fait naufrage, été prisonniers. » Il raconta quelques aventures de notre héroïne, puis, l'apercevant, il l'appela.



Elle était à peu de distance, entourée de toute la marmaille du village, qui, sans tarer, avait adopté et Loulotte et elle, qui s'accrochait à sa jupe, qui la tyrannisait de cent façons.



Traçant cette grappe d'enfants, elle s'approcha. Intimidée d'abord, elle multiplia les saluts ; de nouveau elle balbutia des excuses pour sa maladresse, des remerciements pour la bonté de Monsieur. « — Demande aussi pardon au Monsieur, » dit-elle à Loulotte.



La petite répondit : « — Pourquoi je lui demanderais pardon ? Je lui ai rien fait. C'est pas moi qui lui ai jeté une balle dans le nez. » Riant de cette réponse, M. Gozoa se mit à questionner Bécassine ; et ils allaient à pas lents...



... par les paisibles rues du village, échangeant des saluts et quelques propos avec les promeneurs. Peu à peu, Bécassine s'enhardissait. Maintenant elle disait combien le pays basque lui plaisait ; elle exprimait le plaisir qu'elle avait pris à regarder...

... la partie de pelote : « — Bien sûr que j'en rêverai, affirmait-elle. Je commence à avoir visité pas mal de pays, et j'en ai vu des jeux ! Eh bien, Monsieur, il n'y en a pas un, si on peut dire, qui aille à la cheville de ce jeu-là ». M. Gozoa s'amusait de cet enthousiasme. Il remarqua : « — Vous n'avez vu que la pelote à...

« ... main nue. La pelote à chistera est peut-être encore plus intéressante. — La chistera, qu'est-ce que c'est que cette bête-là ? — Ça n'est pas une bête, vous allez voir ce que c'est. » Kusküldua passait.



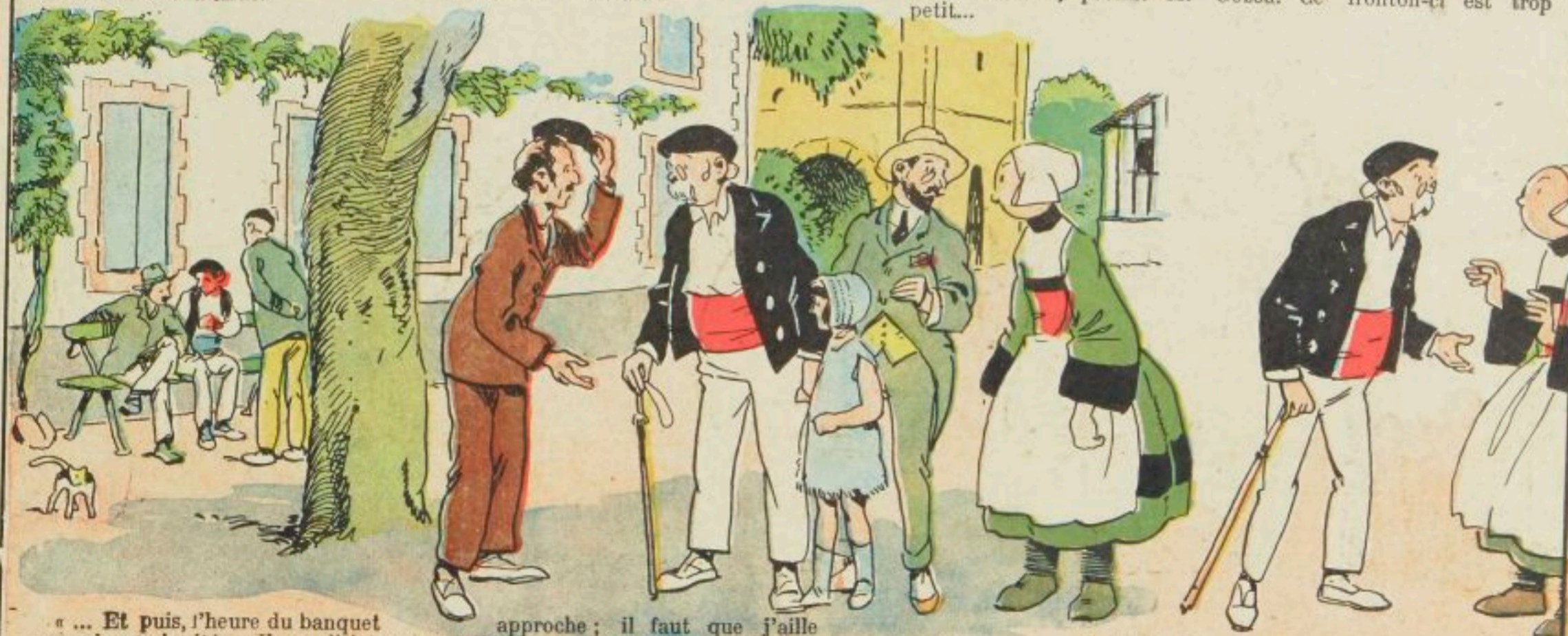
M. Gozoa l'arrêta, le pria d'aller chercher sa chistera. « — Tout de suite, monsieur. » Quelques minutes après, il revenait, portant l'instrument demandé.



S'adressant à Bécassine, il expliqua : « — Vous voyez, on s'attache ça au poignet ; on y met la balle ; on s'en sert pour la lancer ; ça augmente la force du coup. A la chistera, on fait des distance doubles au moins d'à main nue. »

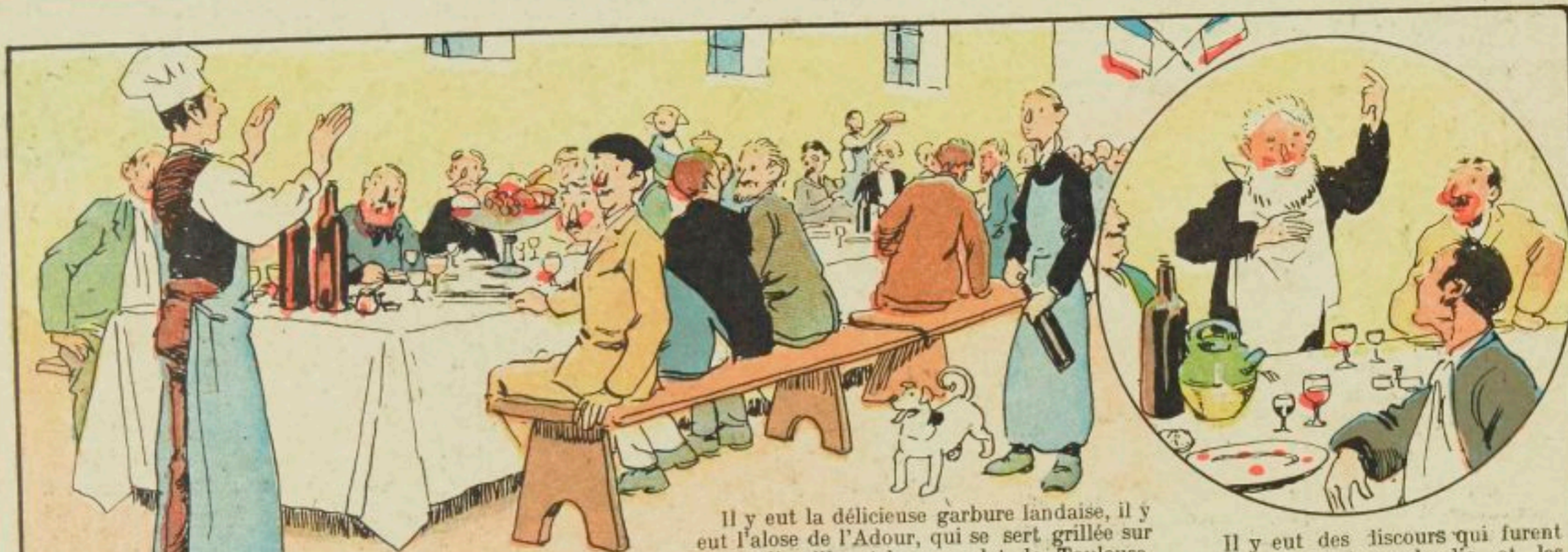


« — Très intéressant ! » déclara M. Proey-Minans. D'un ton pénétré, Bécassine dit : « — Ça doit être beau ! Je voudrais bien voir ça. — On vous le montrera un autre jour et en un autre endroit, promit M. Gozoa. Ce fronton-ci est trop petit... »



« ... Et puis, l'heure du banquet recevoir mes invités. » Ils se dirigèrent vers l'Ostatua. L'hôtelier, qui les guettait, les aborda. « — Monsieur, dit-il à M. Proey-Minans, comme M<sup>lle</sup> Bécassine doit coucher ici ce soir, vous permettrez peut-être qu'elle aide au service du banquet. »

« — Cela vous convient-il, Bécassine ? » interrogea M. Proey-Minans. Les yeux brillants de plaisir, elle répondit : « — Pour sûr que ça me convient. Ça terminera joliment bien cette bonne journée de pays basque. »



Les invités furent punctuels ; un peu avant huit heures, le dîner commença. Ce fut un beau banquet, plein de belle humeur et de cordialité. Fin cuisinier, l'hôtelier s'était surpassé. « — Et vous savez, disait-il, rien que de la cuisine de notre Sud-Ouest... »

Il y eut la délicieuse garbure landaise, il y eut l'alose de l'Adour, qui se sert grillée sur un lit d'oseille, et le cassoulet de Toulouse, et le jambon de Bayonne cuit dans du vin de Jurançon ; il y eut beaucoup d'autres choses excellentes.

Il y eut des discours qui furent chaleureusement applaudis, et les applaudissements redoublèrent, quand, au dessert, sur la prière qu'on lui en fit...



... M. Proey-Minans chanta, avec accompagnement de guitare, la chanson basque qu'il avait apprise le matin. Avouez qu'il la chanta avec plus de bonne volonté que de sentiment musical.



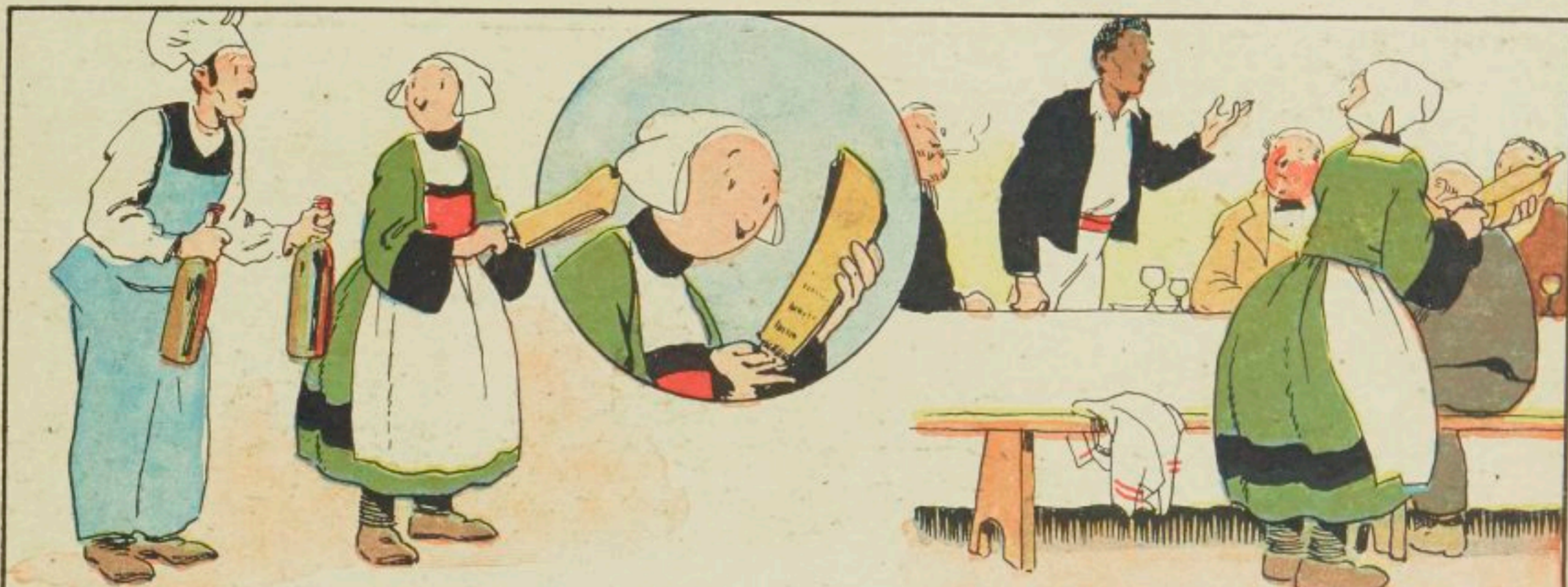
Puis, selon la coutume, chacun « dit la sienne », chacun raconta une de ces bonnes histoires, gaies, fantaisistes, narquoises, amusantes, qui sont de tradition dans le Midi. Et comme on était en pays basque, comme il y avait là Kusküldua, et Ramon, et beaucoup...

... d'autres fins joueurs, la plupart des histoires roulaient sur le jeu de pelote. Bécassine les écoutait avec une attention passionnée, n'en perdant pas un mot, en oubliant fréquemment son service.



A un moment où Kusküldua commençait le récit d'un coup extraordinaire qu'il avait réussi dans une partie à chistera, l'hôtelier entra et dit : « — Pardon de t'interrompre, ça ne sera pas long. Je demande à M. Gozoa la permission de verser à chacun de vous un petit verre...

« ... de ma vieille eau-de-vie d'Armagnac, pour boire à son élection. C'est moi qui offre, c'est Bécassine qui servira. — Accordé avec remerciements », dit M. Gozoa. — « Bravo, le patron ! » crièrent les convives.



L'hôtelier continua : « — Voilà les bouteilles, et voilà le panier pour les servir sans les remuer. » Bécassine ne pensait qu'au jeu de pelote. Elle dit : « — C'est drôle; votre petit panier, ça ressemble à une *chistera* pour enfant. »

Kusküildua avait repris son histoire... Il y mettait tant de feu qu'on croyait voir ce qu'il racontait. Bécassine buvait ses paroles et, sans s'en rendre compte, copiait chacun de ses gestes.



« — J'empoigne ma *chistera*, dit Kusküildua et j'y place la balle... *Un!* »

« — *Un!* répéta Bécassine.

« — J'étends le bras en arrière, aussi loin que je peux... *Deux!* »

« — *Deux!* » répéta Bécassine.

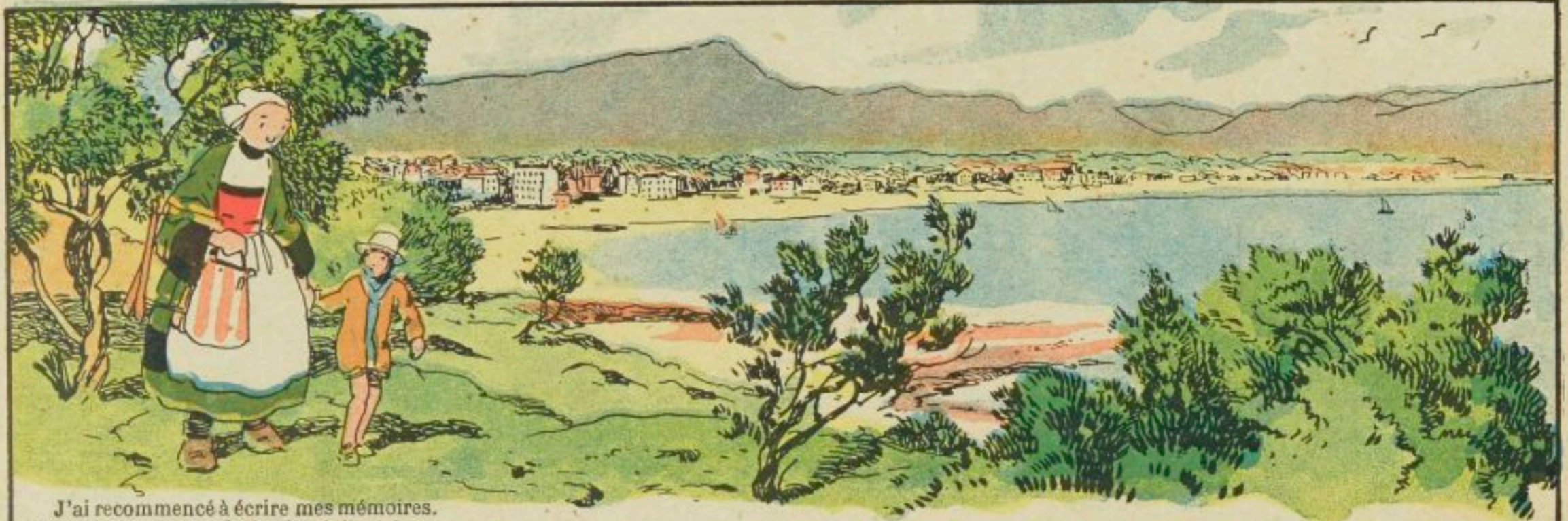


« — De toute ma force, je renvoie en avant. *Trois!* »

« — *Trois!* » répéta Bécassine. Comme un obus, la bouteille traversa la salle.

« — *Quatre!* » dit M. Gozoa qui fut assez adroit pour saisir le projectile au passage. Avec un grand sérieux, il ajouta :

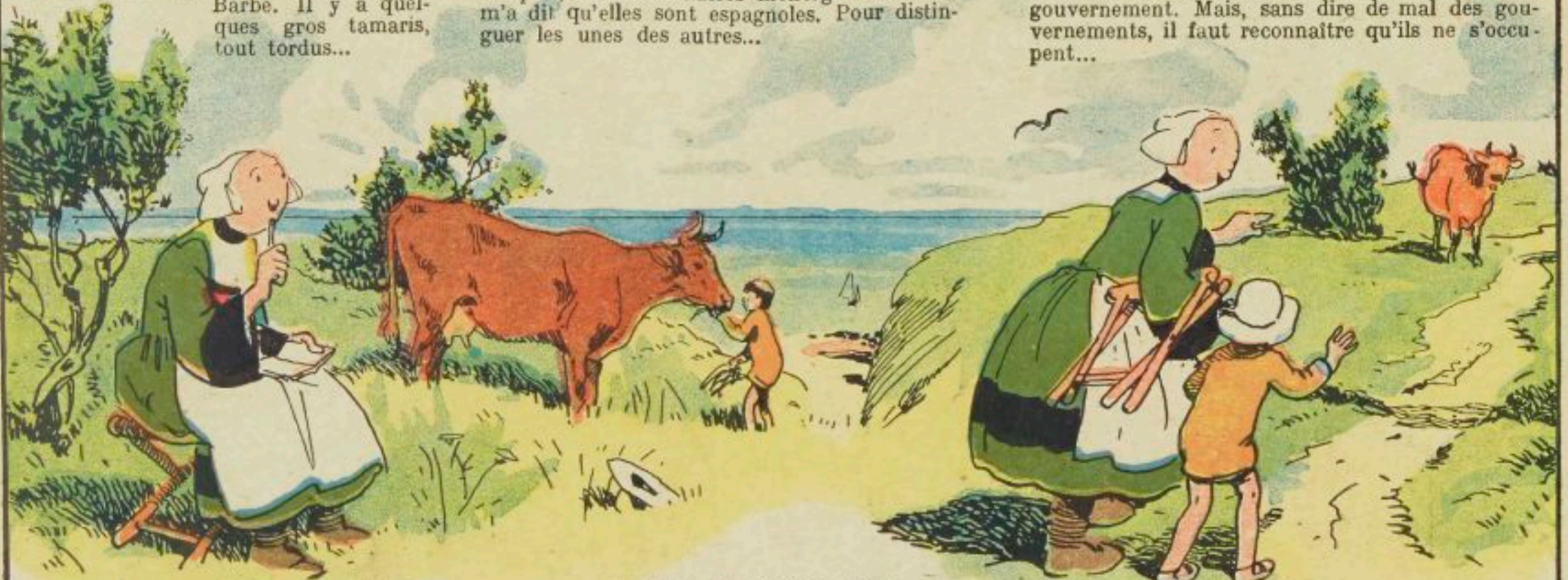
« — Joli coup de *chistera*, Bécassine, mais la *chistera* n'est pas un instrument pour servir le vieil armagnac. » Une tempête de rires salua ses paroles, et ce soir-là, personne ne connut la fin de l'histoire de Kusküildua.



J'ai recommencé à écrire mes mémoires. Je les écris en un endroit bien joli où Loulotte et moi nous allons chaque matin. C'est un petit creux de vallon dans une falaise qu'on appelle la Pointe Sainte-Barbe. Il y a quelques gros tamaris, tout tordus...

... qui nous donnent de l'ombre. On domine la baie, et au delà on aperçoit les montagnes basques, et aussi d'autres montagnes dont on m'a dit qu'elles sont espagnoles. Pour distinguer les unes des autres...

... il faut être savant. Ça serait plus commode si on les marquait de couleurs différentes, comme dans les atlas. C'est ce que je ferais si j'étais gouvernement. Mais, sans dire de mal des gouvernements, il faut reconnaître qu'ils ne s'occupent...



... pas beaucoup de la commodité des gens. Quand nous arrivons à nos tamaris, je m'installe sur mon pliant, je tire de mon sac mon tricot, mon cahier de mémoires, mon stylo. Je tricote un peu ; et puis une idée me vient, je la note sur le cahier ; et puis je...

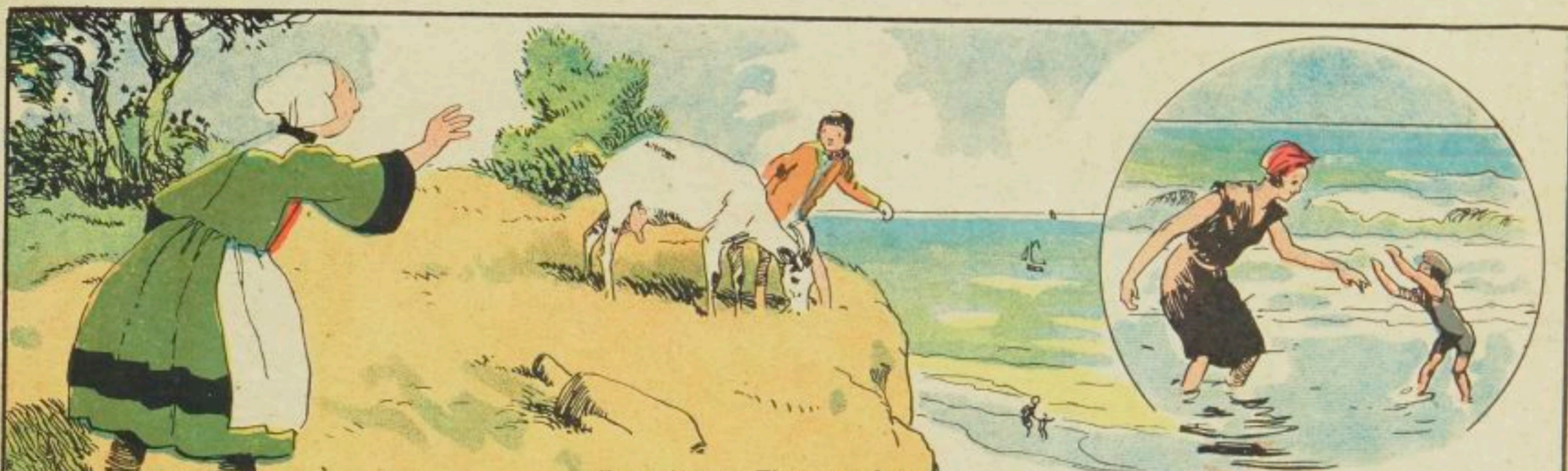
... retricote ; et ainsi de suite ; et les heures passent avec une vitesse incroyable. Pendant ce temps, Loulotte s'amuse à cueillir de l'herbe et la donne à manger à une brave petite vache qui est toujours là.

Elle nous connaît bien. Du plus loin qu'elle nous aperçoit, elle nous appelle en faisant *Meuh !... Meuh !...* Aussi nous l'avons appelée *Meuh*. Loulotte a une autre amie : c'est une chèvre, que nous nommons *Barbe*, à cause de l'endroit, et à cause...



... qu'elle en a au menton. Je suis moins tranquille quand ma petite joue avec *Barbe*. Ces bêtes-là, c'est capricieux, c'est volage, on ne sait jamais si ça va vous donner une caresse ou un coup de corne. Et puis, ça se plaît...

... aux endroits escarpés. *Barbe* emmène ma Loulotte au bord de la falaise. De les voir là, ça me donne des sueurs d'angoisse. Je n'ose pas aller chercher la petite, ni même l'appeler trop fort, par crainte de provoquer un faux mouvement. Je lui dis doucement :



« — Laisse donc cette vilaine Barbe. Viens voir comme Meuh est gentille. » Le plus souvent, du reste, elle ne m'écoute seulement pas... Hier matin, selon la coutume, Loulotte avait suivi la chèvre à l'extrémité du ravin. Au moment où j'allais lancer ma phrase habituelle...

... elle a crié : « — Tiens, une dame avec un bébé qui se baigne en dessous. C'est amusant. » Je me suis rapprochée, j'ai regardé. Un peu à gauche, il y a une jolie petite plage. Là, en effet, une dame prenait son bain en compagnie de sa fillette. Elles jouaient...

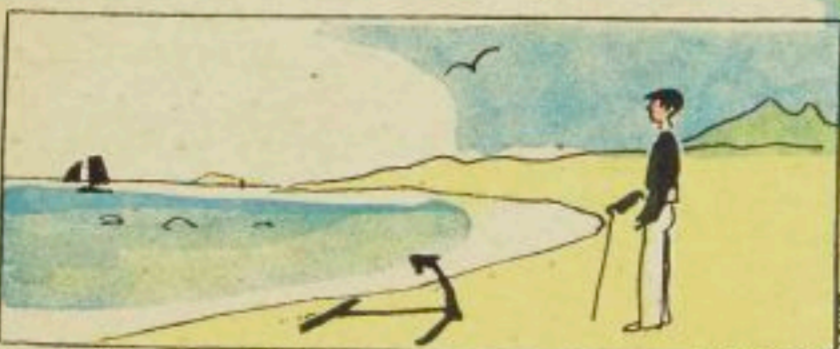
... à se poursuivre et à se jeter à l'eau, et elles riaient comme des bienheureuses. Loulotte a repris : « — Je veux qu'on se baigne. » J'ai dit : « — On ne peut pas, maintenant, on n'a pas les costumes ; on pourra tantôt si ta mémé permet. — Elle dira oui si c'est moi... »



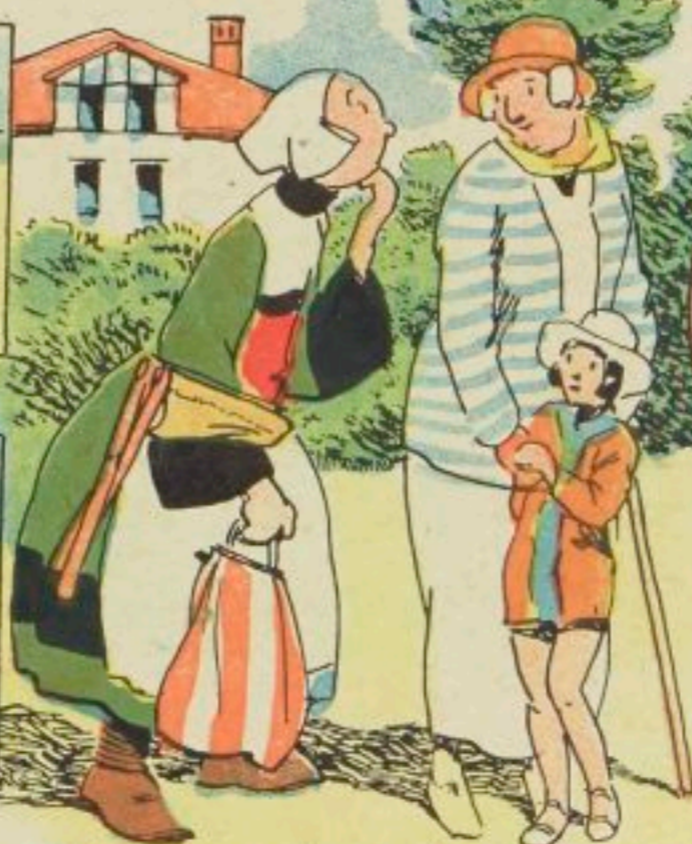
« ... qui demande », a-t-elle fait. Elle ne se trompait pas. Madame, que nous avons rencontrée sur la digue, a donné tout de suite la permission. Elle a demandé : « — Où comptez-vous vous baigner ? » J'ai dit : « — Tout près, madame, là, sur la jolie petite plage... »



« ... c'est l'endroit le plus plaisant. — Vous paraissez l'aimer beaucoup, cette petite plage. — Oh oui ! Madame, parce que c'est tout pareil à la Bretagne. » Madame a fait hum ! hum ! de l'air de quelqu'un qu'il n'est pas de votre avis. J'ai expliqué :



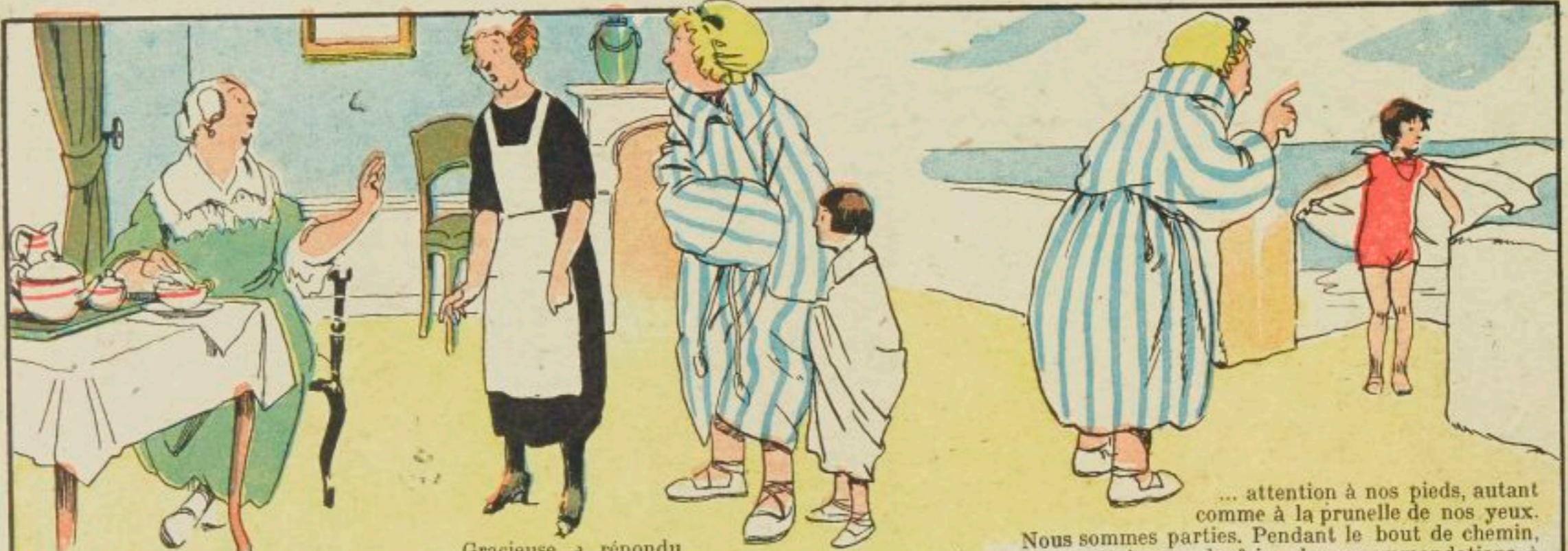
« — Bien sûr qu'il y a des petites différences. En Bretagne y a beaucoup de rochers, et ici y en a guère. Et ici y a des montagnes, tandis qu'y en a pas en Bretagne. Mais ça serait tout pareil si en Bretagne y avait plus de montagnes et moins de rochers ; ou bien si ici y avait moins de montagnes et plus de rochers ; ou encore, si, dans les deux endroits, y avait plus... non, je veux dire moins... Enfin, je m'entends. »



Madame a conclu : « — Nous sommes d'accord, Bécassine : ce serait presque pareil, si ce n'était entièrement différent. » A son sourire, j'ai vu qu'elle se moquait un peu de moi, et j'ai été vexée...



... de n'avoir pas pu sortir de ma phrase compliquée. Vers quatre heures, la petite fille et moi, nous avons mis nos costumes. Loulotte était à croquer. Elle dansait de joie et disait mille folies.



Comme nous allions partir pour le bain, Madame a dit : « J'ai un scrupule, » et elle a sonné Gracieuse, la femme de chambre. Elle lui a demandé : « Dites-moi, je vous prie: le règlement permet-il d'aller et venir dans l'hôtel en costume de bain et en peignoir? »

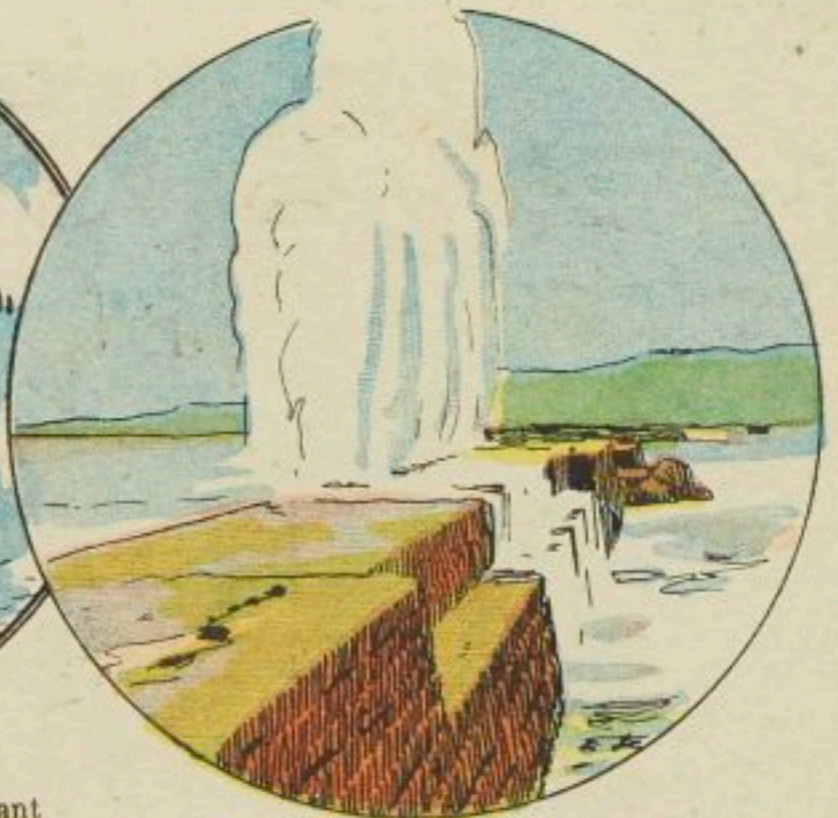
Gracieuse a répondu : « — Oui, Madame, c'est permis ; mais, en rentrant, il faut faire attention à ne pas mouiller et salir les tapis. La gérante est très sévère là-dessus. — Vous entendez, Bécassine? » J'ai promis que nous ferions...

... attention à nos pieds, autant comme à la prune de nos yeux. Nous sommes parties. Pendant le bout de chemin, je n'arrêtais pas de faire des recommandations à Loulotte : « — Tu resteras près de moi... Tu ne mettras pas les pieds où y a...

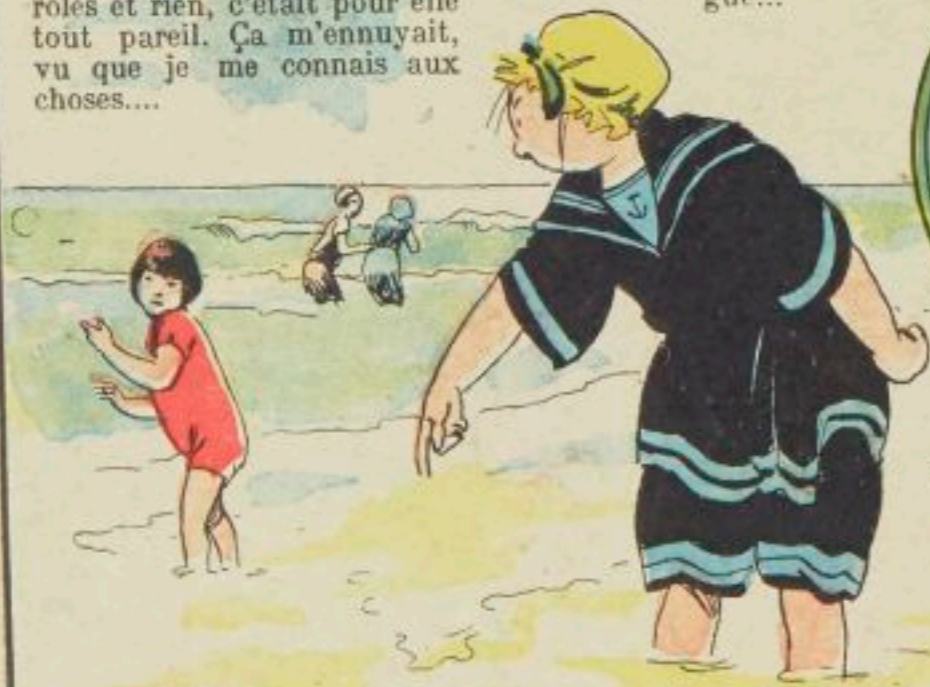


« ... des cailloux... Tu feras attention aux crabes... *tcètera, tcètera.* » Elle marchait en dansant et en chantant la *Mère Michel*, ce qui voulait dire que mes paroles et rien, c'était pour elle tout pareil. Ça m'ennuyait, vu que je me connais aux choses...

... de la mer, les ayant regardées toute petite. Et j'avais remarqué que cette mer de Saint-Jean-de-Luz, il ne faut pas s'y fier. Ça a un petit air tout doux, tout tranquille, et puis brusquement il vous arrive de je ne sais où, peut-être des Amériques, une vague...



... d'une force incroyable. Par les temps les plus calmes, ça brise sur le môle qui protège la baie, et il y a des rejaillissements d'écume comme des feux d'artifice. Je m'empresse de dire que j'en ai été pour mes craintes. Loulotte s'est montrée plus obéissante...



... On a un peu fait les lézards au bon soleil ;...

... que je n'espérais. Peut-être avait-elle un peu peur. Nous ne nous sommes disputées qu'à la fin du bain, qui a été plutôt un barbotage, quand j'ai dit que c'était assez, qu'il fallait rentrer. Elle ne voulait pas, mais enfin elle a cédé.



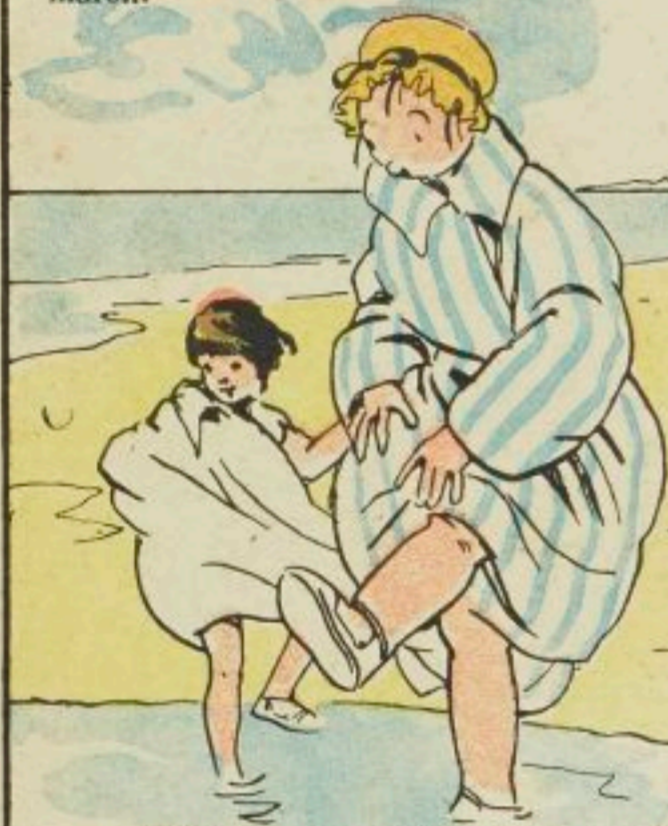
... on a remis les peignoirs, et on s'est dirigé vers l'escalier qui va de notre plage à la digue. A ce moment je me suis rappelé les recommandations de Gracieuse.



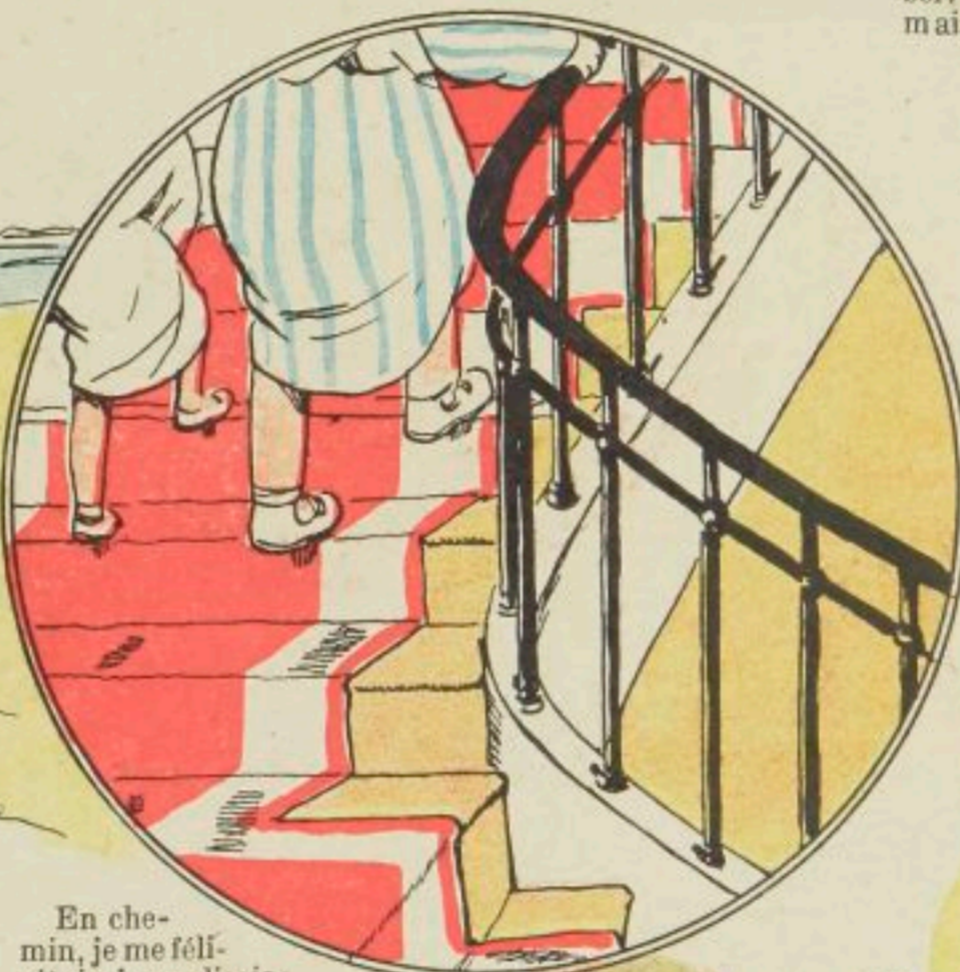
J'ai dit à Loulotte : « — On a ramassé du sable, un peu de boue, et aussi des algues sur nos espadrilles. Faut les laver pour ne pas salir les tapis de l'hôtel. » Alors, j'ai avisé, juste devant l'escalier, une petite mare...

... à l'eau bien claire. J'ai dit : « — Voilà ce qu'il faut. Fais comme moi. » On est entré dans la mare, on y a secoué ses pieds ; au bout d'un instant, toute la saleté était partie. J'ai dit : « — C'est pas tout de les laver, faut maintenant...

« ... les sécher. Fais comme moi. » J'ai sorti le pied droit au-dessus de l'eau et Loulotte m'a imitée. C'était pas commode de se tenir sur un seul pied, surtout que la petite fille riait comme une folle et jouait à me pousser. Ça a donc été assez long ce séchage, mais enfin on y est arrivé. Alors j'ai dit :



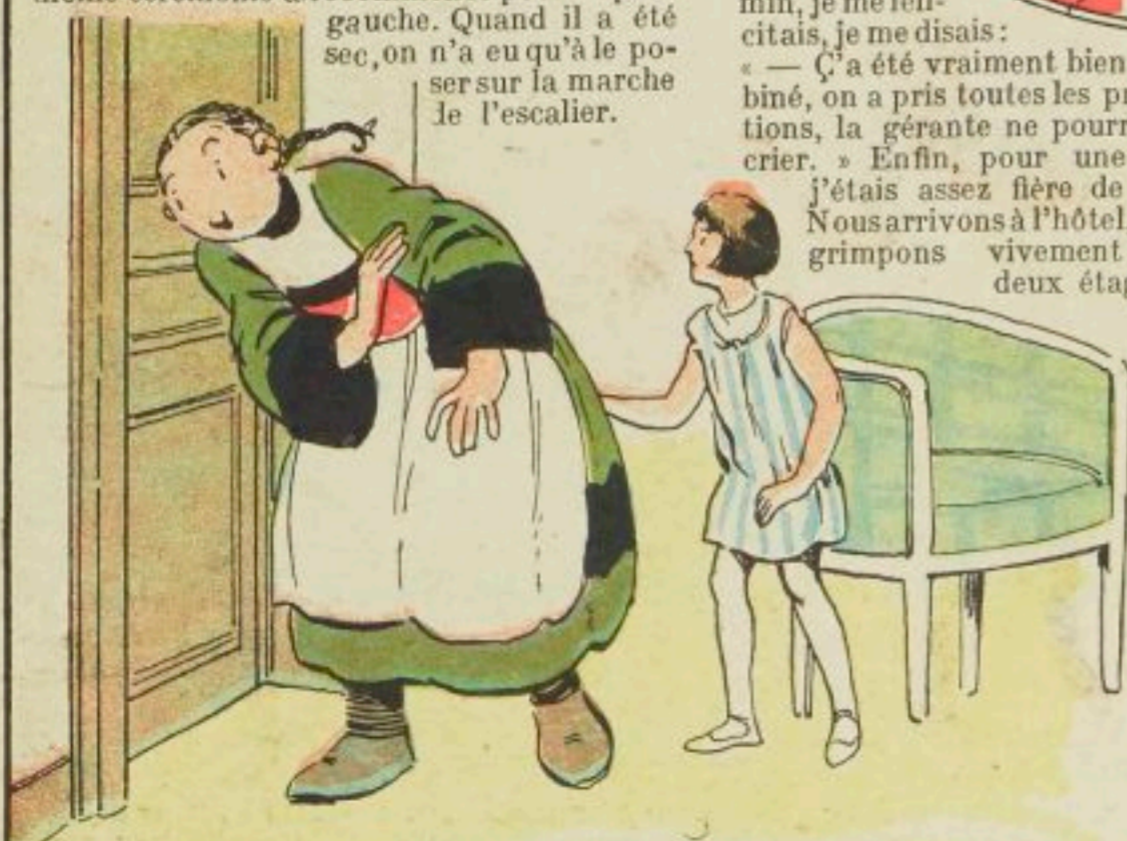
« — A l'autre pied, maintenant », et la même cérémonie a recommencé pour le pied gauche. Quand il a été sec, on n'a eu qu'à le poser sur la marche de l'escalier.



En chemin, je me félicitais, je me disais : « — Ça a été vraiment bien combiné, on a pris toutes les précautions, la gérante ne pourra pas crier. » Enfin, pour une fois, j'étais assez fière de moi. Nous arrivons à l'hôtel, nous grimpons vivement nos deux étages.



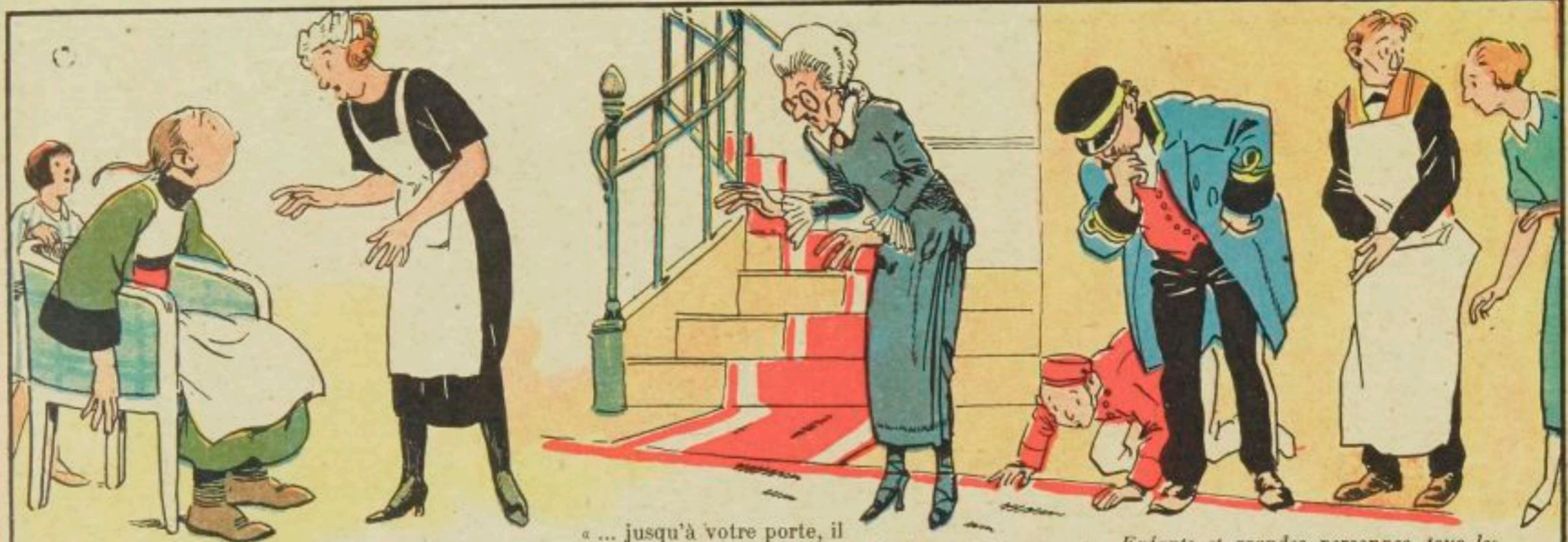
Je rhabille Loulotte. Je commence à me rhabiller. Mais en même temps, je prêtai l'oreille vers la porte, par où j'entendais un bruit de voix, et parmi elles celle de la gérante, qui paraissait...



... très en colère. J'ai même mis l'oreille contre la porte, pour mieux entendre. Je me disais : « — A qui en a-t-elle? Pas à moi sûrement ; alors je m'en moque ! » Tout en affirmant que je m'en moquais...



... je ne m'en moquais pas du tout, je me sentais inquiète. Tout d'un coup la porte s'ouvre, Gracieuse entre, elle me dit : « — Eh bien ! vous avez fait un beau coup ! La gérante est furieuse. Je ne l'ai encore jamais vue dans une pareille colère. »



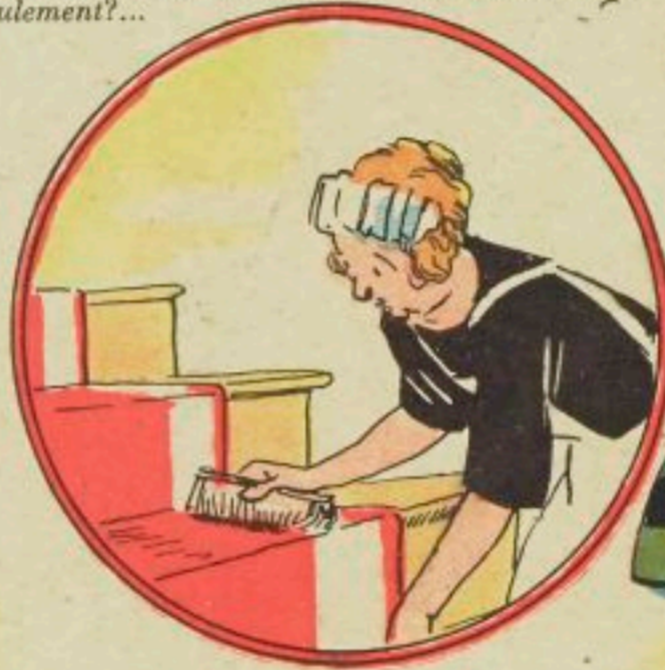
Les paroles de Gracieuse m'ont causé une telle émotion que j'ai senti mes jambes se dérober. Par chance, une chaise se trouvait derrière moi ; sans cela, je risquais de m'asseoir sur le parquet. Gracieuse a continué. « — Depuis le seuil de l'hôtel...

« ... jusqu'à votre porte, il y avait sur le tapis la marque de deux pieds droits, un grand et un petit. La gérante les a vus. Elle était furieuse et elle n'y comprenait rien. Elle répétait : Pourquoi des pieds droits seulement?...

« ... Enfants et grandes personnes, tous les pensionnaires ont leurs deux pieds. Alors, c'est une farce qu'on m'a faite. Ça ne se passera pas comme ça ! Naturellement, le personnel, qui est venu en l'entendant crier, ne pouvait pas lui donner d'explication. »



Toute tremblante, j'ai demandé : « — Est-ce que vous croyez qu'elle va venir ici ? me gronder ? et puis qu'elle me fera gronder par Madame ? » Vivement, Gracieuse a répondu : « — Pas de danger. Personne ne vous a vue entrer : et pendant que la gérante...



« ... était au premier, j'ai effacé les traces depuis le milieu du second étage et dans le couloir. On ne pourra pas savoir à quelle chambre elles allaient. »



Ces paroles m'ont fait tant de plaisir que je n'ai pas pu m'empêcher d'embrasser Gracieuse.



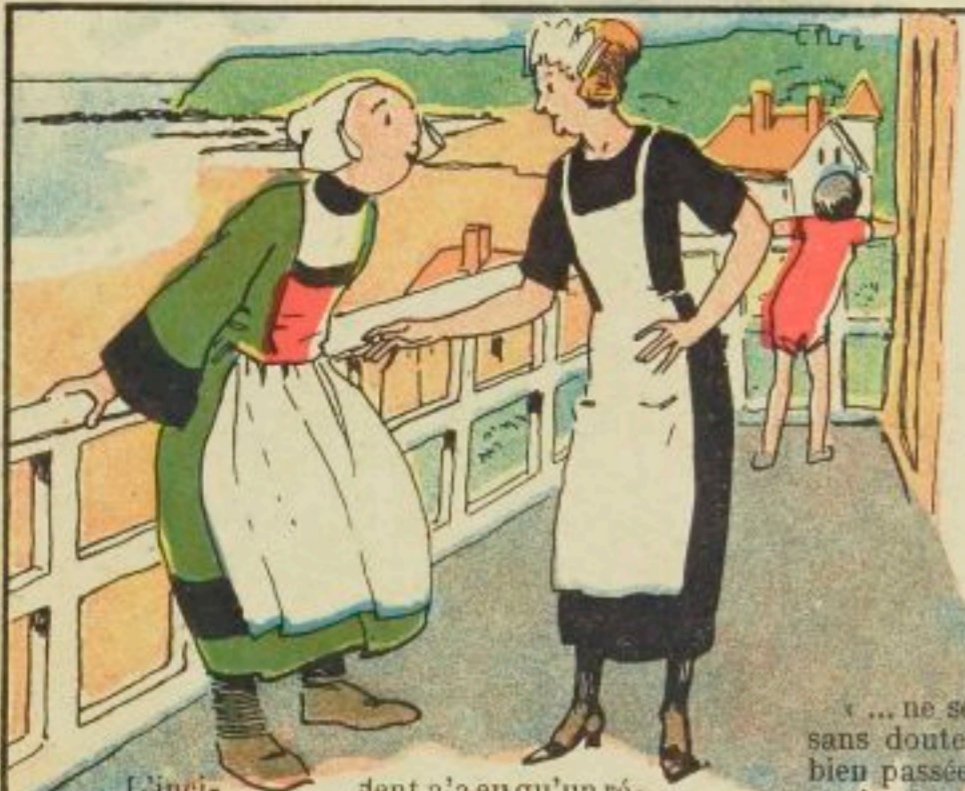
Elle a repris : « — Expliquez-moi donc pourquoi on ne voyait que des pieds droits. Je ne comprends pas. — Moi non plus, » ai-je dit. Et, tout en achevant de m'habiller, je lui ai raconté les précautions qu'on avait prises, comment on avait lavé les espadrilles,...



« ... fait sécher ses pieds. Elle s'est mise à rire, elle a dit : « — Je crois que je commence à comprendre. Pendant que vous séchiez le pied gauche, où aviez-vous mis le droit ? — Dans la mare, » ai-je répondu en baissant le nez, bien confuse, car je venais enfin...



« ... de voir ma bêtise. Loulotte nous avait écoutées en nous regardant de ses grands yeux qui semblaient nous manger. Elle a dit : « — Tout ça, ça fait rien : on a pris un bon bain. » Cette petite-là, ça sera un grand philosophe. »



L'incident a eu qu'un résultat, qui a été de me rendre grande amie de Gracieuse. Chaque matin, nous faisons un brin de causerie sur le balcon de la chambre. Hier, elle m'a dit : « — L'histoire des pieds... »



« ... ne se serait sans doute pas si bien passée s'il y avait eu encore ici l'ancien valet de chambre d'étage. C'était un drôle de garçon, au nez pointu, au crâne tondu, fureteur, fouineur, qui voyait tout et qui tournait tout en farces... »



« ... Des farces, c'était surtout aux Anglais et Anglaises qu'il en faisait. Il ne les aimait pas. Il disait qu'ils sont difficiles pour le service, et qu'ils ne donnent pas de pourboires... Y a du vrai là dedans... Il avait surtout pris en grippe une dame anglaise... »



« ... qui occupait justement cette chambre-ci. Souvent, quand je venais ouvrir les persiennes de la dame, elle disait, par le plus beau temps, qu'il avait dû y avoir une tempête affreuse, ou encore elle prétendait qu'elle avait entendu... »



« ... des gémissements, que l'hôtel était hanté par des revenants. Intriguée, j'ai surveillé, et savez-vous ce que j'ai découvert?... Au milieu de la nuit, le domestique mettait l'aspirateur de poussières dans le vestibule qui précède la chambre. Il le faisait... »



« ... fonctionner, et c'était ce bruit-là que l'Anglaise, à demi réveillée, prenait pour de la tempête ou des gémissements... Mais il me faudrait une journée pour raconter toutes les farces de ce valet de chambre. » J'ai demandé ce qu'il était devenu. — C'était, a répondu Gracieuse... »



« ... un garçon qui ne tenait pas en place. Un matin, il est parti sans prévenir, sans dire adieu à personne... C'est sa manière... Je crois qu'il est employé aux bains du Casino, de la Pergola, comme on dit ici... »



Poussée par une espèce de pressentiment, j'ai demandé son nom : « — Attendez donc, a fait Gracieuse, un drôle de nom, un surnom plutôt : Zidore. »



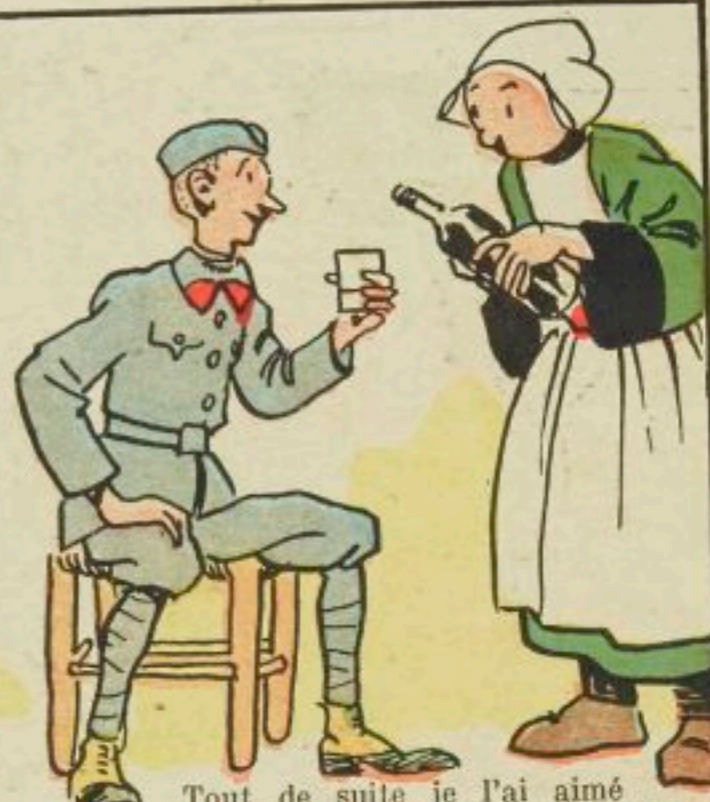
Toute rêveuse, j'ai murmuré : « — Ça pourrait bien être mon petit Zidore, dont, depuis si longtemps, je suis sans nouvelles !... »



Certaines de mes nouvelles lectrices ne savent pas qui est Zidore ; je vais donc le leur présenter. Quand je l'ai connu, il était aide de cuisine, mitron comme on dit, chez M<sup>me</sup> de Grand-Air, où je faisais mes débuts de femme de chambre.



J'étais déjà presque une demoiselle, et lui était presque encore un petit garçon. Un drôle de petit garçon, la tête près du bonnet, préférant l'amusement au travail, toujours en quête de farces, mais gentil au fond, et malin, et si gai ! Il me jouait des tours ; je le grondais, je lui faisais la morale, et je ne lui en voulais jamais.



Tout de suite je l'ai aimé comme un petit frère. A la guerre, il s'est engagé, je le voyais pendant ses permissions ; je l'ai vu plus encore pendant mon voyage chez les Turcs. (1) La guerre finie, resté soldat, on l'a envoyé dans des pays de sauvages, en Asie, en Afrique.



J'ai reçu de lui quelques lettres, puis plus rien... et ce silence ne m'empêchait pas de penser souvent à mon petit Zidore.

Après ma conversation avec Gracieuse, pensant plus encore à lui, je suis allée sur la plage de la Pergola. Presque tout de suite je l'ai aperçu. Je me suis élancée, les bras ouverts.



Il s'est soulevé du sable où il était couché, et il m'a dit : « — Bonjour, Mamzelle Bécassine ! je vous avais vue de loin ces jours-ci ; je vous aurais déjà fait visite si vous n'aviez pas été à l'hôtel que j'ai quitté. » Il disait ça d'une voix aussi tranquille que si on s'était séparés la veille. Ça a coupé mes effusions :...



... j'ai laissé retomber mes bras, et je me suis bornée à lui demander ce qu'il devenait. Il a répondu : « — Pour l'instant, je cuis au soleil un rhume dont je ne peux pas me débarrasser, un rhume que j'ai pris à l'hôtel, en me relevant la nuit pour jouer des tours à une dame anglaise.



... Comme métier, je suis planteur de tentes et parasols. C'est pas bien payé. — Mais c'est pas fatigant, » ai-je continué. En effet, sur la plage, on ne voyait ni une tente ni un parasol, et, en passant, j'avais entendu des dames...



... qui s'en plaignaient. Il a ri, fait un clin d'œil, et a expliqué : « — C'est pas fatigant, parce que je sais m'y prendre. Je raconte qu'il va y avoir de la tempête, et que ça interdit le plantage. — Alors tu mens, ai-je crié, et tu ne fais pas le travail qu'on te paye. C'est pas bien.



« — Oh, Mamzel'e Bécassine, depuis si longtemps qu'on s'est vus, vous n'allez pas me gronder ! » Il a dit ça de son air câlin auquel je n'ai jamais su résister, puis il a repris : « — Je suis aussi maître baigneur... Au fait, j'oubliais mon élève. Où donc est-il ? Ah ! le voilà ! »

(1) Voir les albums *Bécassine pendant la guerre* chez les Alliés, chez les Turcs.



Couché sur le sable, à quelques pas, un petit garçon faisait les mouvements de la nage. « — Les bras bien ouverts, lance fort les jambes... C'est bien... Continue », lui a crié Zidore. Et il m'a expliqué : « — Je lui donne sa leçon au sec : ça m'évite d'entrer dans la mer...

« ... ce qui serait malsain pour mon rhume. Vous comprenez? — Oui, je comprends que ce métier-là non plus ne te foule pas. Ça n'est pas bien. » Tandis que nous causions, la marée avait monté; des hommes, des dames apparaissaient en costume de bain.

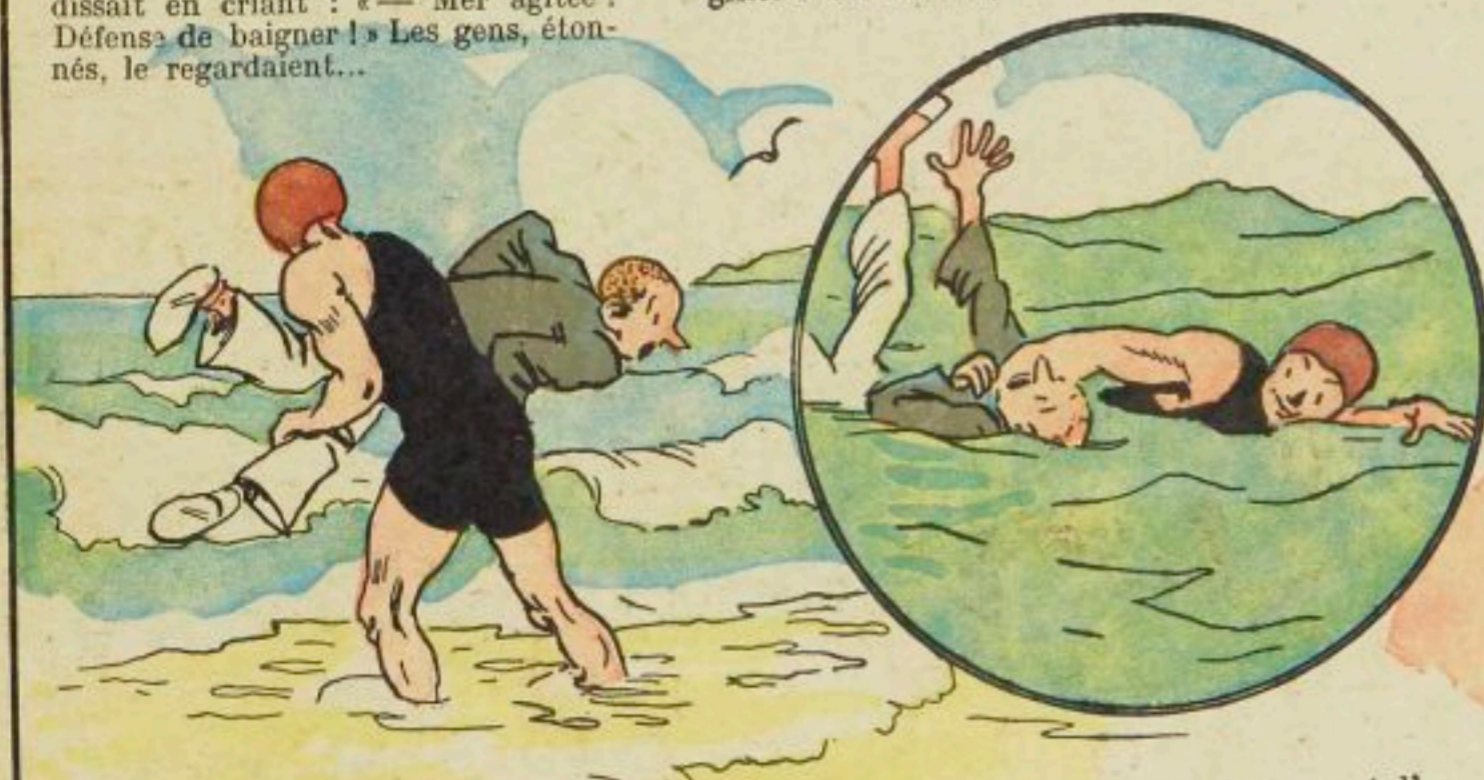
Zidore a gémi : « — Allons bon ! Voilà les baigneurs ! Ils sont enragés pour se baigner dans ce pays... Quelle drôle de manie !... Est-ce que je me baigne-moi ? Pourtant, je suis maître baigneur.. Et puis, s'il y en a un qui a une crampe, il faudra que je me mette à l'eau...



« ... pour le repêcher... Avec mon rhume, ça ferait du joli ! » Alors, il a pris un petit drapeau rouge. Il le brandissait en criant : « — Mer agitée ! Défense de baigner ! » Les gens, étonnés, le regardaient...

... regardaient la mer unie comme un miroir. Brandissant plus haut son drapeau, Zidore criait : « — Mer agitée... Pas en dessus, en dessous, ... Bien plus dangereux... Lames de fond... Défense de baigner. » On hésitait, or allait peut-être se laisser...

... convaincre. Mais soudain Zidore murmura : « — Voilà le Suédois maintenant ! C'est le plus enragé de tous. Je n'ai plus qu'à me sauver. » Axel Swenson s'avançait vers lui. Il saisit le drapeau, il saisit Zidore qui cherchait à s'esquiver. Il dit : « — Drapeau rouge. Oui, je sais...



« ... Lames de fond : je sais ; pas vrai, pas danger... Moi faire prendre bon bain à maître baigneur. » Aussi facilement que je ferais de Loulotte, le champion des Jeux Olympiques jeta Zidore sous son bras. Il entra à l'eau,...

... plongea, reparut; puis, nageant d'un bras, sans effort, il gagna le milieu de la baie, entraînant toujours mon pauvre Zidore, qui se débattait, qui poussait des hurlements de fureur et d'angoisse.



Le lendemain, j'ai reçu une lettre où Zidore me disait : « — C'est dégoûtant, ce pays où on force le maître baigneur à se baigner. Enrhumé comme je suis, ça peut m'être funeste. Je m'en vais. Au revoir, Mamzelle Bécassine ! »

En voilà encore pour quatre ou cinq ans avant de nous revoir ! ai-je pensé.



Quelques jours après ma rencontre avec Zidoro, M. Proey-Minans est venu nous voir. On s'est promenés tous quatre ensemble, et, au cours de cette promenade, nous sommes tombés en arrêt devant une affiche...



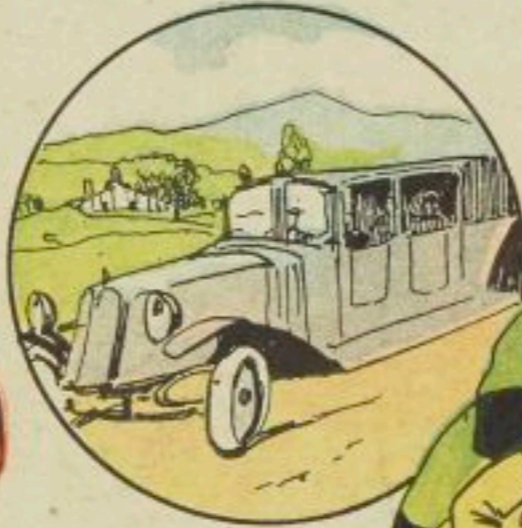
... dont voici la reproduction.



Tout de suite, M. Proey-Minans s'est écrié : « — Il faut voir cela : Spectacle pittoresque... Mœurs locales.. Intérêt le plus vif. — Voir quoi ? a dit Madame ; une pauvre bête qu'on assassine ? des chevaux éventrés ?.. C'est barbare et répugnant. — Chère amie, a vivement...



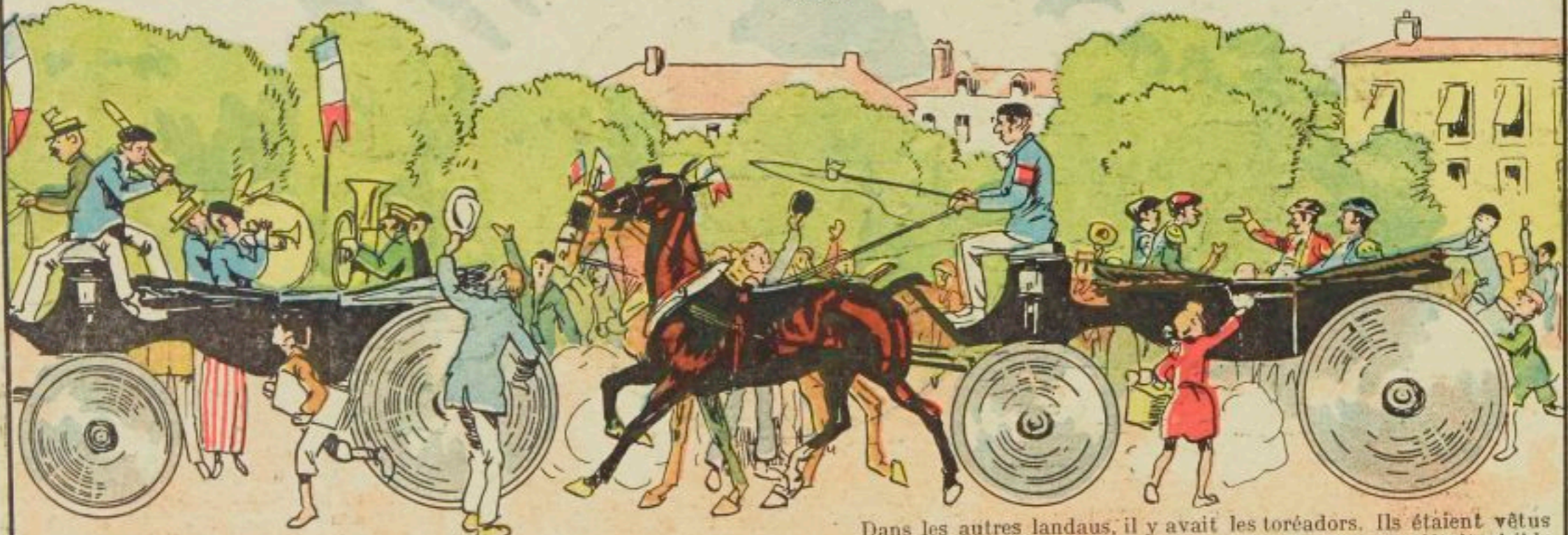
« ...riposté M. Proey-Minans, ne confondez pas la course espagnole et la course landaise. En cette dernière, pas de sang versé, rien de cruel, mais de très beaux exercices de force et d'adresse. » Madame s'est laissé convaincre.



Le jour de la course, elle est partie dans l'auto de son inséparable trio anglais. M. Proey-Minans, Loulotte et moi, nous sommes allés par le train à Biarritz. En sortant de la gare, tandis que nous nous informions du chemin des arènes, il y a eu...

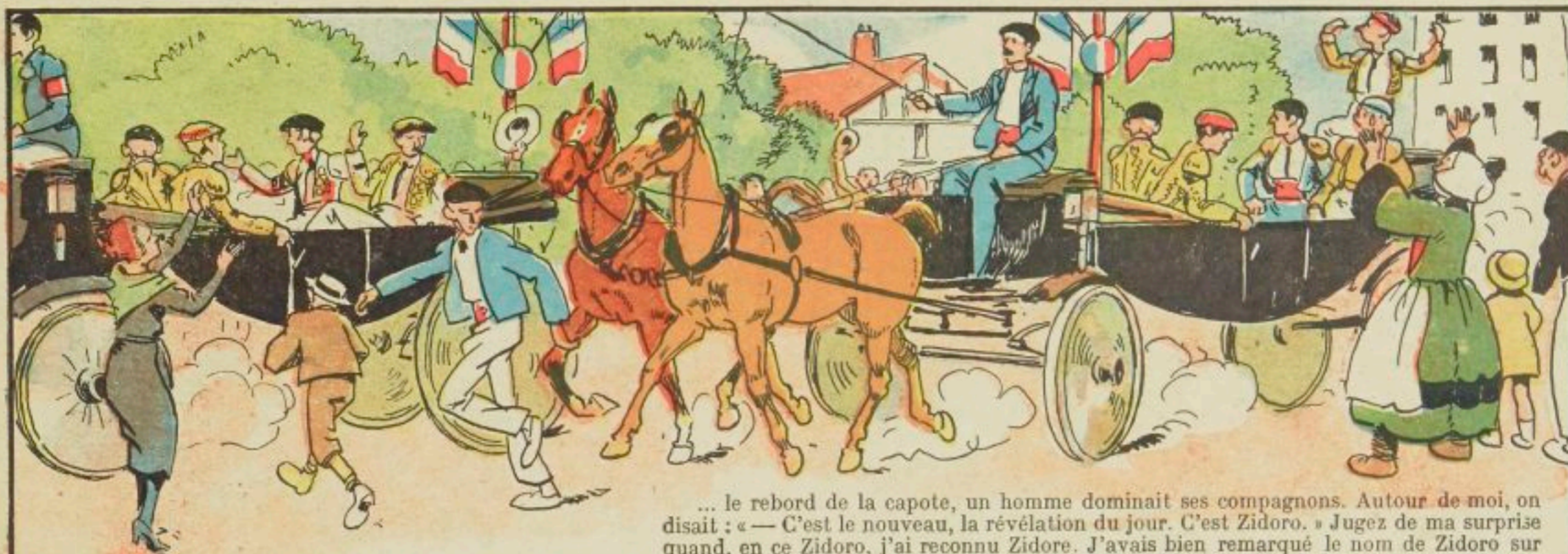


... un remous dans la foule, on a entendu un bruit de musique, et des voix ont crié : « — Les voilà ! » Alors on s'est rangés de chaque côté de la rue, et bientôt on a vu paraître quatre landaus. Dans le premier, il y avait un orchestre de trombones, de pistons, de cymbales...



... et de grosse caisse. Les musiciens soufflaient dans leurs instruments ou tapaient dessus tant qu'ils pouvaient. Sans avoir la prétention de m'y connaître, j'ai trouvé que c'était une jolie musique, tout à fait genre musique pour chevaux de bois, qui est celle que je préfère.

Dans les autres landaus, il y avait les toréadors. Ils étaient vêtus de vestes brodées d'or et de pantalons blancs. De près, c'était visible que les vestes n'étaient pas neuves et que les pantalons ne sortaient pas de ma lessive. Mais ça, c'est un détail. Je vous assure que quand il y a là-dessus...



... le soleil du midi, c'est magnifique. La foule connaissait bien ces toréadors. Au passage, elle les applaudissait et les nommait par leurs petits noms : *Pablo, Antonio, José, Pedro*. Eux saluaient, souriaient, contents de leur succès. Dans le dernier landau, assis sur...

... le rebord de la capote, un homme dominait ses compagnons. Autour de moi, on disait : « — C'est le nouveau, la révélation du jour. C'est Zidoro. » Jugez de ma surprise quand, en ce Zidoro, j'ai reconnu Zidore. J'avais bien remarqué le nom de Zidoro sur l'affiche, mais pouvais-je penser...



... que Zidoro, maître baigneur si peu de temps avant, j'allais le retrouver toréador ? Mon sang n'a fait qu'un tour. J'ai crié : « — Eh ! Zidore ! t'es pas fou d'aller te battre avec des bêtes enragées ? Tu vas te faire tuer. » Il a regardé de mon côté...



... m'a aperçue, et a répondu : « — Vous en faites pas, Mamzelle... On se risquera pas plus qu'il faut. » Et puis il a éternué, ce qui a coupé son discours et m'a fait connaître que son rhume durait encore. Les landaus avaient passé. Maintenant la foule...



... se ruait vers les trams qui conduisent aux arènes. Il a fallu presque se battre pour y monter. J'ai eu bien de la peine à y caser ma petite, et surtout M. Proey-Minans qui, dans ces occasions-là, est plus difficile à conduire qu'un enfant.

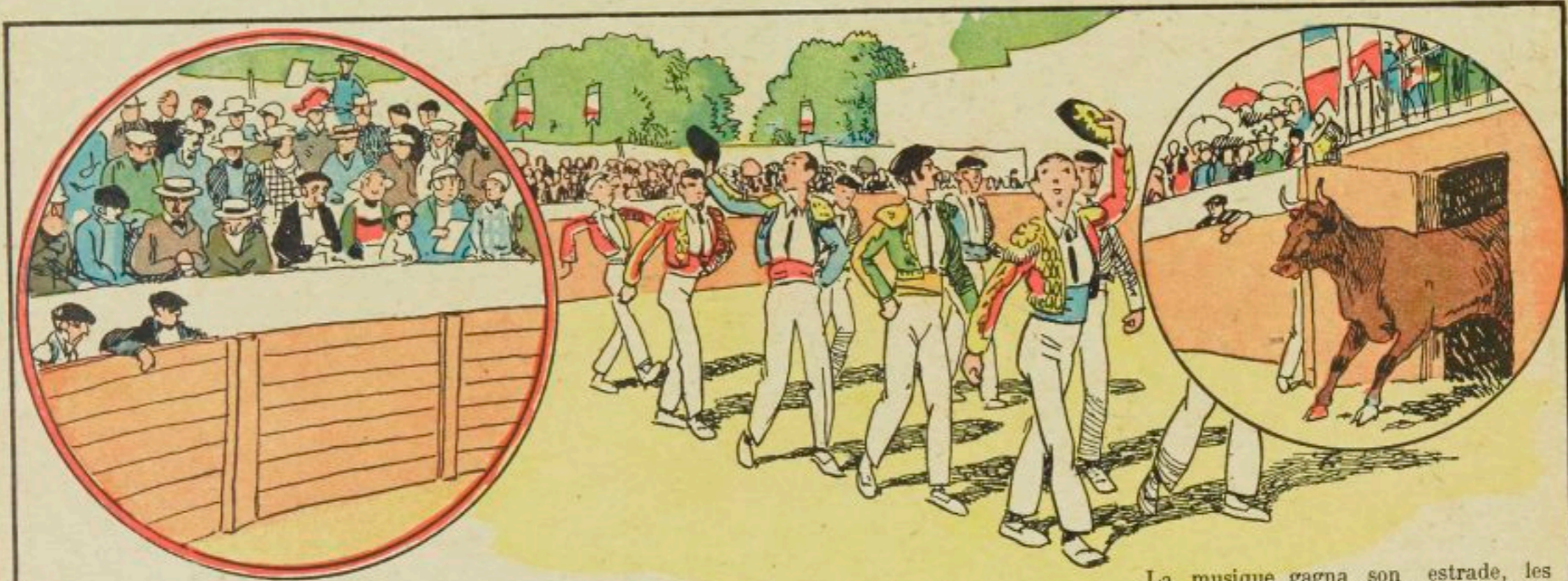


Les arènes, ça n'est pas du tout, comme je m'y attendais, un monument imposant ; tout simplement, sur trois côtés du terrain qui sert, d'ordinaire, aux parties de pelote à chistera, on avait élevé des tribunes en planches. Madame était assise...

... au premier rang de la plus belle tribune ; elle nous a fait signe, et nous avons occupé les places retenues près d'elle. Le trio anglais était à sa gauche. J'ai salué, M. Proey-Minans a salué, Loulotte a fait sa révérence.



Brusquement, les trois têtes se sont inclinées, sont tombées sur les trois poitrines, juste au même moment, juste du même mouvement, comme si un même ressort les avait poussées. Il doit y avoir en Angleterre des écoles où on apprend à saluer ainsi.



Les tribunes étaient pleines à craquer. Il y avait là probablement tout Biarritz, sans doute tout Bayonne et autres environs, certainement tout Saint-Jean-de-Luz : à chaque instant, je découvrais des figures de connaissance. Mais je n'ai pas eu beaucoup..

... de temps pour regarder le public, car les toréadors ne tardèrent pas à faire leur entrée. Marchant deux par deux, saluant du béret ou de la main, ils firent le tour de la piste. Des vivats et des applaudissements les accueillèrent.

La musique gagna son estrade, les toréadors se disséminèrent dans l'arène, face à l'endroit par où la bête allait venir : il y eut un grand silence, puis une porte basse s'ouvrit, et la première vache parut.



On appelle les combattants des toréadors ou des toreros, pourtant, ce ne sont pas des taureaux qu'on voit dans les courses landaises, ce sont des vaches. Des vaches extraordinaires, du reste. C'est fin, c'est nerveux, ça a le diable au corps. Ça galope..

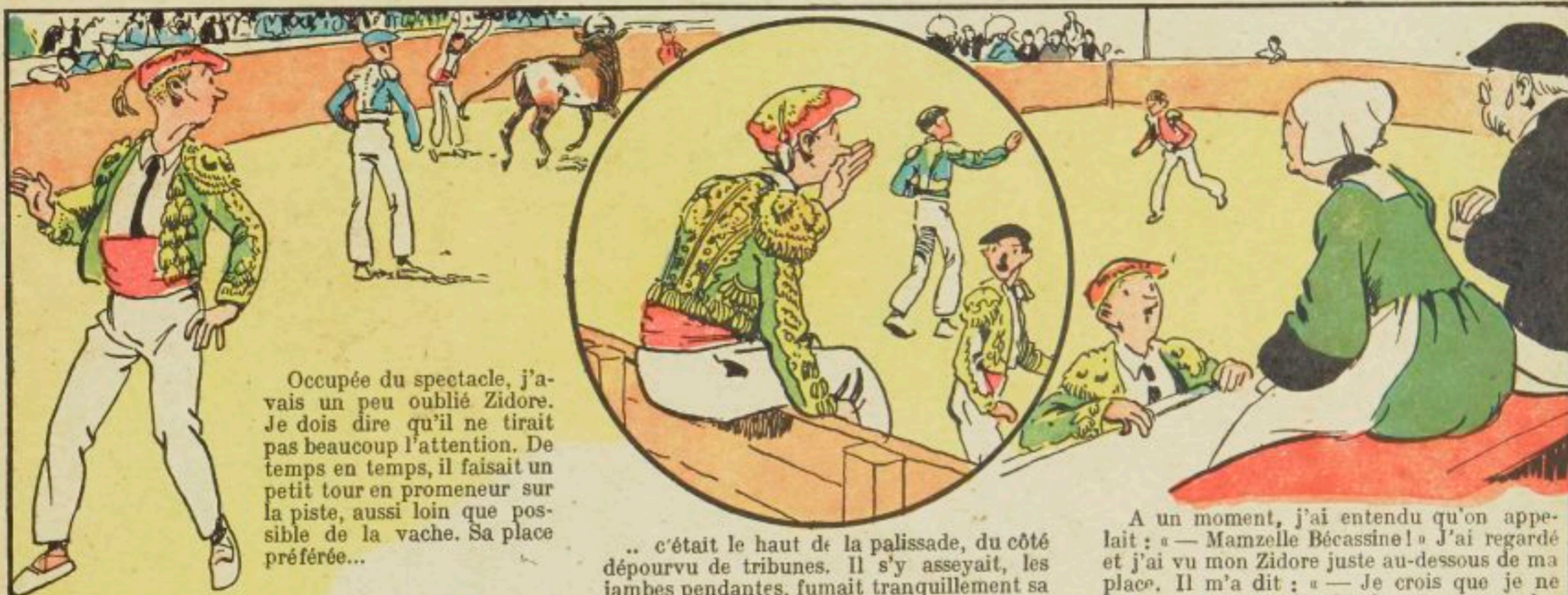
... comme un cheval de course; ça s'arrête brusquement; ça fait un bond et ça repart en vitesse; c'est partout à la fois. Moi, ni pour or ni pour argent, je ne me serais approchée de ces espèces de bêtes féroces. Mais Pablo, Antonio, José et les autres...

... n'en avaient pas plus de peur que si elles avaient été en carton. Ils se mettaient au milieu de l'arène. Ils appelaient la vache, ils l'excitaient en agitant les bras, en lui présentant un foulard rouge.



Elle fonçait sur eux; ils ne bougeaient toujours pas. J'avais la gorge serrée et le cœur battant. Et puis, juste au moment où je croyais que l'homme allait être transpercé, il faisait un mouvement du torse, presque rien, et ça suffisait.

La bête passait contre lui sans le blesser, mais près à le frôler. D'autres fois, au moment où la vache arrivait tête baissée, le torero mettait le pied entre les deux cornes, franchissait d'un saut l'animal, et ça, c'était encore plus joli.



Occupée du spectacle, j'avais un peu oublié Zidore. Je dois dire qu'il ne tirait pas beaucoup l'attention. De temps en temps, il faisait un petit tour en promeneur sur la piste, aussi loin que possible de la vache. Sa place préférée...

.. c'était le haut de la palissade, du côté dépourvu de tribunes. Il s'y asseyait, les jambes pendantes, fumait tranquillement sa cigarette, non sans fréquemment tousser ou éternuer, et il ne se mêlait du combat que pour crier des plaisanteries à ses camarades.

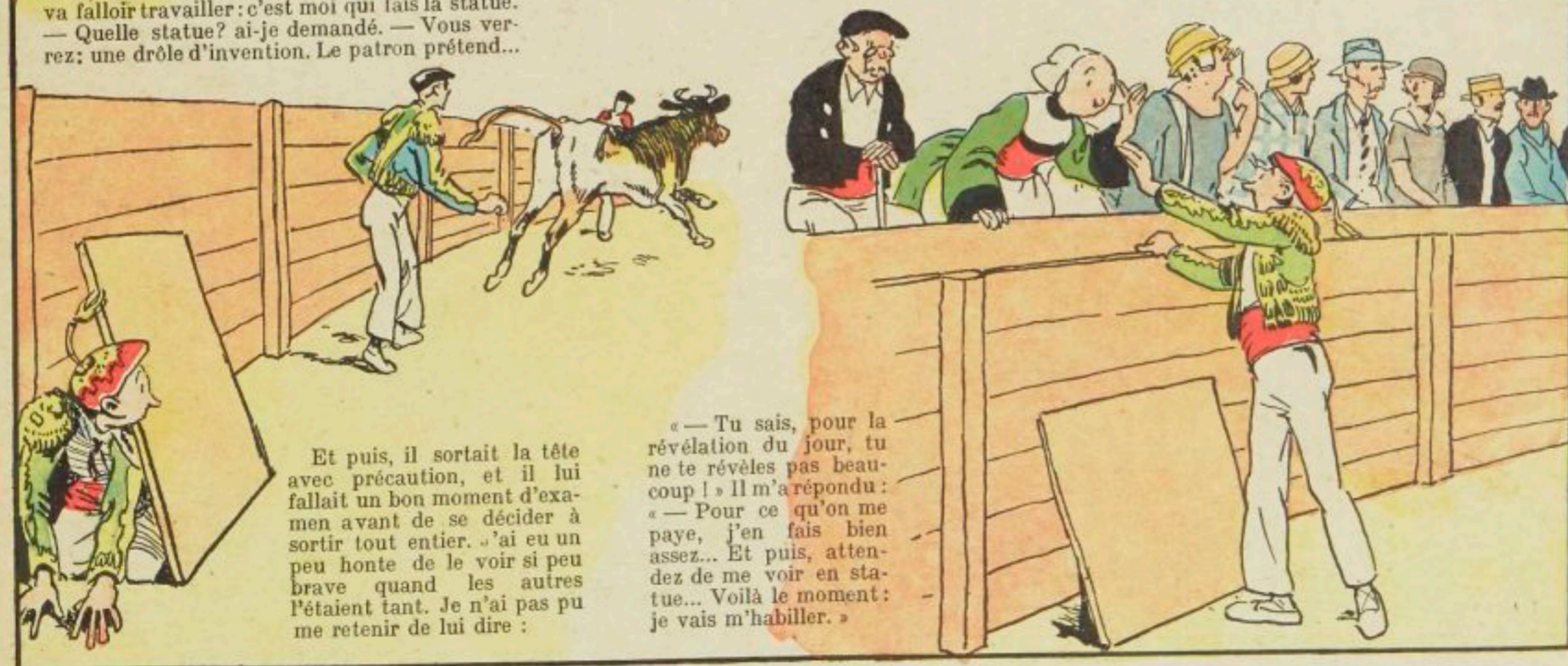
A un moment, j'ai entendu qu'on appelait : « — Mamzelle Bécassine ! » J'ai regardé et j'ai vu mon Zidore juste au-dessous de ma place. Il m'a dit : « — Je crois que je ne ferai pas ce métier-là plus longtemps que les autres. Ça me paraît malsain... »



« ... Jusqu'ici, ça ne m'a pas donné grand mal ; mais voilà mon numéro qui approche, il va falloir travailler : c'est moi qui fais la statue. — Quelle statue ? ai-je demandé. — Vous verrez : une drôle d'invention. Le patron prétend... »

« ... que c'est sans danger, mais j'ai pas confiance. » La conversation n'était pas commode, vu qu'à chaque instant Zidore l'interrompait et disparaissait derrière un de ces abris comme il y en a en divers endroits de la piste...

... pour les hommes pressés de trop près par l'animal. Il existait un de ces abris en dessous de ma place. Zidore s'y précipitait dès que la vache faisait mine de venir de son côté.



Et puis, il sortait la tête avec précaution, et il lui fallait un bon moment d'examen avant de se décider à sortir tout entier. J'ai eu un peu honte de le voir si peu brave quand les autres l'étaient tant. Je n'ai pas pu me retenir de lui dire :

« — Tu sais, pour la révélation du jour, tu ne te révéles pas beaucoup ! » Il m'a répondu : « — Pour ce qu'on me paye, j'en fais bien assez... Et puis, attendez de me voir en statue... Voilà le moment : je vais m'habiller. »



Dans l'arène, maintenant vide, le chef de la troupe annonçait : « — La Statue, numéro inédit, sensationnelle création de Zidoro, l'éblouissant torero, la révélation du jour ! » On installa en plein milieu une petite estrade, on mit dessus une chaise.

Puis Zidoro reparut. Il était vêtu d'un sarrau blanc qui lui collait au corps ; ses cheveux étaient cachés par un serre-tête blanc également, et sa figure était barbouillée de blanc comme celle d'un pierrot. Il s'assit sur la chaise, il s'y tint...

... absolument immobile, et en effet, à distance, on aurait pu le prendre pour une statue. Alors, la vache fut lâchée. Elle resta un instant sur place, probablement éblouie par le grand jour. Puis elle baissa la tête, et fonça sur la statue.

Brusquement, elle s'arrêta, hésita, et, du mufle, elle flairait... Ah ! je vous assure qu'on était ému, et moi plus que tout le monde. Je m'en voulais de mes paroles méchantes de tout à l'heure, j'avais peur pour Zidoro, qui devait avoir bien peur lui-même,....

... et touchant mon chapelet dans ma poche, je faisais une prière pour lui. La vache, maintenant, reculait, comme effrayée... Mais soudain, on vit une expression de détresse sur la figure de Zidoro. Sa poitrine se souleva, sa bouche s'ouvrit, et...

... il éternua. D'un bond, la vache fut sur lui, cogna des cornes. Chaise et homme furent lancés à deux mètres en l'air. Il y eut un grand cri d'angoisse.

Tandis que des toreros détournaient l'animal furieux, l'attiraient vers le toril, d'autres relevaient Zidoro. Par miracle, il n'était pas blessé, les cornes n'ayant frappé que la chaise. Péniblement, il se mit sur ses jambes : et, quand il eut repris ses esprits,....

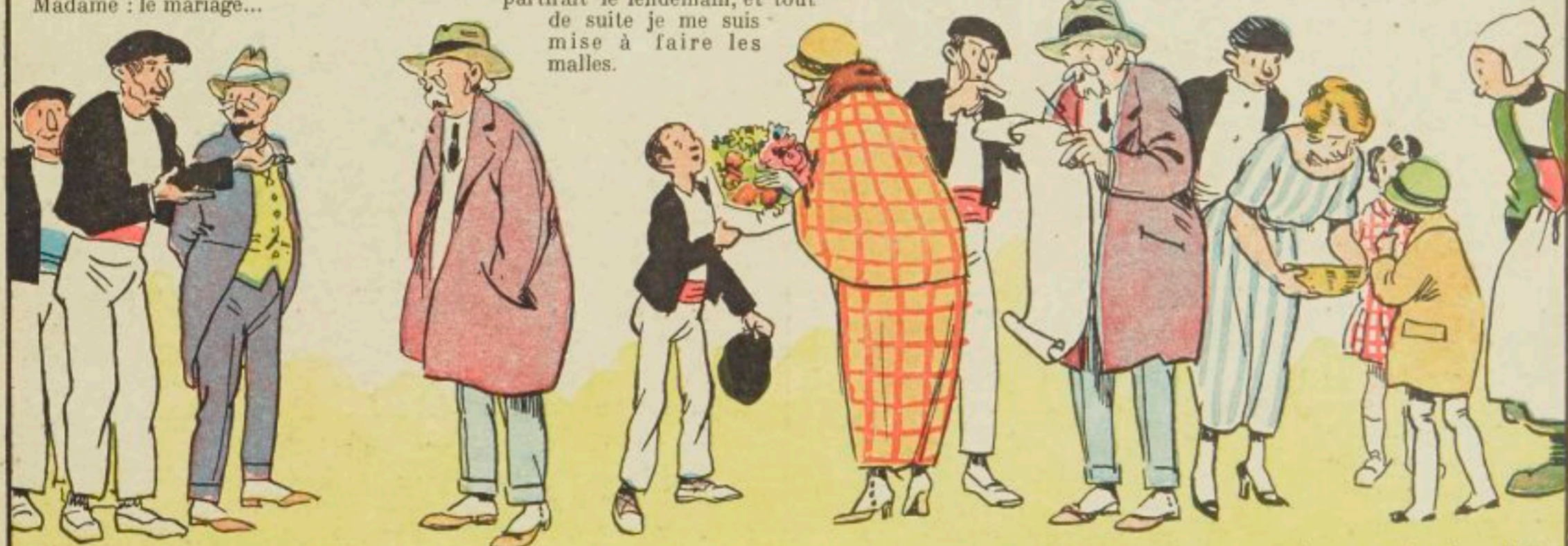
... brusquement, il se précipita vers le chef de la troupe. Il lui cria : « — Donnez-moi mes vingt francs... J'en ai assez de votre sale métier... Donnez mes vingt francs... Je m'en vais. » Je pus enfin respirer... Les spectateurs riaient de tout leur cœur.



Ce fut la fin du spectacle, et, malheureusement, c'est aussi la fin de mes histoires du pays basque. En revenant à l'hôtel, nous y avons trouvé des lettres pour Madame et pour M. Proey-Minans. — Il faut que je rentre à Paris, a dit Madame : le mariage...

« ... d'une de mes petites nièces est avancé. — Il faut que je rentre à Paris, a dit M. Proey-Minans : on me demande d'avancer l'inauguration de mon Académie. » Ils ont décidé qu'on partirait le lendemain, et tout de suite je me suis mise à faire les malles.

Notre départ a été bien joli et émouvant. A la gare, pour nous dire adieu, il y avait le trio anglais : ça, ça n'était pas émouvant. Mais il y avait aussi une députation des habitants de Loratzean, avec le maire et M. Gozoa en tête.



Comme on aime les discours dans le Midi, le maire en a fait un, joliment bien tourné, auquel M. Proey-Minans a répondu, joliment bien aussi. Et puis on nous a offert des cadeaux !

Pour Madame, un gros bouquet ; pour M. Proey-Minans, un écrit sur parchemin, qui le nomme citoyen d'honneur de Loratzean ; pour Loulotte, je ne sais combien de sucettes, de quoi lui donner des indigestions pendant un mois...

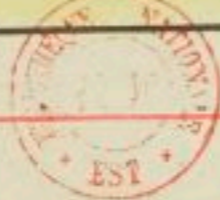


Et pour moi... devinez... Pour moi, une belle chistera toute neuve, sur laquelle Kuskülda a gravé : *A mon élève.*



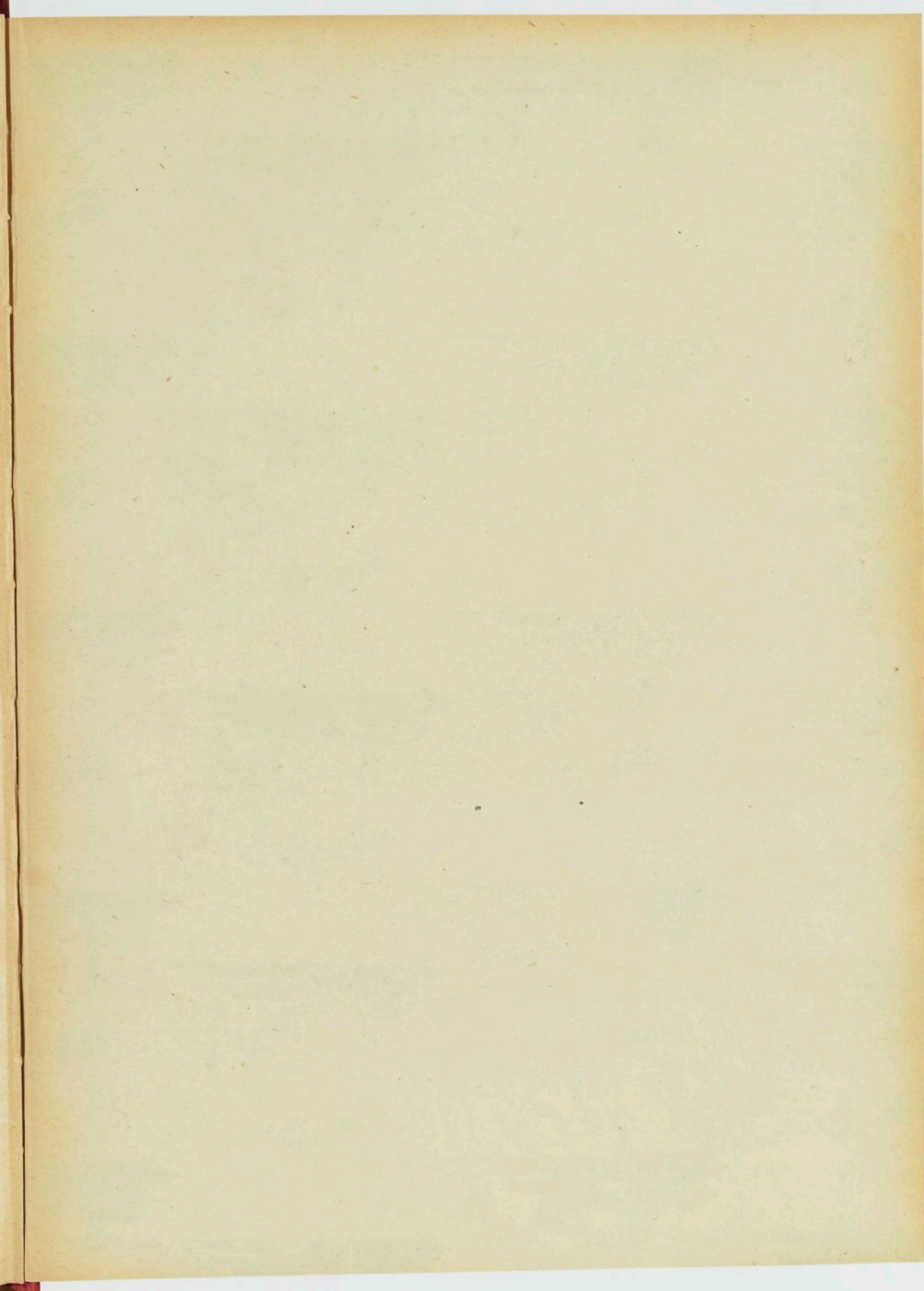
J'ai accroché la chistera dans ma chambre, j'ai disposé autour les autres souvenirs que j'ai rapportés. Ça fait une panoplie qui me paraît assez bien arrangée. Je regarde tout cela...

... tandis que je mets la dernière main à mes mémoires, et j'ai presque la larme à l'œil en pensant à ce cher pays basque, où j'ai passé de si bons jours, où je n'ai rencontré que des gens gentils et aimables.



## TABLE DES MATIÈRES

	Pages.		Pages.
Le malaise de M <sup>me</sup> de Grand-Air .....	4	Tristesse de Bécassine.....	34
La discussion au théâtre.....	5	Ostatua Erdikoarra.....	35
Guéritou.....	6	Loratzean.....	36
... Et compagnie .....	7	Le village fleuri .....	37
L'avis du bon docteur.....	8	Le jeu de pelote .....	38
La rencontre aux Champs-Élysées .....	9	Kusküildua.....	39
A la gare d'Orsay.....	10	A l'église.....	40
Les distractions de M. Proey-Minans .....	11	La grande partie.....	41
Des adieux un peu froids .....	12	La victoire .....	42
Une main... Une voix... ..	13	Bécassine s'essaye .....	43
Oreillers ! Couvertures ! .....	14	La réunion électorale .....	44
Dame inconnue .....	15	Mauvais coup, bon résultat .....	45
La lettre mystérieuse .....	16	M. Proey-Minans invité .....	46
M. Proey-Minans part.....	17	La Chistera .....	47
De beaux bagages .....	18	Le banquet.....	48
Dans le train .....	19	L'histoire de Kusküildua .....	49
Les pardessus .....	20	Bécassine écrit .....	50
Axel et Ignacio.....	21	La jolie petite plage .....	51
Le beau soleil .....	22	Le bain .....	52
L'annonce du crieur .....	23	La gérante se fâche .....	53
L'explication difficile .....	24	Tout s'arrange .....	54
La punition de M <sup>me</sup> de Grand-Air .....	25	Le valet de chambre d'étage .....	55
M. Proey-Minans s'informe .....	26	Où l'on retrouve Zidore .....	56
Les exigences de Loulotte.....	27	Le bain forcé .....	57
L'hôtel du Silence .....	28	Le défilé des landaus.....	58
Le costume basque.....	29	Aux arènes .....	59
Le mah-jong .....	30	La course landaise.....	60
Sur la digue .....	31	Zidore se ménage.....	61
Le départ de M. Proey-Minans .....	32	La statue .....	62
La couleur locale.....	33	Les adieux au pays basque.....	63









Gravé et Imprimé  
par CHARAIRE  
= à Sceaux =